

AUMÔNERIE DES ÉTUDIANTS DE BAYONNE

Préface de
Mgr André
LÉONARD

L'espérance

QUI EST

en nous

Offrir aux jeunes
des raisons de croire et d'espérer

L'ESPÉRANCE QUI EST EN NOUS

Pour la présente édition :

© 2026, Abbé Vincent Pinilla / Éditions de l'Aumônerie des étudiants de Bayonne

Version PDF librement diffusable par les lecteurs – ISBN : 978-2-9597887-8-9

Couverture : AEB / Maud Warg / Pexels

Logo de l'aumônerie : création Laurent Pelleray / Kjpgargetter / Freepik

Aumônerie des étudiants de Bayonne

Diocèse de Bayonne, Lescar et Oloron

9, rue des Lisses. 64000 BAYONNE

Dépôt légal de la première édition publiée : décembre 2024. Version papier imprimée et distribuée par TheBookEdition.com. ISBN : 978-2-9597887-0-3.

AUMÔNERIE DES ÉTUDIANTS DE BAYONNE

L'espérance qui est en nous



Imprimatur
+ Marc Aillet

Évêque de Bayonne, Lescar et Oloron
Bayonne, le 15 novembre 2024

Imprimatur renouvelé pour la 2^{ème} édition
le 5 octobre 2025, en la fête de saint Carlo Acutis

Présentation du projet

C'est à partir de 2025, à l'occasion du Jubilé de l'Espérance que l'aumônerie des étudiants de Bayonne a lancé une initiative d'évangélisation autour des raisons de croire et d'espérer. Ce livre en fait partie et a été recommandé par le Congrès Mission 2025 (pépinière n°96).

Sur le site www.aebayonne.fr, découvrez aussi *Le Christ nous donne l'espérance*, un livret d'évangélisation numérique reprenant les principales idées de *L'espérance qui est en nous*, avec une postface de Clémence Pasquier. Il est accessible dès l'âge lycéen.

Retrouvez également sur ce site www.aebayonne.fr le Podcast de l'espérance, ainsi que des vidéos thématiques sur le compte Instagram [@aebayonne](https://www.instagram.com/aebayonne).

En partenariat avec le réseau Ecclesia Campus l'association Lights in the dark et le magazine Zélie, ces productions ont été envoyées à des dizaines de milliers de destinataires.

Sur Instagram, [@enflammetavie](https://www.instagram.com/enflammetavie) permet également de relayer notre message d'espérance.

Préface

L'aumônerie des étudiants des étudiants de Bayonne nous fait un beau cadeau en offrant aux jeunes des raisons de croire et d'espérer.

Ayant moi-même traité ces questions dans deux livres du même titre, mentionnés dans la bibliographie, j'admire le progrès accompli par rapport à mes approches datant de plus de quinze ans.

D'abord pour l'approche approfondie du dialogue entre la foi et les sciences, mais surtout pour la lecture métaphysique qui en est faite à bon escient.

Ensuite pour la pertinence des témoignages illustrant la crédibilité de l'espérance chrétienne à partir de témoignages qui toucheront spécialement le cœur des jeunes.

Toujours très pédagogique en même temps que profond et bien documenté, cet ouvrage sera une belle et solide contribution à la célébration du Jubilé de l'Espérance en cette année 2025 et saura être utile dans les temps qui viendront.

Mgr André Léonard,
Archevêque émérite de Malines-Bruxelles.

Introduction

« **S**oyez toujours prêts à répondre, mais avec douceur et respect, à quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous¹ ». Cette phrase de saint Pierre a traversé les siècles et enthousiasmé un grand nombre de chrétiens. Il appartient à chaque génération de la reprendre à son compte.

Effectivement, l'espérance est notre trésor. À l'intime de nos cœurs se trouvent de précieuses certitudes, particulièrement celles-ci : la vie est plus forte que la mort, l'amour est plus grand que toutes nos fragilités, la vie et l'amour auront le dernier mot.

Cette espérance nous vient directement de Dieu. On le comprend :

- Le Seigneur est Lui-même Vie. Il possède l'existence en plénitude et demeure l'origine de toute autre vie. Jésus affirme d'ailleurs qu'Il est le Chemin, la Vérité et « la Vie² » ;
- Le Créateur est également Amour. C'est l'une des affirmations centrales du Nouveau Testament³. Il y a même une Personne en Dieu qui a comme nom Amour ou Don : l'Esprit-Saint⁴.

Pour cette raison, Dieu peut assurer la victoire de la vie et celle de l'amour. En réalité, ces deux n'en font qu'une. C'est pour ainsi dire sa victoire « personnelle ».

Une Source à notre disposition

Tout cela a donc des conséquences concrètes, dès maintenant.

Dans l'un de ses écrits majeurs, saint Jean-Paul II notait :

L'homme ne peut vivre sans amour. Il demeure pour lui-même un être incompréhensible, sa vie est privée de sens s'il ne reçoit pas

¹ 1 Pierre 3, 15.

² Jean 14, 6. Cf. Jean 11, 25 ; 1Jean 1, 2 ; Apocalypse 1, 18.

³ 1 Jean 4, 8.

⁴ Cf. saint THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, I^a, q. 37, a. 1, resp. et I^a, q. 38, a. 2, s.c.

la révélation de l'amour, s'il ne rencontre pas l'amour, s'il n'en fait pas l'expérience et s'il ne le fait pas sien, s'il n'y participe pas fortement¹.

Recevoir et offrir l'amour constitue effectivement le sens de notre existence et demeure la plus grande des joies humaines.

Ce que nous comprenons par *amour*, c'est cette force qui incline à vouloir le bien de l'autre². Grâce à lui, nous nous réjouissons que l'autre existe³. Nous désirons son bonheur et y travaillons lorsque nous le pouvons. Nous voulons rendre l'autre plus intensément vivant, lui faisant savourer les richesses de l'existence. L'amour nous fait donc dire : « *Il est beau que tu vives, je veux te rendre encore plus vivant, si cela est possible* ». Dans certains cas, il ne se contente pas d'enrichir une vie déjà existante : il la fait naître. Aimer se concrétise de façon très variée au sein d'un couple, d'une famille, d'un groupe d'amis, auprès des pauvres, dans la vie spirituelle... En un mot : la vie existe pour faire jaillir l'amour et l'amour fait à son tour jaillir la vie.

Hélas, dans notre monde il n'est pas du tout évident d'être fidèle à la cause de l'amour, comme le montre l'expérience : que d'égoïsmes, de rivalités, de divisions, de violences, d'injustices, etc. La faiblesse de notre cœur parfois incliné au mal peut susciter des germes de mort. Là où l'amour recule, la mort avance d'une manière ou d'une autre : laisser l'autre blessé ou isolé, c'est de fait le rendre moins intensément vivant. Finalement, combien de morts directement causées par les hommes !

À présent, nous percevons la nouveauté de l'espérance : grâce au Christ, nous pouvons vraiment croire en la vie et en l'amour. La vie n'est pas seulement une réalité fragile en nous. L'amour non plus. La vie et l'amour sont capables de vaincre, car ils sont d'abord des forces divines et donc infinies, auxquelles nous pouvons nous « connecter ».

De ce fait, dès maintenant, l'amour peut souvent l'emporter dans nos existences : dans une certaine mesure, nous sommes capables de participer à cette victoire de l'amour, car nous n'avons pas à puiser seulement dans nos capacités limitées. Il est possible de s'appuyer sur plus grand que nous-mêmes et dépasser ainsi les inévitables difficultés à aimer. Les

¹ Saint JEAN-PAUL II, *Redemptor hominis*, 4 mars 1979, n° 10.

² Cf. ARISTOTE, *Rhétorique*, II, IV, II ; saint THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, I^a-II^{ae}, q. 26, a. 4, c. On peut articuler les différentes dimensions de l'amour en montrant leur unité, cf. BENOÎT XVI, *Deus caritas est*, 25 décembre 2005, notamment n°s 2-18.

³ Cf. Joseph PIEPER, *De l'amour*, Ad Solem, Paris, 2010, p. 59 et suivantes.

obstacles ne seront pas nécessairement supprimés, mais nous aurons plus de force pour les surmonter. De cette façon, chacun est appelé à devenir progressivement presque « transparent » à l'amour : ce sont les saints qui le réalisent le mieux.

Aujourd'hui et demain

Selon la foi chrétienne, cette victoire de l'amour ne sera pleinement visible qu'à la fin de l'histoire des hommes. Nous laisserons derrière nous mesquineries, injustices et guerres. Il en est de même pour la victoire définitive de la vie : beaucoup peuvent expérimenter la vie avec grande intensité, la « *vie en abondance*¹ » évoquée par le Christ, mais la mort reste un passage obligé vers l'éternité bienheureuse. Alors seulement, la vie l'emportera à jamais. Ce sera la mort de la mort, un monde changé en profondeur :

Alors j'ai vu un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés et, de mer, il n'y en a plus. Et la Ville sainte, la Jérusalem nouvelle, je l'ai vue qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu, prête pour les noces, comme une épouse parée pour son mari. Et j'entendis une voix forte qui venait du Trône. Elle disait : « *Voici la demeure de Dieu avec les hommes ; il demeurera avec eux, et ils seront ses peuples, et lui-même, Dieu avec eux, sera leur Dieu. Il essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur : ce qui était en premier s'en est allé* ». Alors celui qui siégeait sur le Trône déclara : « *Voici que je fais toutes choses nouvelles* ». (...) Il n'y aura plus de nuit².

Ces mots se trouvent à la fin de la Bible, dans le livre de l'Apocalypse.

L'espérance est donc la certitude que Dieu veut nous faire participer à sa Vie et à son Amour dans l'éternité. Cependant, elle est aussi l'assurance que le Seigneur nous propose son aide chaque jour pour que nous prenions part dès maintenant, autant qu'il est possible, à la victoire de la vie et de l'amour³. Soyons donc intensément vivants, car intensément aimants !

Comprenons bien que cette Source est à notre disposition aujourd'hui, car le Christ l'a déjà acquise pour nous. Par sa mort et sa Résur-

¹ Jean 10, 10.

² Apocalypse 21, 1-5.25. Cf. 1 Corinthiens 15, 26.

³ Cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 1817 et suivants.

rection, le Christ a engagé sa personne dans cette immense confrontation de la vie et de la mort, de l'amour et du péché – et Il a déjà vaincu¹. Son nom *Jésus*, qui signifie « Dieu sauve » en hébreu, dit bien qu'Il a fait le nécessaire pour nous délivrer du mal. C'est pourquoi nous pouvons dès à présent être emportés dans ce mouvement victorieux : « *Nous sommes les grands vainqueurs grâce à Celui qui nous a aimés*² ». Notre plus grande force réside donc dans la connexion « haut-débit » au Seigneur victorieux, dans cette amitié jour après jour avec le Christ. Insistons sur ce point : la connexion à l'Amour prend effectivement la forme d'un amour. De fait, la vie et l'amour ne sont pas des idées séduisantes, mais un Dieu à qui se donner de tout son être dans une amitié vivifiante.

L'espérance instille alors une joie « printanière », elle offre une énergie renouvelée. Être certain de la victoire constitue effectivement un encouragement pour avancer : « *Le présent, même un présent pénible, peut être vécu et accepté s'il conduit vers un terme et si nous pouvons être sûrs de ce terme, si ce terme est si grand qu'il peut justifier les efforts du chemin*³ ». L'espérance s'avère ainsi l'un des plus puissants moyens pour nous engager chaque jour et garder la jeunesse de cœur, tenant loin de nous lassitude ou désespoir, comme nous le verrons dans l'épilogue.

Laissons-nous donc habiter par ces paroles de Léon XIV juste après son élection sur le siège de Pierre : « *Dieu nous aime, Dieu vous aime tous, et le mal ne prévaudra pas ! Nous sommes tous entre les mains de Dieu. Alors, sans crainte, unis main dans la main avec Dieu et entre nous, allons de l'avant*⁴ ».

Une éclipse de l'espérance

Inversement, si la lumière de l'espérance ne pénètre pas nos cœurs, nous risquons de voir notre existence comme une étincelle entre deux néants : au mieux une étincelle surgie magnifiquement, mais sans avenir, au pire une expérience absurde. Si Dieu n'existe pas, nous sommes venus du hasard, puis nous mourrons avant que l'univers ne subisse par exemple une « mort thermique », une destinée totalement froide et obscure. Cela signerait la fin de tout ce qui nous réjouit. Si Dieu n'existe pas,

¹ Cf. notamment p. 51-52.

² Romains 8, 37.

³ BENOÎT XVI, *Spe salvi*, 30 novembre 2007, n° 1.

⁴ LÉON XIV, *Discours de la première bénédiction Urbi et orbi*, Rome, 8 mai 2025.

toute vie est condamnée d'avance. Quant à l'amour, il ne peut dépasser les limites de nos cœurs. L'éclipse de Dieu est aussi celle de l'espérance¹.

Ces réflexions rappellent l'histoire de Guillaume, vécue il y a quelques années. Dans son enfance, suite à une dispute avec sa catéchiste, il avait cessé de se poser la question de l'existence de Dieu. Concrètement, il avait « décidé » que Dieu n'existait pas. Il en avait logiquement conclu que nous n'avons qu'une seule vie, terrestre et mortelle. Cette idée eut d'immenses conséquences au moment de son adolescence.

À vrai dire, Guillaume a été conduit à penser que son existence n'avait aucune signification. Il témoigne sur sa chaîne YouTube :

Je ne construisais rien durant cette vie, en tout cas rien qui avait du sens, puisque j'allais mourir. Et, à côté de cela, les perspectives d'avenir qu'on me proposait me semblaient complètement absurdes, et surtout déconnectées de la réalité dont je faisais l'expérience. C'est-à-dire qu'on me disait de travailler, de me marier (...), et puis de mourir² !

Selon lui, même si sa vie avait pu durer mille ans, on n'aurait fait que reculer le problème. Sa détresse était si grande qu'il a cherché des « *anesthésiants* », afin d'oublier la question du sens de l'existence. Il s'est jeté dans la drogue, l'alcool et les aventures amoureuses à peu de frais. Pour remédier à la tristesse, Guillaume a cherché des moyens qui, en fin de compte, l'ont rendu encore plus triste. L'effet anesthésiant était temporaire, révèle-t-il. Les questions revenaient en lui encore plus fortement. C'était alors un vide et un désespoir toujours plus profond. Il passa ainsi les cinq années les plus difficiles de sa vie.

La crise a commencé à se dénouer au lycée, lors de son année de première : Guillaume rencontra un témoin du Christ dont la vie était inspirante. Commença alors un cheminement dans lequel il finit par vouloir remettre toute sa vie entre les mains du Seigneur.

Ce témoignage n'est pas sans rappeler celui d'un immense scientifique et penseur chrétien du XVII^{ème} siècle, Blaise Pascal :

En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, en regardant l'univers muet et l'homme sans lumière, abandonné à lui-

¹ Cf. Éphésiens 2, 12 et BENOÎT XVI, *ibid.*, n^{os} 2-3.

² www.youtube.com/watch?v=eyW-HfVjZ_o (consultée le 03/09/2024). Ces paragraphes ont été validés par Guillaume.

même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, incapable de toute connaissance, j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui s'éveillerait sans connaître où il est, et sans moyen d'en sortir. Et sur cela j'admire comment on n'entre point en désespoir d'un si misérable état¹.

Pascal illustre bien ce qu'il y a de tragique dans un monde que la lumière de Dieu n'éclaire pas : cet univers est tout simplement incompréhensible, aucun sens ne s'imposant. Pascal poursuit en remarquant que les autres hommes, livrés eux aussi à leurs seules forces, n'arrivent pas à une meilleure conclusion. Refusant alors de faire de sa vie un divertissement sans signification profonde, Pascal se met en quête d'un Créateur : « *J'ai recherché si ce Dieu n'aurait point laissé quelque marque de soi [quelque signe de sa présence]*² ».

Une enquête pour les jeunes

Heureusement, tous ceux qui pensent que Dieu n'existe pas ne tombent pas dans un désespoir quotidien.

Il reste que, si l'on tire toutes les conséquences d'une absence de Créateur, nous devons affirmer que le monde n'a pas la capacité d'offrir à tous un sens à leur vie – et encore moins une espérance plus forte que la mort. C'est pourquoi il paraît opportun de vérifier qu'un autre chemin n'existe pas. Puisque le christianisme propose au contraire un sens et une espérance, prenons les moyens d'en éprouver la cohérence – de vérifier s'il est crédible. D'ailleurs, comment pourrions-nous adhérer à un message donnant des ailes, mais peu fiable ? Ce serait probablement un manque d'honnêteté ou de courage face à une certaine dureté de la vie. En réalité, le christianisme ne se comprend pas hors d'une recherche de ce qui est vrai, solide : « *Oui, il me semble que je n'ai jamais cherché que la vérité* », confia sainte Thérèse de Lisieux dans l'une de ses dernières paroles³.

Pour celui qui veut vérifier la crédibilité de l'espérance chrétienne, les questions ne manquent pas.

¹ Blaise PASCAL, *Pensées*, Gallimard, Paris, 2022, fragment 184, p. 165-166. Pour tout notre texte, nous avons choisi la numérotation établie par Michel Le Guern. Sur Blaise Pascal, voir FRANÇOIS, *Sublimitas et miseria hominis*, 19 juin 2023.

² Blaise PASCAL, *ibid.*, fragment 184, p. 166.

³ In Mère AGNÈS DE JÉSUS, *Carnet jaune* (notes du 30 septembre 1897).

De fait, le développement des sciences n'a-t-il pas rendu caduque l'idée d'un Créateur ? De plus, si le Seigneur existe, pouvons-nous affirmer qu'Il est Amour, alors que le mal est tellement présent dans notre monde ? Aux catastrophes naturelles, maladies et deuils s'ajoute tout le mal directement causé par l'homme, envahissant l'histoire et l'actualité.

Enfin, même si certaines difficultés sont résolues, un message nécessite d'être vérifié par l'expérience pour ne pas être considéré comme hors-sol : des témoins à l'itinéraire remarquable nous aideront à y voir plus clair.

Ainsi pourrions-nous mieux comprendre ce que signifie être « Pèlerins de l'espérance », pour reprendre la devise du Jubilé 2025.

*

Ces lignes ont été d'abord rédigées pour les étudiants. C'est effectivement à l'aube de la vie d'adulte que l'on fait plus d'un choix déterminant. Le malheur consisterait alors à prendre ses décisions sans avoir les éléments suffisants pour discerner, ou à laisser en friche la question du sens profond de la vie (ce qui parfois est aussi une manière de décider).

Or, parmi les ouvrages sur ces thèmes, peu ont été pensés pour la jeunesse. Cela se comprend bien, car beaucoup de ces questions supposent d'être d'abord traitées par des spécialistes. Il s'agit donc de relever un certain défi, en présentant les débats de façon à la fois abordable et précise. Bien sûr, ce livre peut rencontrer un public plus large que les étudiants. Il est susceptible de porter du fruit chez des adultes plus âgés. La structure de cet ouvrage rend aussi possible d'utiliser tel ou tel chapitre comme trame lors de « topos » d'aumôneries de jeunes, dès le lycée¹.

Concrètement, tout est fait pour que celui qui n'a jamais abordé ces thèmes puisse tirer profit de sa lecture : les mots spécifiques sont définis la première fois qu'ils apparaissent et des résumés sont régulièrement proposés, surtout à la fin des chapitres. Dans le même esprit, nous montrons des directions générales sans prétendre être « exhaustif » : ce sera ensuite à chacun de poursuivre l'enquête². Les résumés permettent aussi

¹ On pourra par exemple exploiter le chapitre 6 de la première partie.

² Afin de ne pas surcharger le texte, nous renonçons à une présentation « complète » des grandes hypothèses et principaux raisonnements. Entre autres, nous n'évoquons pas certaines objections pouvant être résolues.

au lecteur de rejoindre plus rapidement des chapitres qui l'intéressent davantage, les sujets traités étant assez différents au fil des pages.

En plus de s'adresser d'abord à un jeune public, ce livre sur les raisons de croire a pour spécificité de présenter celles-ci dans la perspective de l'espérance, comme y invite le verset biblique fondateur déjà cité : « *Soyez toujours prêts à répondre, mais avec douceur et respect, à quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous*¹ ». Le fait de consacrer symboliquement autant de chapitres aux raisons intellectuelles de croire qu'à leur vérification par l'expérience constitue une autre caractéristique de ce livre. On a aussi cherché à approfondir particulièrement des thèmes comme la création de l'homme.

Dans notre enquête, nous croiserons un certain nombre de personnes ayant beaucoup réfléchi aux sujets scientifiques, à la foi chrétienne et plus généralement au sens de la vie, en y engageant au besoin toute leur personne. Nous écouterons particulièrement le pape Benoît XVI qui a cherché à montrer combien la foi était amie de la raison, de l'amour et de la joie. L'aura de sa pensée a largement dépassé les frontières du monde catholique.

Le présent livre a donc un goût d'apéritif... Comme tout apéritif, il est donc conseillé de ne pas le boire d'un trait et d'en faire une occasion de discussions avec ceux qu'on aime !

¹ 1 Pierre 3, 15.

Partie I.

Des raisons de croire et d'espérer

Avons-nous encore besoin de Dieu pour expliquer l'univers ? On connaît le dialogue entre Napoléon et l'astronome Laplace qui venait de publier *Mécanique céleste*. Le premier faisait remarquer au second :

– « Vous faites tout le système du monde, vous donnez les lois de toute la création, et dans tout votre livre vous ne parlez pas une seule fois de l'existence de Dieu ! »

La réponse du scientifique ne manqua pas de sel :

– « Sire, je n'avais pas besoin de cette hypothèse¹ ».

Encore aujourd'hui existe cette idée : avec le progrès des sciences, l'univers étant de mieux en mieux expliqué, il deviendrait toujours moins nécessaire de faire appel à Dieu pour rendre compte de l'origine du cosmos.

En réalité, on peut dire que c'est plutôt l'inverse qui est vrai.

RAPPEL

Comme annoncé en introduction, celui qui ne désire pas approfondir les thèmes d'un chapitre peut se contenter d'en lire le résumé.

Un coup d'œil à la table des matières (p. 226) donnera par avance au lecteur un aperçu du chemin proposé dans ce livre.

¹ Victor Hugo, *Choses vues*, tome I, Librairie éditrice Paul Ollendorff, Paris, 1913, p. 270.

Chapitre 1. Trois découvertes modernes

Les vacances s'annoncent bien. Après une première nuit reposante, alors que les autres ne sont pas encore levés, nous ouvrons les volets de la maison louée pour l'occasion à deux pas de la mer. Notre regard se porte avec plaisir sur le panorama. Nous admirons les vagues s'échouant sur la plage. Soudain, un détail attire notre attention : là, sur le sable, nous lisons distinctement le mot « bienvenue » suivi de notre prénom. Le flux et le reflux de la marée ont-ils gravé ce message sur ce sable ? Certainement pas. Dans la vie quotidienne, un message intelligible est toujours l'indice qu'une personne est passée par ici. Plus largement, quand la matière y est « sculptée » de façon compréhensible, ce n'est pas le fruit du hasard. Dans notre exemple, il nous reste le temps des vacances pour faire notre enquête et savoir qui a tracé ces signes de bienvenue.

Pour leur part, les sciences modernes qui s'intéressent au monde physique et biologique posent des questions semblables.

L'univers semble écrit en langage mathématique

La physique moderne est basée sur cette conviction : les mathématiques sont la clé pour comprendre et transformer la matière. Or, durant les derniers siècles, cette intuition a été confirmée au-delà des espérances.

Tout se passe comme si le cosmos était écrit en langage mathématique. C'est très surprenant. Avec Eugène Wigner, on peut parler d'une « *déraisonnable efficacité des mathématiques*¹ ». Ce prix Nobel de physique

¹ Eugène WIGNER, « The Unreasonable Effectiveness of Mathematics in the Natural Sciences », *Communications on Pure and Applied Mathematics*, 1960, vol. 13 (n° 1), p. 1-14 (texte accessible via www.maths.ed.ac.uk/~v1ranick/papers/wigner.pdf consulté le 04/09/2024).

affirma que « *le miracle du langage mathématique pour formuler les lois de la physique est un merveilleux cadeau que nous ne comprenons pas et ne méritons pas*¹ ». On a l'impression d'avoir trouvé toute une part du « code source » du monde. Nos équations fonctionnent souvent à merveille. C'est ainsi que le développement des sciences physiques a été rendu possible, tout comme notre essor technologique actuel.

Oui, l'un des apports majeurs des sciences modernes consiste dans le fait d'avoir montré que le monde peut être décrit de façon pertinente par les mathématiques, alors qu'*a priori* ces dernières suivent plutôt les lois de notre raison. Bien sûr, il convient de se demander si les mathématiques font réellement partie du cosmos ou s'il s'agit seulement d'un magnifique instrument « plaqué » sur la réalité. Le débat n'a jamais été tranché. Quoi qu'il en soit, les mathématiques semblent mettre à jour un fond du réel très lisible, très intelligible : ses nombreuses *régularités* (lois physiques) séduisent notre raison.

Comme l'exprimait un autre Nobel de physique, Louis de Broglie :

La grande merveille dans le progrès de la science, c'est qu'il nous a révélé une certaine concordance entre notre pensée et les choses, une certaine possibilité de saisir, à l'aide des ressources de notre intelligence et des règles de notre raison, les relations profondes entre les phénomènes (...). Il fallait sans doute qu'il y eut déjà entre ce monde et notre esprit quelque analogie de structure².

Albert Einstein fut aussi particulièrement sensible à cette question, même s'il refusa de conclure que Dieu existe³. Voici un passage souvent cité de sa lettre du 30 mars 1952 à Maurice Solovine :

Vous trouvez curieux que je considère la compréhensibilité du monde (dans la mesure où nous sommes autorisés à parler d'une telle compréhensibilité) comme un miracle ou comme un éternel mystère. Eh bien, *a priori*, on devrait s'attendre à un monde chaotique, qui ne peut en aucune façon être saisi par la pensée. On pourrait (ou on devrait) s'attendre à ce que le monde

¹ Eugène WIGNER, *ibid.*

² Louis de BROGLIE, *Physique et microphysique*, Albin Michel, Paris, 1947, p. 229-230.

³ Cf. p. 36.

soit soumis à la loi dans la mesure seulement où nous intervenons avec notre intelligence ordonnatrice¹.

Le mystère de la structure « mathématique » de la matière mérite d'être approfondi, car une telle image du cosmos laisse entrevoir à l'origine de celui-ci une Intelligence analogue à la nôtre. Nous renvoyons à l'annexe I, consacrée à cette question².

Le fin réglage des paramètres fondamentaux de l'univers

Juillet 1965. Deux ingénieurs radio du New Jersey travaillant aux laboratoires de la Bell Telephone publièrent un article dans l'*Astrophysical Journal*. Ils y faisaient part d'une découverte qui leur valut plus tard le prix Nobel de physique : leur antenne radio avait capté un signal continu parasitant les mesures qu'ils voulaient réaliser, un « bruit » subsistant. Cette découverte, faite presque par hasard, conforta un modèle scientifique qui expliquait l'origine physique du cosmos. De quoi s'agissait-il exactement ? Tout simplement de la confirmation que l'univers avait dû commencer par un état très dense et très chaud et se refroidir progressivement en raison de son expansion. La découverte permettait d'écarter l'hypothèse selon laquelle l'état du cosmos aurait été identique dans un passé lointain (*cosmologie de l'état stationnaire*) et conforta au contraire le modèle aujourd'hui bien connu sous le nom de *Big Bang*.

Le cosmos a une histoire

Dès 1924, Alexander Friedmann avait obtenu des solutions aux équations d'Einstein en modifiant quelque peu celles-ci. En 1927, de façon indépendante, Georges Lemaître (prêtre catholique) présentait une partie des mêmes résultats et proposait la première vraie modélisation d'un univers en expansion. Deux ans plus tard, Edwin Hubble publiait des conclusions d'observations. Alors qu'il ne connaissait pas les travaux de Lemaître, il aboutissait à la même loi : la vitesse d'éloignement des galaxies est proportionnelle à leur distance³. Si les galaxies semblaient « fuir », cela

¹ Albert EINSTEIN, *Lettres à Maurice Solovine*, Gautier-Villars, Paris, 1956, p. 115.

² Cf. p. 184 et suivantes.

³ Autrement dit, selon la loi d'Hubble-Lemaître, plus les galaxies sont lointaines, plus elles « fuient » rapidement. C'est en observant un décalage vers le rouge des raies

pouvait signifier que l'univers avait une histoire. En remontant le temps, il devenait donc possible d'imaginer les galaxies assez proches les unes des autres. Plus encore : on pouvait concevoir un moment où tout ce qui compose notre cosmos aurait été concentré en un « atome primitif » (premier terme utilisé par Lemaître), un point extrêmement chaud et dense ou, pour mieux dire, une singularité initiale. L'univers actuel apparaissait comme le résultat d'une « explosion » primitive.

Cette théorie de Lemaître reçut un accueil mitigé. Non sans dérision, l'astrophysicien Fred Hoyle (théoricien du modèle stationnaire) la surnomma même *Big Bang*, terme qui est resté. Au même moment, George Gamow approfondit ce schéma et décrivit l'état primitif du cosmos. Il expliqua que l'univers devait avoir été dominé par un rayonnement et donna même une estimation précise de ce qu'il devait en rester aujourd'hui. C'est en vain que l'on en chercha la trace, jusqu'à ce que les ingénieurs radios Arno Penzias et Robert Wilson ne la découvrent en 1965. Penzias et Wilson consultèrent les astrophysiciens de l'université de Princeton qui publièrent en même temps leur propre article. Ainsi fut confirmée l'existence de ce rayonnement. C'était une preuve que notre univers avait commencé par un état très dense et très chaud.

1965 marqua un tournant, car la majorité des physiciens se rangèrent ensuite à la théorie du Big Bang. On étudia ce rayonnement constitué par des photons qui, s'échappant de la matière, constitua la première lumière de l'univers. Fait significatif : il est présent pour ainsi dire à la même température quelle que soit la direction de l'univers dans laquelle on l'observe. On l'appelle « Fond Diffus Cosmologique » ou, en anglais, « *Cosmic Microwave Background* » (CMB). Le résidu de chaleur n'est cependant que de quelques degrés au-dessus de la température la plus basse possible, le « zéro absolu » à -273° : l'univers est très, très légèrement tiède... Encore aujourd'hui, des recherches sont réalisées pour « photographier » ce fameux rayonnement.

Un univers fait pour l'homme ?

Une nouvelle étape allait être franchie dans les années 1970, alors que la théorie du Big Bang était devenue l'objet d'un large consensus. On se pencha alors sur les constantes fondamentales de l'univers (vitesse de la lumière, masse des électrons, constante de gravité...) ainsi que sur les

spectrales des galaxies et en l'interprétant selon un effet Doppler qu'une telle conclusion était possible.

propriétés de celui-ci (quantité d'énergie...). Dans le cadre de la modélisation du Big Bang, il apparut que la vie humaine n'aurait pas été possible si ces paramètres avaient été différents.

L'un des chiffres les plus remarquables est celui de la densité initiale de l'univers, qui est réglée à la soixantième décimale. Pour comprendre ce que signifie un tel réglage, l'astrophysicien Trinh Xuan Thuan a pris plusieurs fois cette image : une précision de $1/10^{60}$ est comparable à celle d'un archer atteignant une cible d' 1 cm^2 placée aux confins de l'Univers, donc à une distance de 15 milliards d'années-lumière¹. Si la densité initiale avait été $1/10^{60}$ plus grande, l'univers se serait effondré trop rapidement sur lui-même, sans que les étoiles n'aient le temps de se former. Or, selon nos connaissances actuelles, la vie biologique suppose l'existence préalable d'étoiles. Le Big Bang produit bien l'hydrogène et l'hélium, mais ceux-ci s'avèrent trop simples pour former l'ADN ou les neurones : sont donc nécessaires des « éléments lourds » forgés précisément dans les étoiles – c'est en cela que nous sommes « poussières d'étoiles ». Inversement, si la densité initiale avait été $1/10^{60}$ plus faible, cela signifie que la gravité l'aurait été aussi : les nuages d'hydrogènes et d'hélium n'auraient pu s'effondrer et il n'y aurait pas eu non plus d'étoiles...

Les considérations sur les réglages très fins de l'univers amenèrent l'idée d'un « principe anthropique », mot tiré du grec *anthropos*, l'homme². Les premières formulations précises furent avancées par Brandon Carter en 1974. Il présenta notamment cette proposition : « *L'univers (et donc les paramètres fondamentaux dont celui-ci dépend), doit être tel qu'il permette la naissance d'observateurs en son sein, à un certain stade de son développement*³ ». Même si ces considérations n'impliquaient pas chez Carter l'idée d'une finalité réelle, elles posèrent la question suivante : la présence de l'homme a-t-elle été « voulue », d'une manière ou d'une autre ? Carter présenta, à côté la formulation « faible » de ce principe, une version « forte » : non seulement la présence de l'homme dépend de paramètres très précis qui furent présents à l'origine du cosmos, mais encore ce fin réglage doit être tel qu'il permette l'apparition d'observateurs conscients dans l'univers à un stade de son développement. Les discussions allèrent loin. Inutile de dire qu'il fut et demeure l'objet de débats importants. En

¹ Cf. par exemple Trinh Xuan THUAN, *Vertige du cosmos*, Flammarion, Paris, 2021, p. 416.

² Cf. Jacques DEMARET et Dominique LAMBERT, *Le principe anthropique*, Armand Colin, Paris, 1994.

³ Cité en Jacques DEMARET et Dominique LAMBERT, *ibid.*, p. 145.

fait, le principe anthropique constitua le grand retour de l'idée de finalité dans les discussions sur les sujets scientifiques. Cependant, il convient de bien manifester jusqu'à quel moment ce raisonnement utilise la stricte méthode des sciences expérimentales et à partir de quand une autre discipline intervient (à savoir la philosophie, comme nous le verrons) : le principe anthropique déborde du cadre homogène des sciences.

Les ajustements sont si saisissants que certains cherchèrent d'autres explications que celle d'une intention à l'origine du cosmos. On développa l'hypothèse d'univers multiples (ou multivers) : s'il y a un grand nombre – voire une infinité – d'univers parallèles avec des propriétés différentes, l'un d'entre eux peut très bien porter la vie. Notre monde aurait simplement « gagné le gros lot ». Carter émettait cette hypothèse. À vrai dire, l'idée qu'il existe plusieurs univers sous une forme ou sous une autre n'était pas neuve : Démocrite, Rabelais ou Leibniz l'avaient envisagée. L'introduire dans la science contemporaine était même une démarche intéressante, mais on reste à ce jour au stade d'hypothèse totalement invérifiée, les éventuels autres univers nous étant inaccessibles. Actuellement, la manière la plus pertinente de présenter le multivers est donc sans doute de l'envisager comme conséquence d'une théorie vérifiable dans notre univers¹. Pourtant, à ce jour, aucune théorie supposant un multivers n'a été validée expérimentalement. De plus, imaginer un dispositif d'univers parallèles est même contraire à un certain principe de simplicité appelé « rasoir d'Ockham », selon lequel les hypothèses suffisantes les plus simples doivent être préférées. Cela dit, le multivers n'est pas physiquement impossible.

D'un autre côté, en gardant le schéma d'un univers unique, on peut se demander si la vie n'aurait pas pu advenir par un autre équilibre des paramètres : si l'un n'avait pas été ajusté selon le réglage exceptionnel que nous connaissons, les autres auraient-ils pu le contrebalancer grâce à des valeurs différentes ? On peut aussi étudier si des formes de vie plus élémentaires n'auraient pas été possibles dans des conditions plus rudes (par exemple, certaines bactéries témoignent d'une résistance à des températures et pressions très fortes). On a aussi critiqué le principe anthropique en disant que c'est une tautologie. De fait, si l'univers ne nous était

¹ Cf. Aurélien BARRAU, conférence « L'Univers est-il né du hasard ? », 30 novembre 2016, Palais de la découverte, Paris (accessible via www.youtube.com/watch?v=AIG5L_5hQv4 consulté le 29/07/2024). Certaines théories comme celle « des cordes » pourraient être candidates.

pas adapté, nous ne serions pas là pour le dire : le poisson devrait-il s'émerveiller d'être dans un milieu aqueux qui rend possible sa vie ?

Gardons donc l'idée que ce fin réglage (*fine tuning*) des paramètres fondamentaux de l'univers est apte à pointer vers une Intelligence, une sorte d'Ingénieur, à l'origine de notre cosmos. N'en tirons pourtant pas de certitude quant à son existence, notamment parce que l'hypothèse de la « loterie cosmique » en forme de multivers n'a pas été invalidée.

L'ADN

Un pub anglais peut-il devenir un haut lieu de l'histoire des sciences ? En 1953, l'Eagle de Cambridge le fut. Dans cet établissement ouvert au XVII^{ème} siècle et fréquenté par des pilotes alliés pendant la Seconde Guerre mondiale, résonna la voix de James Watson : « *Nous avons découvert le secret de la vie !* » Ce jour-là, Watson révéla à ses collègues scientifiques qu'il venait de découvrir l'ADN avec Francis Crick. Les deux biologistes firent paraître la même année un article dans la revue *Nature* et devinrent célèbres dans le monde entier.

La double hélice de l'ADN qui porte notre information génétique ne cesse pas d'émerveiller. Il n'est pas ici nécessaire de développer son fonctionnement, car ces informations sont facilement accessibles. Citons en revanche Daniel Cohen. Après avoir présenté en 1993 la première carte d'un génome humain dont il avait dirigé la réalisation, il confia :

Moi, ce qui me préoccupe, c'est quelque chose d'infiniment troublant. Le génome est un programme écrit dans un langage extraordinairement sophistiqué. Est-il possible qu'un tel langage soit né du hasard ? On peut l'imaginer, mais pas le démontrer. Personnellement, je suis passé en un an de l'état d'athée [penser que Dieu n'existe certainement pas] à celui d'agnostique [penser qu'on ne peut pas savoir]. Car, si ce langage n'est pas le fruit du hasard, j'ai l'intuition qu'on pourra un jour le démontrer. Vous imaginez le bouleversement que cela produirait¹ ?

Cet ordre très sophistiqué et permettant des résultats impressionnants pose la question d'une Intelligence ayant imaginé notre ADN. De

¹ Daniel COHEN, « Ne diabolisez pas la science », *Le Point*, n° 1205, 21 octobre 1995, p. 117.

fait, parfois seule une intelligence peut adapter des moyens complexes à un objectif précis.

Résumé

La matière semble avoir une structure mathématique, donc intelligible. Pour le dire autrement, l'instrument mathématique nous montre que le monde physique apparaît souvent structuré de façon très lisible, très intelligible. Dans la vie quotidienne, une matière structurée de façon intelligente est toujours la preuve qu'une personne l'a formée. Notre cosmos semble ainsi avoir été « sculpté » par une Intelligence.

On découvre également que les paramètres fondamentaux de l'univers sont réglés avec une précision impressionnante – à la soixantième décimale par exemple – et ont permis la vie humaine. Ces ajustements sont si remarquables que certains ont cherché à l'expliquer *via* une forme de loterie cosmique : parmi une multitude d'univers inadaptés, le nôtre aurait le bon réglage. Une telle hypothèse, improuvée mais non impossible, montre bien le caractère remarquable des ajustements. Ces recherches posent la question de l'existence d'un « Ingénieur » au commencement du cosmos, mais demeure de portée limitée, ne pouvant pas offrir de certitude.

Enfin, l'ADN émerveille : « *Est-il possible qu'un tel langage soit né du hasard ?* » (Daniel Cohen). Là, encore, il y a un ordre tellement précis qu'il pointe vers une Intelligence à son origine.

Chapitre 2. Une certaine image du monde

Quittons l'Eagle de Cambridge, mais restons de l'autre côté de la Manche pour rencontrer Antony Flew. Ce dernier fut pendant cinquante ans l'un des philosophes athées les plus célèbres, avant de se rallier à l'idée de Dieu du fait des découvertes scientifiques modernes. Voici ce qu'il a affirmé :

Je crois maintenant que l'univers a été amené à l'existence par une Intelligence infinie. Je crois que les lois complexes de cet univers manifestent ce que les scientifiques ont appelé l'Esprit de Dieu. Je crois que la vie et la reproduction proviennent d'une Source divine... Pourquoi est-ce que je crois cela, étant donné que j'ai exposé et défendu l'athéisme pendant plus d'un demi-siècle ? La réponse courte est la suivante : c'est l'image du monde, telle que je la vois, qui a émergé de la science moderne. La science met en lumière trois dimensions de la nature qui pointent vers Dieu. La première est le fait que la nature obéisse aux lois. La seconde est la dimension de la vie, d'êtres intelligemment organisés et motivés par un but, qui sont nés de la matière. La troisième est l'existence même de la nature. Mais ce n'est pas seulement la science qui m'a guidé. J'ai également été aidé par une étude renouvelée des arguments philosophiques classiques... Je dois souligner que ma découverte du Divin s'est déroulée à un niveau purement naturel, sans aucune référence à des phénomènes surnaturels. Cela a été un exercice relevant de ce qu'on appelle traditionnellement la théologie naturelle [discours sur Dieu n'utilisant pas la Bible, mais seulement la raison]. En bref, ma découverte du Divin a été un pèlerinage de raison et non de foi¹.

¹ www.bbc.co.uk/blogs/ni/2010/04/antony_flew_the_atheist_who_ch.html (consulté le 03/07/2023, notre traduction).

Nous évoquerons plus loin les « arguments philosophiques classiques ». Pour l’instant, retenons cette « image du monde ». Les sciences modernes, notamment par les trois exemples cités plus hauts, nous renvoient effectivement à leurs manières l’image d’un monde très intelligible et, par le fait même, pointant vers Dieu.

Il faut aller plus loin et affirmer que c’est le propre de l’attitude scientifique de croire qu’il y a un ordre raisonnable du cosmos. Citons Max Planck, l’un des fondateurs de la théorie contemporaine de la matière à l’échelle infinitésimale (physique quantique) : il rappelle qu’au commencement de la physique moderne, « *le dévouement aux sciences a été consciemment ou non la conséquence d’une croyance inébranlable à l’existence d’un ordre raisonnable dans le monde*¹ ». De fait, s’il n’y a rien à trouver, on ne commence pas la recherche scientifique. Si notre intelligence est totalement inadaptée pour décrypter les structures du cosmos, la démarche scientifique est compromise. Comme l’exprime Norbert Wiener, mathématicien fondateur de la cybernétique, « *si la foi manque en l’idée que la nature obéit à des lois, il ne peut pas y avoir de sciences*² ». Un exemple de cette *foi* dans l’ordre du monde est l’astronome Kepler qui avait longuement cherché sa troisième loi fondamentale du mouvement des planètes : on a suggéré que cette quête avait été rendue possible parce que le savant était convaincu qu’il y avait bien une loi proportionnelle à trouver³.

Bref, à l’époque moderne, on se comporte comme si le monde était rationnel et on trouve des traces de rationalité. Il semble ainsi plutôt contestable... de contester la rationalité du monde !

¹ Max PLANCK, *Initiations à la physique*, Flammarion, Paris, 2011, p. 254. Cf. Olivier HENRI-ROUSSEAU, *Physique théorique et réalité*. Presses universitaires de Perpignan, Perpignan, 2018, p. 331-334.

² Norbert WIENER, *Cybernétique et société*, cité en Rémi Sentis, *Aux origines des sciences modernes*, Cerf, Paris, 2020, p. 236. Notons cependant la tentation actuelle de refuser l’idée de loi de la nature, pour le motif qu’on trouve du hasard et des incertitudes dans tous les résultats expérimentaux et dans tous les phénomènes observés. Rémi Sentis y répond p. 245-246 du même livre : les lois physiques ne se présentent certes pas comme si elles étaient entièrement déterministes, mais sous la forme de lois de probabilité précises – si bien que le concept de loi est toujours pertinent.

³ Cf. Rémi SENTIS, *Aux origines des sciences modernes*, Cerf, Paris, 2020, p. 170-172.

Un monde riche de beauté

Cette image du monde peut être enrichie. L'univers n'est pas seulement intelligible grâce à nos outils scientifiques. Il est aussi riche de beauté. Ordre et beauté du monde sont même sous-entendus dans le mot *cosmos*.

Un cosmos qui mérite son nom

Forgé par les Grecs de l'Antiquité, ce terme en dit long. Depuis l'*Illiade* d'Homère, *cosmos* désigne effectivement « l'ordre et la beauté, plus précisément encore la beauté résultant de l'ordre¹ ». L'étymologie le laisse entrevoir, *cosmos* a la même racine que *cosmétique* : le firmament est beau. De son côté, Pline l'Ancien affirme que le terme équivalent en latin (*mundus*, qui a donné *monde* en français) est choisi pour un motif semblable². Oui, pour les Grecs et les Romains, parler de l'univers, c'est parler de beauté.

En réalité, la beauté est un certain ordre. Elle consiste notamment en une proportion entre des parties. D'ailleurs, le fameux nombre d'or – qui est un critère commun de beauté – s'exprime précisément par une proportion, par exemple avec la formule séduisante pour notre raison : le tout est à la partie ce que la partie est au tout³. Il est toutefois inouï que le nombre d'or se retrouve dans la nature. S'il correspond à la manière dont fonctionne notre intelligence, pourquoi le retrouve-t-on dans ce que nous n'avons pas réalisé ? Comment se fait-il que le rapport entre la longueur et la largeur d'un cycle complet de la double hélice de la molécule d'ADN corresponde à ce nombre (et que l'on retrouve même celui-ci plusieurs fois dans la structure de l'ADN)⁴ ? Comment se fait-il que la suite de Fibonacci qui tend vers ce nombre se retrouve dans la fleur de tournesol et dans la pomme de pin⁵ ?

Faisons un pas de plus : lorsque notre regard devient contemplatif, nous percevons à travers le visible quelque chose de plus grand⁶. À vrai

¹ Rémi BRAGUE, *La Sagesse du monde*, Fayard, Paris, 1999, p. 35.

² Cf. PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, Livre II, III ; Rémi BRAGUE, *ibid.*, p. 35.

³ Cf. Fernando COBALÁN, *Le nombre d'or. Le langage mathématique de la beauté*, RBA France, Paris, 2013, p. 28. Le livre est préfacé par Cédric Villani.

⁴ Cf. Stuart Henry LARSEN, « DNA Structure and the Golden Ratio Revisited », *Symmetry*, 2021, vol. 13 (n° 10), p. 1949 et suivantes (accessible via <https://doi.org/10.3390/sym13101949>, visité le 23/06/2024).

⁵ Cf. Fernando COBALÁN, *op. cit.*, p. 134 et 136.

⁶ Cf. BENOÎT XVI, *Audience générale*, Castelgandolfo, 31 août 2011.

dire, est belle toute réalité où resplendit la marque de l'intelligence, à savoir l'ordre, la proportion, l'harmonie. Dans la contemplation d'une beauté matérielle, il y a donc une alliance entre la vue (ou l'ouïe) et l'intelligence qui saisit la nature de la réalité contemplée et y trouve par intuition une « lumière » intelligible. C'est le fait même de connaître cette « lumière » intelligible présente dans le sensible qui nous apparaît désirable, source de satisfaction et de repos. Il y a donc dans une belle réalité de quoi charmer notre intelligence, parce que celle-ci y retrouve quelque chose correspondant à sa manière de fonctionner. Ainsi le beau est-il agréable à voir¹. De plus, puisqu'il est étonnant de trouver un ordre intelligible inscrit dans ce que nous n'avons pas nous-mêmes formé, on est ensuite amené à s'interroger sur son origine. La beauté peut alors s'avérer être un chemin vers Dieu².

Laissons à présent le domaine de la beauté accessible par nos sens et plaçons-nous à un autre niveau : celui de la structure intime de la matière. De fait, bon nombre de savants sont en quête de beauté lorsqu'ils recherchent la vérité scientifique (qu'on exprime souvent *via* le concept de « solidité »). Il s'agit alors d'une splendeur séduisant plus notre intelligence que nos yeux. Selon certains physiciens contemporains – mais pas tous, loin de là ! – la beauté apparaît même comme un guide dans la découverte des lois fondamentales du cosmos. Cette idée fut portée à notre époque par le grand Paul Dirac, qui affirmait que toute loi physique doit être riche de beauté mathématique. Albert Einstein la défendit aussi. Aujourd'hui, ces propos ont une actualité :

Mes collègues et moi-même travaillant en physique fondamentale sommes les héritiers spirituels d'Albert Einstein : nous aimons penser que nous aussi recherchons la beauté. (...) Quand on nous présente deux équations alternatives prétendant décrire la Nature, nous choisissons toujours celle qui séduit notre sens esthétique. « *Occupons-nous d'abord de la beauté, et la vérité suivra naturellement !* » Voilà le cri de ralliement des physiciens fondamentaux. (...) En fait, l'esthétique s'est appropriée un rôle moteur en physique

¹ Cf. saint THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, I^a, q. 5, a. 4, ad 1.

² Sur la beauté comme chemin vers Dieu chez saint Albert le Grand, cf. Clémence MASSON, « *La purification intellectuelle ou l'éthique de la beauté. Une lecture d'Albert le Grand*, De intellectu et intelligibili, II, 10 », in Michele CUTINO et Isabelle MOULIN (dir.), *Philosophie et théologie de la beauté chez les Pères de l'Église*, collection Didaskaleion, Éditions Lit-Verlag, Münster [à paraître, courtoisie Clémence Masson].

contemporaine. Les physiciens ont mis en évidence quelque chose de merveilleux : la Nature, au niveau fondamental, est admirablement conçue. (...) Depuis Einstein, les physiciens ont été stupéfaits de découvrir le fait suivant, d'une grande importance : lorsque nous examinons la Nature à des niveaux de plus en plus profonds, elle apparaît de plus en plus belle. Pourquoi cela devrait-il être le cas ? Nous aurions pu vivre dans un univers intrinsèquement laid (...). [La] foi dans un dessein sous-jacent a inspiré les physiciens fondamentaux¹.

L'auteur de ces lignes, Antony Zee, dont le livre a été préfacé par le prix Nobel Roger Penrose, précise que la beauté conceptuelle des lois de la nature rappelle « *jusqu'à un certain point, la beauté de l'architecture classique, qui souligne la géométrie et la symétrie*² ». On ne saurait bien sûr dire que la beauté est présente dans toutes les théories fécondes. Pourtant, que des physiciens tiennent les propos-ci-dessus est en soi remarquable. Ce discours fait d'ailleurs écho à une grande tradition philosophique selon laquelle le beau est la splendeur du vrai.

Du cosmos à Dieu

Parvenus à ce point, nous pouvons contempler l'image d'un monde souvent très intelligible et beau. Cette image pourrait être encore enrichie de nombreux exemples supplémentaires. Elle constitue ainsi une base pour parvenir à l'idée de Dieu. C'est même la voie la plus populaire : de même que l'œuvre d'art nous parle de l'artiste, la création nous parle du Créateur. Tentons à présent d'examiner les rouages de ce raisonnement pour en vérifier la validité.

Le tandem sciences-philosophie

Nous avons notamment utilisé des données scientifiques, mais la science peut-elle vraiment prouver Dieu ? En réalité, il n'existe pas à proprement parler de « preuve scientifique de l'existence de Dieu ». Aujourd'hui,

¹ Anthony ZEE, *Vertigineuses symétries. La recherche de la beauté en physique contemporaine*, EDP Sciences, Les Ulis, 2018, p. 3-5.

² Anthony ZEE, *ibid.*, p. 10.

les sciences expérimentales – spécialement la physique, la chimie et la biologie, souvent en lien avec les mathématiques – ont leur propre méthode : on y cherche à rendre compte de réalités physico-chimiques par des explications du même ordre. Elles savent seulement analyser des objets qui leur sont proportionnés. À cette occasion, elles mettent souvent en lumière que la matière nous apparaît avec une structure intelligible. Pourtant, ces disciplines ne peuvent aller plus loin. Pour interpréter et remonter à la nécessité d'un Dieu, il est indispensable d'employer des outils supplémentaires. Dieu n'est pas un objet physico-chimique.

C'est ici qu'intervient la *philosophie*, dont le nom signifie en grec « amour de la sagesse ». Son rôle est de chercher la nature profonde des choses (*essence*) et de réfléchir sur leur existence elle-même. Elle inclut des concepts spécifiques, comme la causalité au sens fort. Le tandem sciences-philosophie peut alors permettre d'accéder à l'existence de Dieu. Il convient cependant de toujours garder à chaque discipline ses concepts et ses méthodes¹. Tirons-en deux conclusions pratiques :

- Celui qui s'est beaucoup intéressé aux sciences expérimentales et peu à la philosophie risque de ne pas pouvoir évoquer adéquatement le débat sur l'existence de Dieu ;
- Il aura en revanche raison de protester si l'on cherche à montrer l'existence d'un Créateur uniquement avec « la science », ce qui – selon notre définition actuelle de celle-ci – serait bien sûr une aberration.

En mettant en évidence une structure intelligible de la matière, la science pose des questions auxquelles elle ne peut répondre par ses seuls outils : plaidons donc pour un vrai dialogue entre les disciplines scientifiques et philosophiques.

Quelle est la fiabilité des affirmations scientifiques ?

De plus, il faut comprendre la portée réelle des discours scientifiques.

En 1892, conformément à l'opinion majoritaire de ses confrères, le grand physicien Lord Kelvin affirma que sa discipline « *est définitivement constituée dans ces concepts fondamentaux ; tout ce qu'elle peut désormais apporter, c'est la détermination précise de quelques décimales supplémentaires. Il y a bien deux petits problèmes : celui du résultat négatif de*

¹ Cf. Jean LADRIÈRE, *L'articulation du sens., I. Discours scientifique et parole de foi*, Cerf, Paris, 1984, p. 162.

l'expérience de Michelson et celui du corps noir, mais ils seront rapidement résolus et n'altèrent en rien notre confiance¹ ». Il se trouve que ces « deux petits problèmes » déclencheront les deux révolutions scientifiques du XX^{ème} siècle : celles de la relativité et de la physique quantique...

Aujourd'hui, l'assurance d'être au bout de la recherche a fait place à une plus grande humilité intellectuelle. Par exemple, les concepts de « matière noire » et d' « énergie sombre » laissent penser que la matière connue (et qui forme étoiles et galaxies) ne constitue que 5% du contenu de l'univers². De même, la portée des découvertes de la physique quantique ne fait pas consensus, les interprétations variant d'un spécialiste à l'autre.

En prenant du recul, disons aussi que la certitude scientifique n'est pas identique à la certitude philosophique. Comme l'a souligné Karl Popper, une preuve scientifique possède un statut particulier, puisqu'elle peut potentiellement être réfutée³. Elle est dite « falsifiable », car il est toujours permis de tenter de montrer par une observation ou une expérience son éventuelle fausseté. La conviction suscitée par une affirmation scientifique est donc potentiellement provisoire.

Cela ne signifie pas qu'il ne faille rien tenir pour vrai : souvent, on ne détruit pas tout d'une ancienne théorie, mais on l'intègre dans un cadre plus large (l'exemple le plus fameux étant les travaux de Newton intégrés comme cas-limite de la relativité générale d'Einstein)⁴. Il semble aussi convenable de tenir que, malgré tout, les sciences expérimentales permettent plus d'une fois une certaine prise sur le réel : tout n'est pas uniquement modélisation.

Pratiquement, on peut même considérer certaines affirmations comme définitives : on ne reviendra vraisemblablement jamais sur l'existence de l'atome ou le fait que le soleil s'éteindra après avoir converti tout l'hydrogène de son cœur en hélium. D'autres affirmations sont hautement probables, mais non définitives, comme l'expansion actuelle de tout notre univers : nous ne voyons pas les confins du cosmos (certains astres sont éloignés au point que leur lumière n'a pas eu le temps de parvenir jusqu'à nous) et ce « modèle standard » de la cosmologie s'appuie sur les

¹ Cité en http://rpn.univ-lorraine.fr/UNIT/physique-quantique-volet1/co/histoire_chapitre%201.html (consulté le 07/09/2024).

² Cf. <https://home.cern/fr/science/physics/dark-matter> (consulté le 07/09/2024).

³ Cf. Karl R. POPPER, *La logique de la découverte scientifique*, Payot et Rivages, Paris, 2017.

⁴ Cf. Karl R. POPPER, *ibid.*, p. 257. Sur la manière dont on passe d'un modèle scientifique à un autre, il conviendrait de résumer Thomas KUHN, *La Structure des révolutions scientifiques*, Flammarion, Paris, 2008.

équations d'Einstein qui n'ont pas été vérifiées à l'échelle intergalactique.

Ainsi, à condition de comprendre la nature propre des affirmations scientifiques, il est théoriquement possible de s'appuyer sur certaines d'entre elles pour en déduire dans un raisonnement philosophique l'existence d'une Intelligence à l'origine de l'univers. Cela suppose d'avoir pu toucher par les sciences expérimentales une véritable *loi de la nature* et non une simple modélisation qui ne décrirait pas assez le fond du réel.

Toutefois, dans ces pages, nous n'avons pas voulu nous appuyer seulement sur l'une d'elles. Nous avons préféré en intégrer plusieurs dans un faisceau d'exemples venant ou non de la méthode des sciences expérimentales. Nous en avons tiré une certaine image du monde : celle d'un cosmos riche de rationalité et laissant pressentir l'existence d'une Intelligence créatrice.

Cela dit, il convient de préciser encore deux points pour que le raisonnement échappe à des écueils supplémentaires.

Les lacunes scientifiques ne démontrent pas nécessairement Dieu

Certains ont tenté une autre forme d'argument pour aller du cosmos à Dieu. Ils ont souligné que la science n'a pas tout expliqué et que certains phénomènes restent mystérieux. Ils en déduisent que cela appelle l'intervention divine.

Une illustration intéressante est celle du commencement de la vie sur la terre. Encore aujourd'hui, le passage de l'inerte au vivant est considéré comme une énigme : nous ne parvenons pas à reproduire le processus. Dès lors, le raisonnement pourrait être formulé en ces termes : comment le hasard peut-il réussir là où nous échouons, alors que nous connaissons le « produit final », mais aussi ses « ingrédients », les composants actuels qui soutiennent la vie ?

Pourtant, ce type d'argumentation n'est pas toujours recommandable. Qui peut dire que les mécanismes physico-chimiques en question ne seront pas expliqués dans quelques années, rendant ainsi ridicule celui qui a fait intervenir Dieu là où des causes matérielles étaient suffisantes ? De plus, un tel positionnement intellectuel risque de suggérer l'image d'un Dieu qui vient boucher les trous de nos schémas scientifiques, un *God of the gaps* (« Dieu bouche-trou ») comme on dit en anglais. Certes, le Créateur s'est peut-être réservé des interventions – et il n'est pas impossible que ce soit le cas pour l'apparition de la vie qui demeure fascinante – mais vouloir le démontrer est probablement contre-productif.

Notre intelligence philosophique est-elle compétente ?

D'autres questions d'ordre philosophique s'invitent aussi au menu. On pourrait par exemple se demander : dans la vie de tous les jours, une structure intelligible est le signe d'une intelligence qui l'a formée, mais est-ce transposable pour l'univers lui-même ? L'objection est intéressante, même si beaucoup la dépassent.

On peut même poser des questions plus radicales : connaissons-nous vraiment la réalité ou seulement nos idées ? Notre esprit est-il un prisme déformant ? Nos concepts sont-ils vraiment adéquats pour saisir le cosmos ? Le monde extérieur existe-t-il vraiment ? Le débat est ouvert depuis l'Antiquité et son enjeu est grand : si notre intelligence philosophique n'a pas de vraie prise sur le cosmos, il est difficile de remonter jusqu'à l'Auteur de celui-ci.

Aujourd'hui, ceux qui affirment que nous ne connaissons pas le réel en vérité mentionnent fréquemment un auteur d'une envergure exceptionnelle, Emmanuel Kant. L'argumentation de ce philosophe mort à l'aube du XIX^{ème} siècle n'est pourtant pas sans faille : nous renvoyons volontiers à l'étude magistrale de Frédéric Guillaud¹.

À notre époque, l'arrière-fond culturel est fortement marqué par ces questions. Cela a des conséquences majeures dans notre vision du monde, la raison étant pour ainsi dire rétrécie. On doute à présent des compétences de notre intelligence, si bien que son champ est presque limité au domaine des sciences expérimentales : la méthode de ces dernières serait la seule capable de fournir des certitudes partageables avec les autres personnes. Tout le reste serait relatif, renvoyé au sentiment de chacun.

En réalité, comme l'a souligné Benoît XVI, il s'agit d'une « autolimitation » de la raison². Celle-ci mérite au contraire d'être élargie en affirmant que la méthode des sciences expérimentales n'est pas la seule viable. D'ailleurs, la raison ne s'est pas mutilée de la même manière dans le monde intellectuel anglo-saxon : la question de l'existence de Dieu (et des raisonnements qui y conduisent) y a un vrai droit de cité. Par exemple, les éditeurs de Cambridge et d'Oxford publient de nombreuses contributions sur le sujet³. Oui, cette question peut être intégrée dans le strict domaine

¹ Cf. Frédéric GUILLAUD, *Dieu existe*, Cerf, Paris, 2013, p. 31 et suivantes.

² Cf. BENOÎT XVI, *Discours aux représentants du monde des sciences*, Ratisbonne, 12 septembre 2006.

³ Cf. Frédéric GUILLAUD, « L'existence de Dieu », in Abbé Pierre AMAR et al., *La foi chrétienne*, Artège, Perpignan, 2024, p. 14.

de la philosophie (dans ce cas, on ne la traite pas en s'appuyant sur l'autorité de la Bible ou d'une autre tradition religieuse). Plus généralement, pourquoi refuserait-on qu'existent différents *modes de connaissance*, spécialement ceux de la vie quotidienne, des sciences expérimentales, de la philosophie et même de la foi, comme on le verra ? Leurs démarches diffèrent, mais chacun offre à sa manière des fruits rationnels.

À vrai dire, cette problématique – qui mériterait qu'on s'y attarde plus longuement, afin d'honorer ce qu'elle a de légitime – semble relever en large part d'un choix de principes. Acceptons-nous de faire plutôt confiance en notre raison, sans pour autant nier ses limites ?

En définitive, l'approche « réaliste » se tient : on peut loyalement considérer que notre intelligence est capable de saisir en vérité le réel, même si sa connaissance est partielle et pour une part subjective. Sauf preuve du contraire, notre raison fonctionne globalement avec compétence. Un retour d'expérience permet de valider cette position : nous espérons que le lecteur le percevra mieux à la fin de ces pages. Dans la mesure où l'école « réaliste » ne manque en rien aux exigences de la rationalité, on est autorisé à utiliser pleinement l'instrument philosophique : il paraît donc possible de remonter de la création au Créateur, comme l'ont fait de nombreuses personnes, chrétiennes ou non. Nous verrons plus loin dans quelle mesure ce genre de raisonnement mène à la certitude de l'existence de Dieu.

Résumé

Il existe une convergence entre de nombreuses données scientifiques et nos propres constatations : le monde nous apparaît très souvent structuré de façon intelligible et belle. Une certaine « image du monde » se dégage donc : celle d'un univers ordonné, rationnel. Une telle image appartient d'ailleurs aussi aux sciences modernes, puisqu'à l'origine de celles-ci se trouve la foi dans une certaine rationalité de l'univers.

Dans un raisonnement philosophique, cette convergence devient une assise solide pour remonter jusqu'à une Intelligence ayant « sculpté » le cosmos selon des structures qui séduisent notre propre raison.

Chapitre 3. La Source de l'existence

En décelant des indices d'une certaine rationalité du monde, il paraît donc légitime de conclure à l'intervention d'une Intelligence, puisque dans la vie quotidienne une matière structurée de façon intelligente suppose une intelligence qui l'a formée, et donc une personne¹. L'Intelligence à l'origine de l'univers peut être appelée du nom qui lui est communément donné : Dieu.

Toutefois, il serait réducteur de définir le Créateur comme un grand ingénieur ou un grand artiste. Si Dieu existe, sa puissance n'est pas seulement de sculpter, mais de créer, c'est-à-dire de faire entrer dans l'existence.

Il n'y a jamais eu de néant, l'Être est éternel

Nous ne sommes pas seulement étonnés par l'ordre et la beauté du monde. Nous sommes surpris que le cosmos existe. Souvenons-nous de la question de Leibniz : pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien² ? Le siège dans lequel je suis assis, le rosier qui réjouit ma vue et mon odorat, le tiramisu qui m'attend dans le frigidaire, mon ami qui s'approche en me demandant quand j'aurai fini de lire, tout ce que je vois et même ce que je

¹ Qui dit intelligence ou raison dit personne (voir la définition de la personne formulée par Boèce, « substance individuelle de nature raisonnable »). À la limite, ce pourraient être plusieurs personnes qui ont formé les structures intelligibles du monde, idée qui n'est d'ailleurs pas étrangère au christianisme (cf. Père Pascal Ide, « Les anges dans la nature », *Carmel*, n° 99, 2001, p. 33-50, accessible via <http://pascalide.fr/les-anges-dans-la-nature-13/> consulté le 07/08/2024).

² Cf. Gottfried Wilhelm LEIBNIZ, *Principes de la nature et de la grâce fondés en raison*, n° 7 (dans *id.*, *Monadologie und andere metaphysische Schriften*, Felix Meiner Verlag, Hamburg, 2002, p. 162).

ne vois pas, l'univers dans son ensemble... existent. Moi de même. Ces pensées sont vertigineuses, comme l'ont souligné notamment les existentialistes du XX^{ème} siècle¹.

Esquissons la route qui s'ouvre désormais.

Puisque j'existe, puisque le monde qui m'entoure existe, il y a toujours eu quelque chose ou quelqu'un. Effectivement, de rien, rien ne sort ! C'est l'un des rares points massivement affirmés par les philosophes. Cela signifie qu'il n'y a jamais eu de néant absolu. Celui-ci est stérile. D'un autre côté, quelle que soit l'énergie dépensée pour la supprimer, la matière ne revient jamais au néant : les physiciens nous expliquent qu'elle passe seulement à l'état ondulatoire. Ainsi, de même que l'être ne devient jamais du non-être, de même le non-être ne peut devenir de l'être. Déjà au V^{ème} siècle avant J.-C., Parménide, le premier philosophe grec à avoir réfléchi sur l'être, avait pu dire que « l'être est sans commencement² ».

Pourquoi pas un panthéisme ?

Parménide affirma que c'était l'univers – et non Dieu – qui était éternel. D'autres l'ont dit après lui. Effectivement, de façon plus fine qu'il n'y paraît peut-être, certains se sont demandés s'il fallait vraiment rechercher un Dieu hors du cosmos : Dieu pourrait être le monde lui-même. C'est la définition du *panthéisme* : tout le cosmos est Dieu. L'univers serait alors sa propre source d'existence et il n'y aurait pas d'autre Intelligence que celle « immergée » dans le cosmos. Cette tentation a séduit des penseurs majeurs comme Spinoza et Einstein. Actuellement, l'astrophysicien Trinh Xuan Thuan, connu pour décrypter la rationalité de l'univers, se situe dans cette ligne, non sans lien avec le bouddhisme auquel il adhère.

Cette position est pourtant contestable.

On pourrait rappeler le théorème de Borde-Guth-Vilenkin³ : il ne peut y avoir une succession infinie de Big Bangs dans le passé. De ce point de vue, la recherche actuelle pour savoir si notre univers en expansion a été précédé d'un univers en contraction demeure intéressante, mais de portée limitée. Qu'il y ait ou non ce genre de « Grand Rebond » (*Big Bounce*), le ou les univers successifs ont un commencement absolu. Ils ne sont pas éternels et nécessitent donc une source d'existence. On pourrait ainsi

¹ Cf. par exemple *La Nausée* de Jean-Paul Sartre.

² PARMÉNIDE, *Fragments* 8, 27.

³ Ce travail au sujet des singularités s'appuie sur les études de Roger Penrose et Stephen Hawking.

employer l'argument du *kalam* – « tout ce qui a commencé d'exister a une cause » – et remonter à l'existence de Dieu.

La question est à vrai dire plus profonde. Un univers éternel supposerait tout de même une source d'existence. Pour prendre une comparaison : si un arc électrique était d'une longueur infinie, il aurait besoin d'une source continue d'électricité afin de ne pas disparaître. De même, encore aujourd'hui, l'univers a besoin d'une source d'être.

Or, pour donner l'être, il faut le posséder en « pleine propriété ». Il faut un être dont la « nature » soit d'être – au point d'être l'Être, purement et simplement. Nous sommes ainsi amenés à penser un Être pur qui puisse donner à chacun sa richesse sans se limiter à aucune, un peu comme la lumière blanche contient toutes les couleurs sans être réduite à l'une d'elle en particulier (la comparaison est bien sûr imparfaite¹). Seul un être qui dispose pleinement de l'existence, avec toutes ses virtualités et ses richesses, peut accomplir cette mission.

Notre univers ne pourrait-il pas être la Source d'être ? En réalité, il constitue un mauvais candidat, car il est changeant, imparfait et acquiert au fil de son histoire des richesses qu'il ne possédait pas au début : la vie, la pensée, ... À vrai dire, il lui manque une plénitude et une simplicité. Il est aussi marqué par le mal² : comment pourrait-il correspondre à l'idée de Dieu qui *a priori* est un être parfait ?

L'Être pur

Il faut donc envisager un être pur, distinct du monde et donnant à chaque être son existence. Cet être ne peut avoir commencé d'exister, sinon il aurait reçu l'existence d'un autre et c'est ce dernier qui serait l'Être. Il a donc l'existence par lui-même et n'a pas de cause. N'étant spécifié par aucune nature qui le contraindrait dans des limites, il est infini. Il est aussi unique³.

Bien sûr, penser confortablement cet Être pur n'est pas possible. En réalité, nous pouvons affirmer son existence et quelques-unes de ses richesses, mais nous ne le comprendrons jamais parfaitement. Pourtant, ce

¹ Dieu est pure simplicité ne pouvant être décomposée, contrairement à la lumière blanche qui est une somme de couleurs.

² Cf. p. 49 et suivantes.

³ Il ne saurait avoir de « jumeau », car il ne peut y avoir qu'un infini dans l'ordre de l'être. Effectivement, s'il y avait deux Dieux différents, c'est que l'un des deux posséderait quelque chose que l'autre n'aurait pas : il ne serait donc pas Dieu. Ou, si chacun avait tout, ils s'identifieraient.

n'est pas parce que nous ne parvenons pas à faire entrer l'infini de Dieu dans notre intelligence finie qu'il faut nier son existence : nous ne nions pas les dimensions de l'océan alors qu'il est impossible d'embrasser ce dernier d'un seul regard. De plus, le sérieux de cette voie vient notamment de son arrimage dans le réel : nous sommes parvenus à l'Être pur parce que nous nous sommes d'abord étonnés de notre propre existence, de celle des réalités qui nous entourent et des limites de toutes ces dernières.

La réflexion sur l'être que nous venons d'évoquer faiblement représente l'un des sommets de la pensée humaine et a été portée à son plus haut point par saint Thomas d'Aquin¹. Bien sûr, ce dernier n'a pas manqué de rapprocher ses conclusions de la définition que Dieu donne de Lui-même dans le livre de l'Exode : « *Celui qui est*² ». Il s'agit d'une remarquable convergence entre la philosophie et la Révélation biblique.

Dieu est donc la Cause des causes, la Cause première, dont l'existence (mais non la « nature ») est accessible à notre intelligence philosophique. Nous savons qu'Il est, mais nous ne percevons pas pleinement ce qu'Il est. Il dépasse notre cosmos. Nous ne nous fabriquons donc pas une idole ou une représentation inadéquate de Dieu puisque, précisément, on s'abstient de Le réduire à une définition, un concept ou une nature³. Dieu EST, purement et simplement.

Il devient maintenant encore plus clair que les sciences expérimentales ne peuvent aborder directement la question de Dieu. Elles traitent d'objets de notre monde. Elles en rendent compte par d'autres objets de notre monde – qu'on peut appeler *causes secondes*, par opposition à la *Cause première*. Elles n'abordent pas la question de leur existence en tant que telle : leur approche est souvent l'angle physico-chimique avec l'outil mathématique. Pour elles, le fait que le cosmos existe est déjà acté, cela ne suscite pas de question. Parler de Dieu suppose en revanche de passer du niveau physique au niveau *métaphysique*, celui qui traite de l'existence même des choses et peut alors envisager l'Être pur. Il devient encore plus clair que sciences et philosophie sont deux modes de connaissance complémentaires, aux concepts et méthodes différents.

¹ Cf. saint THOMAS D'AQUIN, *Contra gentiles*, I, 22 et *Somme théologique*, I^a, q. 3, a. 4.

² Exode 3, 14.

³ Dans un dernier pas, il faut même le considérer explicitement en dehors de son rôle de Créateur, car Dieu existe en Lui-même, indépendamment du cosmos. Il est l'Absolu. Cf. Mgr André LÉONARD, *Les raisons de croire*, Jubilé, Montrouge, 2010, p. 76 et suivantes.

Résumé

Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Cette question invite à rechercher une source d'existence. La source ultime de l'existence doit être l'Être lui-même. C'est la plus belle manière de « penser » Dieu.

Un monde immatériel

Si l'existence du cosmos matériel nécessite une source d'existence, beaucoup ont aussi envisagé la possibilité d'un monde immatériel, qui lui aussi poserait la question d'une source d'existence. Il s'agit de l'esprit humain.

Des activités propres à l'être humain

Commençons par citer trois activités (parmi d'autres) qui illustrent la différence entre l'homme et l'animal. Elles ne prouvent pas la réalité de l'esprit humain, mais en sont le signe.

Premièrement, les traces d'inhumation sont souvent considérées comme le témoignage d'un antique passage de l'homme en ces lieux. Des usages mis à jour par l'archéologie révèlent très bien qu'on ne se limitait pas nécessairement à un simple acte technique. Signalons particulièrement ces corps humains placés en position fœtale et tourné vers l'Est, le soleil levant, magnifique signe de l'espoir d'une vie nouvelle¹.

Une deuxième activité proprement humaine est l'art. On rencontre de la beauté produite par des bêtes (le nid d'oiseau par exemple), mais il s'agit à chaque fois d'une œuvre utile. La beauté n'est pas recherchée pour elle-même. *A contrario*, l'art – entendu en ce sens précis – apparaît-il comme une activité spécifiquement humaine.

Troisièmement, la soif du divin par l'activité religieuse est aussi le propre de l'homme². Le lapin ne semble pas faire sa prière du soir...

Dans ces trois cas, l'être humain trahit sa recherche de sens.

Un autre domaine peut être évoqué : le développement technique qui, lui aussi, montre les immenses potentialités de l'esprit humain. Cependant, il convient ici de préciser d'emblée que toute technique ne suppose pas une intelligence rationnelle. Il semble bien que celle-ci ne soit pas

¹ Cf. Cardinal Julien RIES, *Les origines des religions*, Cerf, Paris, 2012, p. 69.

² Cf. les études du Cardinal Julien Ries sur l'« homo religiosus » dans la ligne de Mircea Eliade.

nécessaire dans les réalisations animales observées, même les plus poussées. Une faculté sensible liée à la mémoire et à l'imagination semble suffire (on la nomme classiquement *estimative*¹). Elle va d'image en image, en associant celles-ci. Une telle capacité rend compte d'un certain développement technique et même d'une inventivité, comme celle des corneilles qui, au Japon dans les années 1990, ont appris à jeter les noix devant les voitures, puis à les ramasser une fois que ces dernières s'arrêtaient pour laisser passer les piétons²... Plus récemment, on a pu observer des orangs-outans instinctivement capables d'utiliser des outils coupants pour récupérer de la nourriture³. Pour leur part, les castors construisent leurs barrages de façon étonnement ingénieuse. Les exemples peuvent être multipliés. Toutefois, une chose est d'utiliser des images et de les mettre en lien, une autre est de former des concepts universels dégagés de toute image sensible ou des projets nécessitant une vraie capacité *d'abstraction*.

Les animaux sont aussi capables d'affection. L'histoire d'Hachiko, le chien japonais attendant pendant dix ans son maître à la gare, en est une belle illustration. Cependant, ce que nous observons du monde animal semble explicable sans faire appel à un esprit intelligent et libre, lequel demeure donc le propre de l'homme. Reconnaître à l'animal la capacité d'associer des images intérieures et celle d'avoir des affections permet de lui accorder une juste place – d'où un respect qui passe notamment par le refus de le faire souffrir inutilement. Réduire l'animal à une machine (comme certains ont pu le faire) apparaît ainsi inadéquat.

En distinguant l'intelligence humaine de l'estimative animale, on aura fait un grand progrès.

Les Expériences de Mort Imminente

Un phénomène pourrait aussi être le signe que tout en nous n'est pas que matière. Il s'agit des Expériences de Mort Imminente (EMI) qu'ont faites des milliers de personnes issues de toutes les cultures et tous les

¹ Saint ALBERT LE GRAND a largement contribué à imposer dans la philosophie de son époque cette idée d'« estimative » comme faculté présente chez l'animal. Pour sa part, Leibniz voulut nommer « consécution » ce qui, dans le monde animal, se rapproche le plus du raisonnement humain.

² Cf. www.autourdesanimaux.com/magazine/5-oiseaux-intelligents (consulté le 29/07/2024).

³ Cf. www.sciencesetavenir.fr/animaux/primates/des-chercheurs-observent-pour-la-premiere-fois-des-orangs-outans-utiliser-instinctivement-des-outils-coupants_161933 (consulté le 29/07/2024).

continents¹. À la suite du Dr Raymond Moody qui, sous le titre *La vie après la vie*, publia en 1975 la première étude sur la question, nombreux sont ceux qui ont cherché à analyser le phénomène, d'autant que l'amélioration des techniques de réanimation ont multiplié le nombre d'EMI.

Le schéma classique consiste, alors qu'on est en état de mort cérébrale : 1. à avoir l'impression de sortir de son corps ; 2. à voir un long tunnel débouchant sur la lumière (il est alors possible de rencontrer telle ou telle personne connue ou inconnue) ; 3. à « réintégrer » son corps. Il faut noter que, quels que soient les âges et origines culturelles, les témoignages convergent et rapportent ces trois étapes. Dans la plupart des cas rapportés, les personnes font une expérience de lumière et d'amour (mais il existe aussi des EMI négatives, où l'effroi domine). Ajoutons une précision capitale : à leur « retour », des patients ont été capables de fournir des détails qu'il leur était théoriquement impossible de connaître : tel secret de famille, les paroles des chirurgiens pendant l'opération... On aurait pu imaginer que l'effet « décorporation-tunnel-réincorporation » s'explique par des phénomènes biologiques, mais ces derniers constats rendent la thèse beaucoup moins plausible. D'autant que la plupart des EMI arrivent en absence d'activité cérébrale : non seulement le cœur, mais également le cortex cérébral est à l'arrêt². Tout se passe donc comme si la pensée et la conscience n'étaient pas uniquement liées au cerveau. On peut aussi noter au passage la compatibilité des EMI avec la foi chrétienne³.

Les EMI laissent donc penser que nous ne sommes pas qu'un ensemble de cellules bien organisées.

L'être humain, corps et esprit

En réalité, dès l'Antiquité grecque, on comprit que l'être humain n'est pas que matière : on affirma qu'il est corps et esprit⁴. Comment vint-on à cette conviction ? Spécialement par le constat de notre capacité d'abstraction : notre vie intellectuelle n'est pas rivée aux images fournies par nos sens, contrairement aux animaux qui « vivent réduits aux images et aux souvenirs⁵ ».

¹ Sur les EMI, cf. Patrick THEILLIER, *Expériences de mort imminente*, Artège, Perpignan, 2015.

² Cf. Patrick THEILLIER, *ibid.*, p. 93.

³ Voir l'analyse de Mgr Léonard sur <https://questions.aleteia.org/articles/20/que-penser-des-experiences-de-mort-imminente-emil> (consulté le 17/12/2023).

⁴ Cf. par exemple Platon dans le *Timée* et le *Phèdre*, qui a ainsi inspiré la philosophie médiévale.

⁵ ARISTOTE, *Métaphysique*, I, 1, 980 b 21.

De fait, si nous n'étions que biologie, comment pourrions-nous expliquer notre aptitude à aller au-delà de ce que perçoivent nos cinq sens ? Pourquoi avons-nous l'idée de vérité, de bien, de beauté ? D'où l'idée d'infini est-elle venue en nous, comme se demandait Descartes¹ ? Certes, nous peinons à la concevoir, mais elle nous séduit. Notre raison peut même se penser en train de raisonner... Elle donne accès à un monde qui dépasse largement le champ de nos sens : personne n'a jamais vu le vrai ou le bien... Notre pouvoir d'abstraction est aussi valable pour les objets quotidiens : par le corps, nous sommes au contact de réalités singulières et limitées (cette table par exemple) et nous avons des idées « universelles » (le concept de table, indépendamment de toute image particulière).

Ce genre de considérations a amené une immense tradition philosophique à tenir que l'homme possède une dimension immatérielle. En plus du cerveau, il a une faculté non biologique pour raisonner. Cette réalité non matérielle a été appelée *esprit* ou *âme* (nous prenons le mot âme au sens d'esprit humain, sens que nous conserverons tout au long du livre).

Dans cet esprit réside aussi l'origine de notre liberté. Par exemple, alors que j'ai faim, je peux voir plus loin que le steak qui se trouve dans le réfrigérateur... Le Vendredi saint, je peux mettre tel bien précis (le steak) en perspective avec un bien plus grand (participer à la Passion du Christ par un petit effort corporel) et ne pas consommer ce plat de viande. De façon plus générale, je peux mettre un bien particulier en rapport avec le Bien : ma volonté ne tend pas seulement vers tel bien présenté par mes sens (elle n'est pas rivée sur lui), mais peut contempler le Bien. Ainsi est-il juste de penser que la liberté humaine n'est pas un vain mot. D'ailleurs, même ceux qui la nient se comportent comme si elle existait. Par exemple, une société qui établit des tribunaux témoigne qu'elle croit en la liberté de chacun : la condamnation implique la responsabilité.

L'être humain possède donc une dimension matérielle et une autre qui ne l'est pas, mais qui lui est intimement liée : rien n'est dans l'intelligence qui ne soit d'abord dans les sens et une simple lésion du cerveau peut rendre impossible toute pensée. Corps et esprit formant ensemble notre personne, un mépris de la matière ou une opposition entre les deux dimensions (*dualisme*) n'apparaissent pas adéquate. Retenons donc que l'être humain est une personne incarnée, douée d'une intelligence et d'une volonté libre.

¹ Cf. René DESCARTES, *Méditations métaphysiques*, III, PUF, Paris, 1956, p. 69. Descartes cherche la source de l'idée d'infini en lui dans un raisonnement qui le fait conclure directement à l'existence de Dieu (notre perspective est différente).

L'existence de l'esprit humain suppose Dieu

Tout cela a cependant de grandes implications.

De fait, par un acte corporel, des parents sont capables de donner un corps à leur enfant. D'où vient alors l'esprit ? Une cause adaptée est nécessaire. Celle-ci doit être immatérielle pour créer une réalité immatérielle. Elle doit être intelligente pour produire cet esprit intelligent. Elle doit disposer d'une puissance infinie pour faire passer du néant à l'existence, car l'immatériel n'est pas soumis à un processus de corruption et génération avec réemploi d'atomes : s'il vient à exister, il est pure nouveauté. Cette puissance infinie est celle de l'Être qui possède pleinement l'existence, car pour donner l'être à partir de rien, il faut être l'Être pur.

Il est donc possible d'affirmer l'existence d'un Être immatériel, intelligent et infiniment puissant, qui correspond bien à l'idée que nous nous faisons de Dieu. Nous rejoignons de cette façon l'Être pur que nous avons évoqué en partant du cosmos matériel, sauf qu'à présent on comprend que chaque humain a aussi nécessité une intervention de Celui qui est l'Être.

Résumé

L'être humain est un esprit incarné, puisqu'il parvient à penser des idées qui dépassent largement ce que lui donnent ses sens : sa raison réfléchit par exemple sur l'infini et peut même se penser en train de raisonner. Des activités spécifiquement humaines (la recherche de sens, incarnée dans l'inhumation, l'art, l'activité philosophique ou religieuse, ...) supposent cet esprit, tout comme les expériences de mort imminente.

L'existence de l'âme humaine nécessite une cause proportionnée qui dispose de la puissance créatrice : l'Être pur.

Chapitre 4. Bilan-transition

Dieu est vie, mais est-Il Amour ?

Faisons à présent un bilan d'étape. Au risque de nous répéter, voici d'abord un schéma récapitulatif des trois chapitres précédents. On saisit là le chemin que la sagesse humaine peut parcourir par ses seules forces, c'est-à-dire sans la Parole de Dieu (bien sûr, la brièveté des phrases de ce canevas ne laisse pas toujours apparaître la validité des raisonnements mieux développés plus haut).

À partir du monde matériel

Grâce à l'outil mathématique, le cosmos nous apparaît structuré intelligemment. Il laisse ainsi entrevoir une Intelligence qui l'a formé.

Plus profondément, l'existence du cosmos est un mystère, car de rien, rien ne sort : cela signifie qu'il y a toujours eu quelque chose ou quelqu'un. En réalité, la source de l'existence doit posséder celle-ci en « pleine propriété », au point d'être l'Être, purement et simplement.

À partir de l'âme immatérielle

Des raisonnements et des signes convergents font conclure que l'être humain n'est pas uniquement matière. Selon une longue tradition philosophique issue de la Grèce antique, l'homme est corps et esprit doué d'intelligence.

L'esprit humain suppose une source d'existence disposant de l'intelligence et capable de faire passer les réalités immatérielles du néant à l'existence : l'Être pur.

Ces deux voies amènent à penser qu'existe une Cause intelligente de tout ce qui est : nous l'appelons Dieu.

Des arguments convergents et convaincants

Le monde matériel et le monde immatériel offrent donc des « preuves de l'existence de Dieu », mais le mot *preuve* ne s'entend pas au sens des sciences expérimentales : il s'agit plutôt d' « *arguments convergents et convaincants* », pour reprendre l'expression du *Catéchisme de l'Église catholique* publié par Jean-Paul II¹. Les meilleurs d'entre eux sont aptes à offrir de vraies certitudes.

De toutes ces lignes, il ressort que Dieu ne se cache pas. Il est caché à nos sens, mais visible à notre intelligence. La Bible a des paroles très fortes sur ce thème. Le Livre de la Sagesse enseigne qu' « *à travers la grandeur et la beauté des créatures, on peut contempler, par analogie, leur Auteur*² ». C'est ce qu'affirme également saint Paul : « *Depuis la création du monde, on peut voir avec l'intelligence, à travers les œuvres de Dieu, ce qui de lui est invisible : sa puissance éternelle et sa divinité*³ ». L'Église catholique ne dit pas autre chose dans l'une de ses formulations officielles : « *Dieu, principe et fin de toutes choses, peut être connu avec certitude par la lumière naturelle de la raison humaine à partir des choses créées*⁴ ». Sans prétendre que tous les hommes ont la possibilité concrète d'accéder à l'existence d'un Créateur, l'Église se révèle optimiste quant aux capacités de l'être humain.

Dans cette dernière formulation, l'Église s'abstient de préciser quel(s) raisonnement(s) exact(s) entraînent la certitude de l'existence de Dieu. De notre côté, proposons la thèse suivante :

- Les raisonnements tout-à-fait probants sont tirés uniquement de la stricte philosophie, spécialement celui que nous avons repris (il n'a pu y avoir de néant absolu, l'être suppose l'Être⁵...) ;
- La voie la plus populaire, celle qui part de l'ordre du monde, est valable. Toute la difficulté consiste à la présenter avec grande rigueur, afin qu'elle soit convaincante. Nous avons fait le choix de montrer que les scientifiques eux-mêmes vivent du postulat que le monde est compréhensible : selon eux, il y a une certaine adéquation entre la structure du monde et notre intelligence, l'outil

¹ *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 31.

² Sagesse 13, 5

³ Romains 1, 20.

⁴ CONCILE VATICAN I (DS 3004). La citation est reprise par VATICAN II dans *Dei Verbum* au n° 6 et dans le *Catéchisme de l'Église catholique* au n° 36.

⁵ Cf. p. 35 et suivantes.

mathématique constituant l'instrument royal pour l'illustrer. Même si tous ces scientifiques ne sont pas d'accord pour affirmer que le monde est vraiment rationnel, ils se comportent comme si ce dernier l'était et les fruits de leur démarche sont surabondants. Nous proposons donc de partir de cette *image rationnelle du monde* et de l'enrichir par de nombreux exemples, venus ou non des sciences (comme les fins ajustements variés), sans oublier que tous n'ont pas le même statut ou la même portée. Cette base de raisonnement est capable d'offrir à beaucoup une certitude pour remonter jusqu'à l'existence de Dieu. Une telle argumentation peut-elle être contraignante, c'est-à-dire entraîner tôt ou tard l'adhésion chez toute personne compétente et loyale ? Il nous semble qu'elle mérite au moins d'être reconnue comme digne d'intérêt : à condition de respecter l'articulation entre sciences et philosophie, la raison ne se déshonore pas en concluant à un Dieu intelligent à partir des structures intelligibles du monde. Pour sa part, dans une correspondance privée avec le grand mathématicien athée Piergiorgio Odifreddi, Benoît XVI avait proposé une formulation : « *Ce saut [des structures intelligibles du monde au Dieu-Intelligence] est au moins aussi logique que son refus*¹ ». Le pape ajoutait immédiatement : « *Je pense aussi que celui qui ne peut pas l'accomplir devrait quand même le prendre comme une question sérieuse* ».

Qui peut découvrir Dieu ?

La jeune fille regardait avec admiration son frère André, de trois ans son aîné. Du haut de ses quatorze ans, elle percevait avec acuité les grands dons intellectuels de celui qui avait intégré l'École normale supérieure à seize ans et qui allait devenir l'un des plus grands mathématiciens du XX^{ème} siècle. Par contraste, elle considérait que ses facultés étaient médiocres et en était désespérée. L'avenir allait lui donner tort, puisqu'elle deviendrait l'une des plus grandes philosophes de son temps. Dans son autobiographie spirituelle écrite au milieu du second conflit mondial, elle relut son cheminement intérieur lors de sa délicate adolescence. Écoutons-la.

¹ BENOÎT XVI, *Lettre au Pr Piergiorgio Odifreddi*, 20 août 2013 (via www.kath.net/news/43292 consultée le 29/07/2023, notre traduction).

Je ne regrettais pas les succès extérieurs, mais de ne pouvoir espérer aucun accès à ce royaume transcendant où les hommes authentiquement grands sont seuls à entrer et où habite la vérité. J'aimais mieux mourir que de vivre sans elle. Après des mois de ténèbres intérieures, j'ai eu soudain et pour toujours la certitude que n'importe quel être humain, même si ses facultés naturelles sont presque nulles, pénètre dans ce royaume de la vérité réservé au génie, si seulement il désire la vérité et fait perpétuellement un effort d'attention pour l'atteindre. (...) Sous le nom de vérité j'englobais aussi la beauté, la vertu et toute espèce de bien (...). La certitude que j'avais reçue, c'était que quand on désire du pain on ne reçoit pas des pierres¹.

On pourrait appliquer cette intuition de Simone Weil² à la question de l'existence de Dieu.

Après avoir enchaîné les données scientifiques et certaines idées portées par les plus grands philosophes – tout en sachant que ces pages ne sont qu'un bref aperçu des discussions sur l'existence de Dieu – on est tenté de penser que ce débat nous dépasse totalement.

Il n'en est pas ainsi. L'idée de Dieu est beaucoup plus répandue que les raisonnements charpentés qui y conduisent avec le plus d'ampleur et de rigueur. C'est ce que Jean-Paul II affirmait en abordant ces questions lors de deux audiences générales (il y précisait que le mot *preuve* n'est pas au sens des sciences expérimentales) :

Quand nous réfléchissons, nous constatons que les preuves de l'existence de Dieu ne manquent pas. Ces preuves ont été élaborées par les penseurs sous forme de démonstrations philosophiques, selon l'enchaînement d'une logique rigoureuse. Mais elles peuvent revêtir aussi une forme plus simple et, comme telles, elles sont accessibles à tout homme qui cherche à comprendre ce que signifie le monde qui l'entoure³.

¹ Simone WEIL, *Lettre d'adieu au Père Perrin*, 14 mai 1942 (accessible via https://fr.wikisource.org/wiki/Attente_de_Dieu/Autobiographie_spirituelle consulté le 27/08 2024).

² À ne pas confondre avec la femme politique Simone Veil.

³ Saint JEAN-PAUL II, *Audience générale*, Rome, 10 juillet 1985, n° 2. Cf. *Audience générale* du 17 juillet suivant.

On trouvera aussi un grand nombre de personnes pour qui l'admiration du cosmos permet d'envisager un Créateur. Cette voie très simple est un authentique mode de connaissance, un pendant des raisonnements, relevant plus de l'intuition. Elle est féconde, même pour celui qui utilise plutôt la voie des raisonnements, car « *si les merveilles de l'univers n'apparaissent pas merveilleusement, il n'y a pas de démonstration pour guérir de cet aveuglement (...). L'existence de Dieu se démontre, mais à partir de quelque chose qui ne se démontre pas – à savoir que le monde est beau¹* ».

C'est ainsi que beaucoup d'hommes de bonne volonté rejoignent les esprits les plus brillants. Les langages sont donc très variés, mais la direction est la même :

- D'un côté, on connaît Aristote qui, par les seules forces de la raison, hors de l'influence biblique et dans un milieu où on honorait plusieurs dieux, parvient à l'existence d'un Dieu unique. Au livre λ (*Lambda*) de sa *Métaphysique*, il définit un principe éternel qui trouve sa joie dans la contemplation de sa propre perfection et qu'il appelle Dieu. Ces lignes d'Aristote seront reprises d'ailleurs par saint Thomas d'Aquin² ;
- D'un autre, on trouvera l'affirmation du divin dans toutes les grandes civilisations. Jusqu'à une période récente, toutes celles-ci ont été religieuses, si bien qu'on a pu prétendre qu'il existait un « consentement universel » à l'idée de Dieu. Bien sûr, celle-ci était « *généralement peu adéquate et peu précise³* », avec notamment la pratique du *polythéisme* (vénération de plusieurs dieux). Ce dernier n'était pourtant pas toujours strict : parfois un Dieu au-dessus des autres était honoré, comme Jupiter chez les Romains (on parle alors d'*hénothéisme*).

¹ Père Marie-Dominique MOLINIÉ, *Adoration ou désespoir*, cité en Abbé Pierre DESCOUVERMONT, *Guide des difficultés de la foi catholique*, Cerf, Paris, 1991, p. 104.

² Pour Aristote, le mouvement est l'acquisition d'une perfection, le passage de la « puissance » (pure potentialité) à l'« acte » (perfection acquise). Le moteur est celui qui communique à un autre une perfection qu'il possède lui-même. Celui qui est « Acte pur » communique aux autres leurs perfections propres : il est « Premier moteur ». Saint Thomas d'Aquin transporte cet argumentation en contexte chrétien. Il en fait la première de ses « cinq voies » vers Dieu (cf. *Somme théologique*, I^a, q. 2, a. 3), mais l'esprit en est différent : saint Thomas intègre le raisonnement d'Aristote dans sa propre philosophie qui vise l'Être pur.

³ Saint JEAN-PAUL II in André FROSSARD, « *N'ayez pas peur !* », *André Frossard dialogue avec Jean-Paul II*, Robert Laffont, Paris, 1982, p. 70.

On peut aller jusqu'à affirmer :

Sous une forme ou une autre, même obscurément, les polythéismes (qui ne peuvent cependant pas tous être mis sur le même plan) savent aussi, en règle générale, qu'en fin de compte l'absolu est unique. (...) La composante décisive du polythéisme, qui en fait un polythéisme, n'est pas l'absence d'absolu, mais l'idée selon laquelle l'absolu en soi et en tant que tel n'est pas invocable par l'homme [l'absolu ne va pas écouter la prière de l'homme]. C'est pour cela qu'il doit se résoudre à invoquer les reflets finis de l'absolu, les dieux, [à l'inverse du monothéisme] qui consiste justement à se risquer à appeler l'absolu¹.

Si Dieu existe pourquoi le mal ?

Où en sommes-nous ?

Malgré toute la lumière qui se dégage des réflexions dont nous avons cherché à nous faire l'écho, il faut avouer que ces pages ne peuvent que s'achever sur un bilan en demi-teinte. Nous avons pu affirmer l'existence d'un Créateur, mais à bien y regarder, nous nous apercevons que cette affirmation est à double tranchant.

Effectivement, si le monde était l'effet du hasard, ce serait le bien qui deviendrait surprenant : de quelle façon rendrait-on compte du jaillissement d'ordre et de beauté dans l'univers ? Mais si Dieu est à l'origine du monde, se pose immédiatement la question du mal : comment expliquer que le Créateur tolère non seulement le malheur directement causé par l'homme, mais aussi les autres destructions et horreurs, à commencer par les maladies et la mort ? Comment justifier la souffrance des enfants innocents, pour reprendre la question d'Ivan Karamazov² ?

L'image du monde qui se dégage est comme celle d'une cathédrale dont une très large part des arcs s'élèveraient avec harmonie, mais dans laquelle un certain nombre seraient brisés ou peu élégants. Puisqu'un grand nombre sont debout et constituent un ordre qui séduit notre regard et notre intelligence, c'est qu'une Intelligence est intervenue. Puisque

¹ Joseph RATZINGER, *Le Dieu de la foi et le Dieu des philosophes*, Parole et Silence, Paris, 2017, p. 38-39. En note sont cités Jacques Albert Cottat et August Brunner.

² Cf. Fiodor DOSTOÏEVSKI, *Les Frères Karamazov*, chapitre « La révolte », Gallimard, Paris, 2001, p. 332-344.

tous ne s'élèvent pas ainsi, se pose la question : pourquoi cette Intelligence n'est-elle donc pas intervenue partout, pour mieux construire ou au moins réparer ?

Dieu, Cause des causes, ne peut qu'être assez puissant pour stopper le mal. Le doute se reporte donc sur son amour. N'est-Il pas suffisamment bon pour mettre un terme à tous les scandales ? Ou sommes-nous trop indignes pour qu'Il nous offre cette libération ? Comment avoir la certitude que le Créateur ne nous veut que du bien, alors que l'empire du mal est si grand ?

À ce stade, l'espérance, celle que nous recherchons dans toutes ces lignes, est compromise.

Oui, Dieu est Vie, jaillissement perpétuel de vie : il est l'Être pur. Mais est-il Amour, purement et simplement ?

À la recherche du Dieu Amour

Le christianisme est le seul à affirmer clairement que Dieu est Amour. Comprenons bien : des religions déclarent que Dieu nous aime. La foi d'Israël parle de l'amour de Dieu. L'Islam annonce que Dieu est miséricordieux. Au plan philosophique, on peut même percevoir que l'Intelligence créatrice est aussi riche d'amour, car offrir de la beauté est un témoignage de bonté¹. Toutefois, tant que subsiste trop le scandale du mal, demeure aussi le doute. Une chose est d'affirmer que Dieu est riche en amour, une autre est de prétendre que cette bonté est semblable à un « or vingt-quatre carats ». La bienveillance divine ne serait-elle pas un alliage, du dix-huit ou du douze carats, un amour mêlé à autre chose que nous ne comprenons vraiment pas ? Ou serait-ce même concrètement une forme d'indifférence ? Tout cela peut finalement diminuer notre confiance en Dieu.

Il existe cependant une première réponse, qui appartient à l'Ancien Testament, donc antérieure à la venue du Christ : « *Dieu n'a pas fait la mort*² ». Le mal ne faisait pas partie du plan originel de Dieu. C'est une affirmation précieuse, qu'il nous faut bien comprendre et que nous allons

¹ Les structures rationnelles du cosmos dont le décryptage nécessite de lourds calculs ne sont pas connaissables par tous : elles peuvent être riches de beauté (cf. p. 27), mais l'invitation divine est en partie cachée. Au contraire, les beautés créées immédiatement accessibles aux sens peuvent plus facilement être reçues comme un appel divin à une relation personnelle.

² Sagesse 1, 13.

tenter d'expliquer. Elle n'est pourtant pas suffisante : dans l'Ancien Testament, on ne dit pas que Dieu est Amour, purement et simplement.

Seul le christianisme l'affirme. Lui seul aussi montre un Dieu qui se fait homme et livre sa vie pour nous sur la Croix. Sans doute faut-il y voir un lien. Ultimement, le christianisme n'éclaire pas le mystère du mal par une idée, mais par une Personne qui se donne et paie ainsi le prix de notre confiance. Le Seigneur se comporte pour ainsi dire comme si l'homme était son propre Dieu : Il fait tout pour le rechercher ; l'ayant rejoint, Il donne sa vie pour lui ; dans l'éternité, Il le fait prendre place à sa table et « passe pour le servir », selon l'expression de Jésus dans une parabole¹.

C'est pourquoi, si l'on regarde le mystère du mal dans toute son ampleur, on peut reconnaître que, sans la foi en Jésus, la foi en Dieu reste précaire. Lisons ces lignes de Mgr André Léonard :

Certes, je ne prétends pas soutenir qu'il n'existe de foi en Dieu qu'à l'intérieur de la foi chrétienne. Ce serait aller contre les faits de l'histoire, le plus imposant d'entre eux étant la foi monothéiste très pure d'Israël. Mais je tiens qu'une foi en Dieu solide, durable et complète, c'est-à-dire capable d'intégrer toute la condition humaine, n'est ultimement possible que dans la foi en Jésus-Christ².

De plus, la Croix par laquelle le Christ paie le prix de notre confiance transforme aussi le monde. À l'instant où Jésus prouve son amour, Il ouvre également un chemin de lumière. La souffrance et la mort sont changées de l'intérieur. La croix qui était un instrument de violence et de mort devient un lieu d'amour et de vie. Parce qu'Il dispose pleinement de la Vie et de l'Amour, il transforme tout. « *La mort et la vie s'affrontèrent en un duel prodigieux, chante-t-on à Pâques, le Maître de la vie mourut ; vivant, Il règne³* ». Au moment où la haine, l'injustice et le péché semblent les plus forts, au moment où la mort semble l'emporter définitivement, à ce moment précis l'amour et la vie obtiennent la victoire finale, appelée à être manifestée éternellement. C'est la puissance de la Passion et de la

¹ Cf. Luc 12, 37 et *De la Béatitude* (œuvre attribuée à Saint Thomas d'Aquin), chapitre II, 3^e point : « Le Dieu tout-puissant s'est assujéti aux anges et aux âmes des saints, de sorte qu'Il semble être l'esclave de chacun d'eux et que chacun d'eux est son Dieu, et pour le leur insinuer en passant Il les servira ».

² Mgr André LÉONARD, *Les raisons de croire*, Jubilé, Montrouge, 2010, p. 37.

³ Séquence *Victimæ paschali laudes*.

Résurrection de Jésus. Comme Benoît XVI l'expliquait aux jeunes du monde entier venus le rejoindre à Cologne :

[Sur la croix, anticipée dès le Jeudi saint,] la violence se transforme en amour et donc la mort en vie. Puisque cet acte change la mort en amour, la mort comme telle est déjà dépassée au plus profond d'elle-même, la résurrection est déjà présente en elle. La mort est, pour ainsi dire, intimement blessée, de telle sorte qu'elle ne peut avoir le dernier mot. Pour reprendre une image qui nous est familière, il s'agit d'une fission nucléaire portée au plus intime de l'être – la victoire de l'amour sur la haine, la victoire de l'amour sur la mort¹.

Cette victoire définitive, le Christ nous propose de la vivre à notre tour. Par là, Il ouvre la route de l'espérance.

Résumé

L'Église, s'appuyant sur les affirmations bibliques, considère que la raison humaine peut parvenir par ses seules forces à la certitude de l'existence de Dieu. Cela ne signifie cependant pas que tous les hommes puissent le faire. Comment le comprendre ?

- Il semble que ce soient surtout les arguments purement philosophiques qui offrent une telle fiabilité dans le raisonnement ;
- On peut également tenter de partir d'une convergence d'arguments solides tirés notamment du monde scientifique. Nous accordons volontiers une place spéciale à la structure intelligible de la matière manifestée par les mathématiques modernes. Si elle est correctement menée, cette argumentation peut être considérée comme « *au moins aussi logique que son refus* » (Benoît XVI) ;
- La solidité de ces preuves apparaît bien dans leurs formulations développées et souvent érudites ; il n'en reste pas moins que leurs formulations plus simples sont valables.

¹ BENOÎT XVI, *Homélie aux JMJ de Cologne*, Marienfeld, 21 août 2005. Cf. Cardinal Joseph RATZINGER, *Conférence au Congrès eucharistique de Bénévent*, 2 juin 2022 (accessible via www.vatican.va/roman_curia/congregations/cfaith/documents/rc_con_cfaith_doc_20020602_rattinger-eucharistic-congress_fr.html consulté le 6 octobre 2024).

Cela dit, affirmer que le Créateur existe, c'est poser aussitôt la question du mystère du mal et par conséquent douter de la bonté divine.

Le christianisme est le seul à annoncer que Dieu est Amour, purement et simplement. Il est également le seul à affirmer que Dieu a donné sa vie pour nous, y payant notamment le prix de notre confiance : Jésus a vaincu la puissance du mal symbolisée par la croix, lieu de violence et de mort. Il en a fait jaillir une source de vie et d'amour indestructibles. Ainsi, le Christ a-t-il offert une espérance sans égale.

Chapitre 5. « Dieu n'a pas fait la mort »

Avant de voir la réponse au mystère du mal dans le Nouveau Testament, regardons ce qu'offre déjà l'Ancien. De fait, on y explique que le Créateur n'a pas voulu la mort. Une telle affirmation est impossible à comprendre sans une juste lecture des trois premiers chapitres de la Genèse qui ouvrent toute l'Écriture sainte : les récits de la création et du péché originel.

Toutefois, ces textes suscitent bien souvent un malaise.

Nous pensons que ce n'est pas justifié, notamment parce qu'il faut prendre la Bible pour ce qu'elle est vraiment. Tentons de clarifier les choses, ce qui permettra ensuite de mieux comprendre la solidité des affirmations de la Sainte Écriture.

Pour bien juger notre méthode, il faut donc voir que jusqu'ici nous avons esquissé le chemin de la sagesse humaine à la recherche de Dieu : c'était une voie philosophique qui ne faisait appel qu'au raisonnement. Tout homme pouvait suivre ce chemin s'il n'y voyait pas de faille intellectuelle. Aucun prérequis, aucune décision préalable n'était nécessaire. À présent, nous faisons le choix de vérifier la cohérence du message chrétien tel que le propose l'Église catholique. Il s'agit donc d'un *scan* des explications que donne la foi.

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre »

Des vérités existentielles

Quel est le but de la Bible ? Il ne s'agit pas d'un traité d'astrophysique, de géologie ou de biologie¹. La Sainte Écriture nous est donnée pour révéler des vérités sur le sens profond de l'existence – les vérités salutaires –

¹ Cf. PIE XII, *Divino Afflante Spiritu*, 30 septembre 1943, n° 6.

et notamment : qui est Dieu, qui est l'homme et comment celui-ci peut être délivré du mal. C'est à ce niveau précis que le texte se place dès ces premières lignes : « *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre¹* », « *Dieu vit que cela était bon²* » (répété comme un *leitmotiv*), l'homme est créé « *à l'image et à la ressemblance de Dieu³* ».

Ces vérités sont réellement une bonne nouvelle et n'étaient absolument pas acquises chez les peuples autour d'Israël. Qu'on se souvienne du grand récit babylonien, l'*Enuma Elish* : selon lui, le ciel et la terre auraient été formés à partir d'un dragon, tandis que l'homme trouverait son origine dans le sang de celui-ci. Selon ce mythe, la « matière première » de notre monde serait donc tout simplement mauvaise. Pensons aussi à l'adoration du soleil, contestée par la Genèse, puisqu'elle ne voit dans cet astre qu'un « *grand lumineux⁴* » : notre univers vient d'un Dieu bien plus grand que l'astre du jour. De cette manière, la Bible prend d'emblée le contrepied de telles idées en montrant un monde bon, créé par un Dieu bon qui le dépasse.

Il semble que le récit biblique soit une réponse à des mythes du Proche-Orient : il utilise une sorte de fonds commun aux récits de création mésopotamiens ou égyptiens, mais s'en sert pour adresser un message différent⁵. Par exemple, dans l'épopée de Gilgamesh, les dieux jouissent de l'immortalité et vivent dans un jardin merveilleux où se trouve une sorte de plante de vie. Aux hommes, ils ont assigné la mort et interdit l'entrée du jardin. La Genèse présente pour sa part un récit au sens très différent : l'homme a été placé par Dieu dans le jardin où se trouve l'« *arbre de vie* » donnant l'immortalité⁶. L'homme devient mortel par sa faute et non par le désir de Dieu. Ainsi, avec des éléments similaires, l'Écriture offre donc un récit contestant des affirmations répandues alors.

Les textes bibliques s'éclairent mutuellement

Ajoutons une deuxième clé de lecture : les premiers chapitres de la Bible ne doivent pas être lus indépendamment du reste de celle-ci. La Révélation biblique forme un tout. Pour parler de la création, l'Écriture ne se contente pas d'une seule formule, mais complète progressivement son

¹ Genèse 1, 1.

² Genèse 1, *passim*.

³ Genèse 1, 26.

⁴ Genèse 1, 16.

⁵ Cf. Matthieu RICHELLE, *Comprendre Genèse 1-11 aujourd'hui*, Éditions Excelsis, Charols, 2013, p. 71.

⁶ Cf. Genèse 3, 22.

discours. Il est déjà significatif qu'existent deux récits de la création se recoupant partiellement, comme si une seule manière d'aborder ce mystère n'était pas suffisante. De plus, après le livre de la Genèse, la Bible continue d'évoquer la création divine. Mentionnons, entre autres, le livre de la Sagesse (déclarant que Dieu créa l'homme « pour l'incorruptibilité¹ », la mort ne faisant pas partie du projet divin initial), le psaume 148 (affirmant que les éléments célestes furent créés sur l'ordre de Dieu), ainsi que le second livre des Martyrs d'Israël (expliquant que tout a été fait « à partir de rien² »).

Ouvrons également le Nouveau Testament. Comment oublier que saint Jean commence son évangile par des mots évoquant clairement ceux de la Genèse ? Voici ses versets : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement auprès de Dieu. C'est par lui que tout est venu à l'existence, et rien de ce qui s'est fait ne s'est fait sans lui³ ». Ainsi, le cosmos a été créé par la Parole divine. Cela était déjà clair auparavant⁴, mais à présent le terme grec utilisé apporte une précision : le cosmos vient du Logos divin. Logos ne signifie pas seulement parole, mais encore raison : la Parole de Dieu est raisonnable, l'irrationnel n'a pas de place en Dieu, ce qui invite à penser que notre univers est rationnel. C'est ce même Logos qui s'est fait homme en Jésus : « Le Verbe s'est fait chair⁵ ». Le chrétien sait que toute la Bible trouve dans le Christ son sens définitif : c'est notamment le cas lorsqu'elle traite du thème de la création.

Des images pour transmettre des vérités

Plus d'une fois, la Sainte Écriture emploie aussi un langage imagé. Cet usage n'est pas étonnant. Contrairement au grec, l'hébreu n'est pas une langue riche en vocabulaire philosophique, d'où le recours à des comparaisons à partir de termes concrets. Ce serait donc une erreur de prendre systématiquement chaque mot en son sens littéral. Par exemple, le passage montrant Dieu qui modèle l'homme avec la poussière tirée du sol et lui insuffle le souffle de vie⁶ mérite clairement une interprétation, puisque

¹ Sagesse 2, 23.

² 2 Maccabées 7, 28 (ce livre a plusieurs noms).

³ Jean 1, 1-3.

⁴ Que l'on pense à la formulation « Dieu dit "que cela soit" et cela fut », reprise régulièrement en Genèse 1.

⁵ Jean 1, 14.

⁶ Cf. Genèse 2, 7.

notre constitution physico-chimique n'est pas précisément celle de la glaise : nous tenterons d'en décrypter le sens.

De manière plus générale, les auteurs bibliques ont choisi leurs propres genres littéraires, ils ont écrit selon la mentalité antique orientale et suivant leur compréhension du message divin. Ce n'est absolument pas contraire à la manière divine. Dieu, premier Auteur de la Bible, s'adapte à ses interlocuteurs, comme le montrent les paraboles de Jésus employant des éléments de la vie quotidienne de son auditoire. Le bon sens doit donc le reconnaître : « *Dans l'Écriture, les choses divines nous sont transmises selon le mode dont les hommes ont coutume d'user¹* ». Aborder la Bible de façon correcte suppose donc de ne pas la soumettre sans discernement à nos méthodes occidentales actuelles, quoique celles-ci puissent se révéler d'un grand intérêt.

Hélas, à partir de l'époque moderne, on peina à prendre acte des spécificités du texte biblique, car « *la nouvelle mentalité historique ne voulait rien considérer d'autre que chaque texte en lui-même, dans sa pure littéralité. (...) Cette façon d'isoler de l'ensemble, de considérer le particulier de façon littérale, répugne à l'essence même des textes bibliques, tout en étant désormais considérée comme la seule scientifique²*. » Le futur Benoît XVI en voyait les conséquences : « *De là est venu le conflit entre sciences positives et théologie, qui pèse encore aujourd'hui sur la foi³* » (le mot *théologie* signifie « discours sur Dieu », souvent basé sur la Bible).

Sans compter que l'emploi d'images peut être opportun pour transmettre des vérités divines : il évite d'enfermer le mystère dans nos catégories trop humaines.

L'exemple des sept jours de la création

La création « en une semaine » décrite dans le premier chapitre de la Genèse en est une illustration éloquente, car le texte lui-même donne des indices contre une rapide lecture au premier degré : le soleil qui définit nos journées n'est créé qu'au quatrième jour, les plantes apparaissent avant le soleil (comment peuvent-elles vivre ?) et le septième jour n'est pas marqué par la nuit et le jour.

¹ Saint THOMAS D'AQUIN, *Commentaire de l'Épître aux Hébreux*, I, 4 (d'ailleurs cité en PIE XII, *Divinu Afflante Spiritu*, 30 novembre 1943, n° 37).

² Cardinal Joseph RATZINGER, *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre*, Fayard, Paris, 1986, p. 27.

³ Cardinal Joseph RATZINGER, *ibid.*

Alors pourquoi sept jours, s'il ne s'agit probablement pas de nos jours de vingt-quatre heures ? Une réponse peut être envisagée : puisque l'homme est « à l'image et selon la ressemblance » de Dieu, il doit mener sa vie selon le style divin. De même que Dieu « se reposa » pour sanctifier le « septième jour¹ », de même l'être humain ne doit-il pas épuiser son existence dans l'action matérielle. La loi sur le sabbat s'appuie sur cette analogie : faisant une pause dans son ouvrage, l'homme est appelé à honorer sa dimension spirituelle, sa vocation contemplative. La Bible reprend donc l'image des sept jours lorsqu'elle énonce le commandement du sabbat dans le livre de l'Exode². Fait significatif : cette reprise est une exception. Les autres fois, la Bible s'abstient de convoquer à nouveau l'idée de semaine quand elle évoque la création.

La narration de cette première « semaine » de l'univers se fait de façon structurée : les trois premiers jours voient l'apparition d'« espaces » (la lumière, le firmament qui sépare les eaux, puis la terre) qui sont appelés à recevoir leurs « contenus » respectifs les trois jours suivants (lumières, êtres marins, puis animaux et homme). Il y a ainsi une correspondance entre les jours 1 et 4, puis 2 et 5, puis 3 et 6. C'est probablement un procédé narratif pour évoquer l'intégralité de la création et faire comprendre que tout vient de Dieu. L'ordre des six jours relève donc vraisemblablement d'un processus littéraire. L'apparition successive fait cependant percevoir une vérité essentielle : l'être humain advient en dernier. Il n'est pas seulement « bon », mais « très bon³ ». La hiérarchie des créatures, l'homme à l'image de Dieu étant au sommet, demeure l'une des vérités incontournables du récit.

Certes, il y eut en milieu chrétien des interprétations littérales de la semaine inaugurale, comme l'antique école d'Antioche bien représentée par saint Jean Chrysostome. Ce dernier explique alors qu'au troisième jour, Dieu a suppléé à l'action du soleil sur les plantes, manifestant sa toute-puissance. Cependant, pour être sûr que la création s'est faite en six fois vingt-quatre heures, il faudrait être sûr qu'il s'agisse de l'unique interprétation respectueuse du texte : on recense suffisamment d'indices pour penser qu'il n'en est rien.

Certes, il a été également possible de souligner des rapprochements avec des données scientifiques actuelles. Par exemple, dans le texte

¹ Cf. Genèse 2, 3.

² Cf. Exode 20, 11.

³ Genèse 1, 31.

biblique, il peut paraître surprenant que la lumière advienne avant le soleil. Pourtant, depuis le XX^{ème} siècle, on pense que la première lumière de l'univers n'a pas été celle des astres, mais bien celles des photons s'échappant de la matière près de 300 000 ans après le Big Bang¹. Ce rapprochement mérite sans doute d'être considéré tout au plus comme un « clin d'œil ». Encore une fois, l'Écriture Sainte ne peut être vue comme un manuel de physique ou de biologie : les mots bibliques ne coïncident pas nécessairement avec les concepts de nos sciences expérimentales. Chercher à équilibrer les deux serait du *concordisme*.

On n'est donc pas surpris que la Genèse n'évoque pas clairement le Big Bang ou l'évolution des espèces. L'Écriture sainte n'a pas pour objectif de décrire l'expansion de notre univers, même si celle-ci n'entre pas en contradiction avec l'idée d'un monde créé par Dieu, au contraire. Il en est de même pour l'évolution des espèces que nous allons aborder juste après le résumé (dans ce chapitre capital, nous en proposons à intervalles réguliers).

Résumé

Pour comprendre l'affirmation biblique « Dieu n'a pas fait la mort », il est d'abord nécessaire de saisir ce que signifie la création du monde par Dieu : le Seigneur est d'abord l'auteur de la vie. Nous ouvrons donc les deux premiers chapitres de la Genèse, où ce thème est traité. Puisque des vérités y sont affirmées avec un langage imagé, il s'agit de proposer une interprétation correcte, sans prendre des images pour le fond du message.

Que dit l'Église de l'évolution des espèces ?

Il est donc clair que des vérités salutaires et des événements historiques, comme la création du monde ou de l'homme, peuvent être transmis sous un mode imagé. La difficulté réside évidemment dans le discernement : où est l'image et où est le cœur du message ? On comprend dès lors pourquoi Dieu a non seulement inspiré les auteurs bibliques, mais encore institué l'Église pour en interpréter authentiquement les textes. Après avoir compris ce qu'est la théorie de l'évolution des espèces, nous

¹ Cf. p. 20.

prendrons donc comme priorité de présenter la position de l'Église sur le sujet.

La naissance de la théorie contemporaine de l'évolution

C'est en 1858 que les idées de Charles Darwin furent présentées à la Linnean Society de Londres, en même temps qu'un mémoire d'Alfred Russel Wallace qui contenait les mêmes affirmations. Contrairement à Wallace, Darwin travaillait sur le sujet depuis des décennies. C'est pourquoi Wallace nomma lui-même *darwinisme* la théorie de l'évolution.

Une aventure maritime avait été décisive dans l'élaboration de cette thèse de Darwin. Monté en 1831 à bord du *Beagle*, un navire britannique dont la mission était de cartographier les côtes d'Amérique du Sud, Charles Darwin se passionna pour les espèces qu'il rencontra. Il put faire des comparaisons entre les fossiles et les animaux vivants. L'observation des pinsons répartis sur l'archipel des Galápagos devait rester emblématique, Darwin voyant en elle l'origine de toute sa théorie. Selon le milieu, la même espèce semblait évoluer d'une façon particulière. Darwin vit ainsi que la forme des becs s'avérait adaptée à la nourriture disponible, grains ou insectes selon les îles. Les grands principes darwiniens étaient bien illustrés : l'évolution (une descendance avec modification) et la sélection naturelle (parce que ces oiseaux s'étaient adaptés aux conditions de leurs îles respectives). Darwin passa de longues années avant de publier son livre majeur, *L'Origine des espèces*. Si la communication de 1858 n'eut pas de retentissement, *L'Origine des espèces* parue l'année suivante connut d'emblée un succès considérable. Cet ouvrage n'abordant pas la question de l'être humain, *La Descendance de l'homme* compléta l'œuvre en 1871.

Ainsi, Darwin affirma non seulement que les espèces pouvaient évoluer et connaître des variations mineures, mais encore que les espèces actuelles descendaient d'autres moins complexes, tous les vivants participant à une histoire unique. Pour lui, de la bactérie à l'homme, la vie s'était développée selon un long processus de complexification croissante relevant de mutations hasardeuses et de la sélection naturelle.

Un grand nombre de chercheurs mirent leurs pas dans ceux de Charles Darwin, voulant montrer combien la paléontologie, les observations anatomiques et les proximités génétiques validaient la grande thèse darwinienne. Ils ont complété et actualisé ses schémas en fonction des connaissances plus récentes. Aujourd'hui encore, la majorité des

biologistes travaillant sur l'origine du corps humain sont les héritiers de Darwin. Signalons cependant que, depuis quelques années, la sélection naturelle n'est plus nécessairement considérée comme l'unique moteur de l'évolution : « *Aujourd'hui, l'évolution est plutôt vue comme un processus multifactoriel ayant pour matière première l'étonnante plasticité du matériel génétique* », comme l'affirme Hervé Le Guyader, biologiste réputé¹.

Quel est le statut de la théorie de l'évolution, sa portée ? Quelles sont ses forces et ses limites ? Découvrons le point de vue de Jacques Monod, prix Nobel et darwinien convaincu. Ce biologiste l'a présenté dans une préface écrite pour l'un de ses confrères, Ernst Mayr². Monod y explique que la théorie de l'évolution a le mérite de s'enraciner dans « *une immense collection d'observations relevant des disciplines les plus diverses* ». Elle est également parvenue à traverser les décennies (par exemple, les nouvelles découvertes de la biologie moléculaire ne l'ont pas ébranlée, bien au contraire). Pour autant, elle garde le statut de théorie scientifique, c'est-à-dire d'interprétation des faits : « *L'évolution réelle, avec les étapes et filiations qu'elle implique, jamais observée, ne peut qu'être inférée et reconstruite* ». Il note que même la formation d'une nouvelle espèce n'a jamais été directement constatée. De plus, puisqu'on cherche à « *interpréter les mécanismes d'un phénomène inaccessible à toute observation directe* », cette reconstruction a le défaut d'être par nature « *irréfutable, invulnérable* », ce qui l'éloigne de la méthode scientifique promue par Karl Popper : habituellement, exposer une théorie à des observations et des expériences potentiellement contradictoires éprouve sa valeur³. Faut-il pour autant considérer comme peu fiables les reconstitutions des mécanismes évolutifs ? Non, répond Jacques Monod, car elles atteignent souvent chez les meilleurs auteurs « *un degré de vraisemblance pleinement satisfaisant pour l'esprit* ».

¹ Hervé LE GUYADER, « Les mutations de la théorie de l'évolution », *Pour la Science*, n° 500, juin 2019 (via www.pourlascience.fr/sd/biologie/les-mutations-de-la-theorie-de-l-evolution-17063.php consulté le 11/08/2024). Pour un résumé tous publics des thèses majoritaires, cf. Maxime HERVÉ et Denis POINSOT, *L'évolution des espèces*, I. Les preuves, II. Les mécanismes, Éditions Apogée, Rennes, 2020. Pour une étude plus approfondie, cf. Guillaume LECOINTRE (dir.), *Guide critique de l'évolution*, Belin Éducation, Paris, 2021.

² In Ernst MAYER, *Populations, espèces et évolution*, Herman, Paris, 1974, p. xv-xxii. Dans sa préface, Monod traite spécialement de la théorie sélective héritée de Darwin telle qu'elle était travaillée dans les années 1970, mais le résumé que nous en faisons est applicable aux thèses majoritaires actuelles. Comme on le sait, Monod a aussi écrit *Le hasard et la nécessité*, dans lequel il expose notamment que la nature ne poursuit aucun but.

³ Cf. p. 31.

Il n'est pas possible de rendre ici compte des débats qui ont eu lieu au sein du darwinisme (comme ceux entre Richard Dawkins et Stephen Jay Gould), ni des recherches de schémas non-darwiniens d'évolution des espèces (auxquelles participa par exemple Michael Denton), ni de la contestation de toute théorie de l'évolution généralisée par les *fixistes* (ceux qui affirment que les espèces sont fixes, tolérant au maximum des mutations mineures, internes à l'espèce), ... – ni de montrer comment le darwinisme servit parfois de fer de lance de l'athéisme. Ces pages cherchent plutôt à montrer de quelle façon certains discours scientifiques peuvent dialoguer avec la foi chrétienne¹.

La réponse de l'Église

Comment l'Église a-t-elle réagi à la théorie de l'évolution des espèces ? « *La réponse du Magistère a été offerte par l'encyclique Humani generis de Pie XII, en 1950* », a déclaré Jean-Paul II (une encyclique écrite par le pape est une lettre ayant valeur d'enseignement universel)². Avant ce ne fut bien sûr pas un silence absolu : Rome n'a jamais interdit à ses fidèles de lire Darwin (pas de « mise à l'Index »), les théologiens catholiques exprimant une vision évolutionniste n'ont pas été formellement condamnés, mais Rome s'est montré très réticente à l'égard de cette théorie et a voulu freiner sa diffusion en demandant à ses penseurs de ne pas la promouvoir³. Après 1950, d'autres papes ont abordé le sujet. Citons Jean-Paul II, Benoît XVI et François qui en ont spécialement parlé devant l'Académie pontificale des sciences : ils se sont montrés favorables à un dialogue constructif entre la foi et les visions biologiques actuelles⁴. Pourtant, si l'on compare les

¹ On pourrait aussi illustrer comment certains articulent la théorie de l'évolution avec leur philosophie personnelle. Cf. par exemple Jean ROSTAND, *Ce que je crois*, Grasset, Paris, 1953, p. 19 et suivantes.

² Saint JEAN-PAUL II, *Audience générale*, Rome, 16 avril 1986.

³ Cf. Dominique LAMBERT, Conférence « Le catholicisme face au darwinisme : approche historique et critique », Collège de France, Paris, 7 mars 2014 (accessible via <https://youtu.be/evGdpidwe34> consulté le 26/07/2023).

⁴ Beaucoup ont retenu la parole de Jean-Paul II où il prend acte qu'au plan scientifique « *de nouvelles connaissances conduisent à reconnaître dans la théorie de l'évolution plus qu'une hypothèse* » (cf. *Message à l'Académie pontificale des sciences*, 22 octobre 1996). Voir aussi BENOÎT XVI, *Discours à l'Académie pontificale des sciences*, Rome, 31 octobre 2008 ; FRANÇOIS, *Discours à l'Académie pontificale des sciences*, Rome, 27 octobre 2014. Comme théologien, Benoît XVI a aussi abordé la question de l'évolution lors du colloque de Castelgandolfo du 1^{er} au 3 septembre 2006 et dans sa lettre au Pr Piergiorgio

degrés d'autorité des textes respectifs (ce qui est primordial), l'Église ne s'est jamais engagée autant que par *Humani generis*. On comprend ce que Jean-Paul II affirme lorsqu'il explique que la réponse du Magistère a été offerte par *Humani generis* en 1950 : ni lui ni ses successeurs n'ont modifié les principes théoriques montrés par Pie XII. Leur discours a simplement actualisé le propos en tenant compte des avancées scientifiques. Quels sont donc ces principes ? Ils peuvent être résumés ainsi :

- Il est possible que l'évolution des espèces ait été le moyen que Dieu a choisi pour créer le corps humain ;
- L'esprit humain vient en revanche directement de Dieu (comme on l'a vu, il s'agit d'une affirmation d'abord nécessitée par la philosophie¹).

La création de l'homme, c'est donc *a minima* le don d'un esprit dans un corps compatible. Retenons cette définition qui nous servira par la suite.

Un seul couple au départ ?

En plus de la question de l'origine du corps humain, *Humani generis* aborde celle du nombre de personnes au début de l'espèce humaine. Le texte biblique parlant d'Adam et Ève, on est porté à en voir seulement deux. Cette lecture n'est pas simpliste, d'autant plus qu'elle peut prendre en compte la finesse du texte : par exemple, dans le texte originel en hébreu, le terme *Adam* désigne parfois l'être humain en général (comme en Genèse 1, 27)².

Pourtant, n'y aurait-il pas pu exister plusieurs couples à l'origine (l'Église appelle cette thèse *polygénisme*, par opposition au *monogénisme*, partisan d'un seul couple originel) ? C'est *a priori* difficile à envisager : « On ne voit absolument pas comment pareille affirmation peut s'accorder avec ce que les sources de la vérité révélée et les Actes du magistère de l'Église enseignent sur le péché originel, lequel procède d'un péché réellement commis par une seule personne Adam et [ensuite transmis à tous les hommes qui en descendent]³ ». En reprenant l'Ancien et le Nouveau Testament, ainsi

Odifreddi du 20 août 2013. Le *Catéchisme de l'Église catholique*, qui aborde bien sûr le thème de la création (cf. n^{os} 274 et suivants), ne redonne pas explicitement la position catholique sur l'évolution des espèces.

¹ Cf. p. 39.

² Cf. COMMISSION BIBLIQUE PONTIFICALE, « *Qu'est-ce que l'homme ?* » (Ps 8, 5), 30 septembre 2019, n^o 19.

³ PIE XII, *Humani generis*, 12 août 1950.

que la Tradition de l'Église – c'est-à-dire son enseignement au cours des siècles –, il apparaît donc difficile de penser que plusieurs couples existèrent au commencement de l'humanité¹.

C'est d'ailleurs cohérent : selon la foi catholique, tous les hommes sont descendants de personnes qui ont commis le péché originel. Voilà pourquoi tous naissent sans l'amitié divine, sans la vie divine appelée grâce : ils naissent aimés de Dieu, mais non intégrés dans sa « famille ». Tous ont donc besoin du baptême, ce que les premiers chrétiens ont très bien compris. Jésus n'a pas dit autre chose : « *Allez ! De toutes les nations faites des disciples : baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit*² ».

S'il y avait eu à l'origine d'autres couples humains, des hommes marqués par le péché originel et d'autres qui ne le seraient pas pourraient actuellement coexister. Le baptême lavant du péché originel et redonnant la grâce ne serait pas utile pour tous.

Bien sûr, pour honorer l'idée d'une faute unique commise par tous les ancêtres des personnes actuelles, on peut aussi imaginer que les hommes en nombre plus grand se soient retrouvés dans une sorte d'évènement plus ou moins programmé et aient commis ensemble le péché originel. Dans le récit biblique, l'unique faute n'est d'ailleurs pas réalisée par une seule personne, mais deux : c'est donc en soi un péché commun. Cela dit, le texte ne suggère *a priori* pas un groupe.

Est-on donc obligé de penser qu'il n'y a eu qu'un seul couple au départ ? En réalité, le texte d'*Humani generis* est très précis. Les archives de sa rédaction sont consultables depuis peu et ont permis de mieux saisir toute la finesse de ce texte³. Au cours de la rédaction, il existait une version qui fermait définitivement la porte au polygénisme, mais elle a été écartée au profit de la formule que nous connaissons : « *On ne voit absolument pas comment [polygénisme et péché originel peuvent s'accorder]*⁴ ».

¹ *Humani generis* s'appuie sur Romains 5, 12-19 et le Concile de Trente (session V, canons 1-4, cf. DS 1511-1514) pour fonder sa position. Cf. aussi Genèse 3, 20.

² Matthieu 28, 19.

³ Cf. Kenneth W. KEMP, « *Humani generis* : A Report from the Archives », *Scientia et Fides*, 2023), vol 11 (n° 1), p. 9-27 (accessible via <https://apcz.umk.pl/SetF/article/view/37219> consulté le 29/07/2024).

⁴ Le Saint-Père a choisi « *nequaquam appareat quomodo huiusmodi sententia componi queat...* » plutôt que la formule de la commission « *non enim teneri potest sententia iuxta quam...* » (Archives apostolique du Vatican, HG Box-I, 511, courtoisie Kenneth W. Kemp).

Pie XII s'en est expliqué le 4 juillet 1955 devant un groupe de travail du Saint-Office (une instance romaine qui veillait au contenu de la foi) : cette équipe trouvait ambiguë la phrase de l'encyclique et voulait durcir la position de l'Église. Le pape a affirmé qu'il n'y avait pas besoin de clarifier le passage cité, dont la formulation était volontairement prudente et qu'il était bon de laisser en l'état¹. Autrement dit : il existe une très forte présomption en faveur du monogénisme, mais le polygénisme n'est pas définitivement exclu.

Actuellement, les données biologiques ne permettent pas d'affirmer clairement que toute notre espèce viendrait ou ne viendrait pas d'un seul couple. On est certes étonné de la faible diversité génétique chez l'homme actuel (qui laisse penser à des goulots d'étranglements démographiques)², mais ce n'est qu'une partie de la réponse.

Science et foi ne peuvent se contredire

La position de l'Église apparaît ainsi en pleine lumière : elle tient plus à l'harmonie entre la science et la foi qu'à une lecture littérale de la Bible, même lorsque celle-ci apparaît à première vue la plus adéquate. C'est logique : notre intelligence scientifique et la foi venant toutes deux de Dieu, il est théoriquement impossible qu'elles s'opposent : « *Puisque le même Dieu qui révèle les mystères et communique la foi a fait descendre dans l'esprit humain la lumière de la raison, Dieu ne pourrait se nier lui-même ni le vrai contredire jamais le vrai*³ ». Si l'on trouve une contradiction entre sciences et Bible, c'est que les premières se trompent ou alors que nous n'avons pas su bien comprendre la seconde, voire les deux à la fois. Saint Augustin enseigne : « *S'il arrive que l'autorité des Saintes Écritures soit mise en opposition avec une raison manifeste et certaine, cela veut dire que celui qui [interprète l'Écriture] ne la comprend pas correctement. Ce n'est pas le sens de l'Écriture qui s'oppose à la vérité, mais le sens qu'il a voulu lui donner*⁴ ».

Un tel état d'esprit n'est pas contraire à une certaine prudence que demandait *Humani generis* : on ne quitte pas sans raison suffisante l'interprétation la plus évidente du texte biblique.

¹ Archives apostoliques du Vatican, HG Box-4, 70v, courtoisie Kenneth W. Kemp.

² Cf. Guillaume LECOINTRE (dir.), *Guide critique de l'évolution*, Belin Éducation, Paris, 2021, p. 496-497.

³ CONCILE VATICAN I (DS 3017), cité par le *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 159.

⁴ Saint AUGUSTIN, *Lettre 143*, n° 7. Cf. *id.*, *De la Genèse au sens littéral*, I, 19, 39.

C'est donc de façon très paisible qu'un catholique devrait aborder la question de l'évolution des espèces et de l'origine de l'humanité. Ce point étant acquis, le débat sur l'évolution des espèces n'aura pas du tout la même portée pour un athée et pour un catholique :

- Pour le premier, l'évolution des espèces doit être affirmée, car sans elle le *fixisme* serait vrai : les espèces seraient apparues dans leurs formes actuelles, à quelques mutations génétiques mineures près. Un tel commencement des êtres vivants est inconcevable sans Dieu (nous ne lui voyons pas d'autre explication rationnelle), ce qui saperait l'athéisme ;
- Pour le second, il est opportun d'écouter les scientifiques les plus compétents. S'ils ne se trompent pas, leur discours est nécessairement compatible avec la Parole de Dieu. Le catholique ne craint aucune vraie découverte scientifique, passée ou à venir. Le futur Benoît XVI résumait la situation en disant que le texte *Humani generis* de 1950 « *avait confié la question de l'origine des différentes espèces vivantes à la compétence des chercheurs en sciences naturelles* ».

Résumé

Puisque notre intelligence scientifique et la Bible viennent toutes deux de Dieu, il ne peut y avoir d'opposition entre science et foi. Dans le cas contraire, soit nous nous trompons au plan scientifique, soit il faut corriger notre interprétation de la Bible. Ce principe est la clé pour aborder toutes les questions liées à la création de l'homme et à la théorie de l'évolution des espèces.

Concernant celle-ci, l'Église a essentiellement répondu par la lettre encyclique *Humani generis* en 1950, affirmant que le corps humain peut avoir été formé à partir d'une matière déjà existante et vivante (c'est aux scientifiques qu'est confié le soin de statuer). Quant à l'âme humaine, elle vient cependant directement de Dieu (mais la philosophie l'affirme déjà).

Y a-t-il eu un ou plusieurs couples au départ ? L'ouverture récente à Rome des archives de ce texte permet de voir encore mieux la position

¹ Cité en Cardinal Christoph SCHÖNBORN (dir.), *Création et évolution. Une journée de réflexion avec Benoît XVI*, Parole et Silence, Les Plans sur Bex, 2009, p. 8-9. La citation est tirée d'une intervention lors d'un symposium organisé en 1986.

adoptée : *a priori*, comme l'indique à première vue la Bible, la mention Adam et Ève signifie que l'humanité actuelle ne descend que de deux personnes. Cependant, la porte n'a pas été fermée à d'éventuelles futures découvertes scientifiques prouvant le contraire.

Dieu a créé l'homme bon et heureux

Il est bon de prendre le temps d'explorer les premiers chapitres de la Bible pour en percevoir le sens véritable. D'ores et déjà, nous avons mieux compris ce que veut dire « Dieu a créé l'homme » et comment il est possible de faire dialoguer cette affirmation capitale avec les discours scientifiques contemporains. Ceux qui veulent approfondir ces questions se reporteront à l'annexe II : on y développe la manière dont le chrétien peut concrètement penser une création de l'homme intégrant l'évolution des espèces¹.

Il reste à dire que, selon la foi chrétienne, l'être humain a été créé non seulement bon, mais encore dans un véritable bonheur. Bien sûr, la Parole de Dieu (et non la seule philosophie) est notre guide principal dans ces paragraphes.

Le bonheur originel se vérifiait au plan naturel par l'épanouissement des facultés de l'esprit – intelligence et volonté libre – ainsi que celles du corps. Il était également d'ordre surnaturel, c'est-à-dire qu'il dépassait les capacités naturelles de l'homme : la vie divine irriguait l'âme (elle est appelée *grâce*, puisque offerte de façon imméritée, totalement gratuite). Des dons supplémentaires s'ajoutaient, permettant notamment l'absence de mort et de souffrance. C'est ce qui découle d'une lecture de la Genèse et de toute la Bible, dont voici le résumé donné par le *Catéchisme de l'Église catholique* :

Par le rayonnement de cette grâce toutes les dimensions de la vie de l'homme étaient confortées. Tant qu'il demeurait dans l'intimité divine, l'homme ne devait ni mourir (cf. Genèse 2, 17 ; 3, 19), ni souffrir (cf. Genèse 3, 16). L'harmonie intérieure de la personne humaine, l'harmonie entre l'homme et la femme (cf. Genèse 2, 25), enfin l'harmonie entre le premier couple et toute la création constituait l'état appelé « justice originelle »².

¹ Cf. p. 191.

² *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 376.

L'homme vivait donc une harmonie générale, mais il faut bien voir que la première et la source de toutes les autres était celle qui régnait entre Dieu et l'homme, toutes étant un témoignage de l'amour divin. Jean-Paul II note :

La description de la création (cf. Genèse 1-3) nous permet de constater que « *l'image de Dieu* » se manifeste surtout dans la relation du « moi » humain avec le « tu » divin. L'homme connaît Dieu, et son cœur et sa volonté sont capables de s'unir à Dieu (...). L'homme peut dire « oui » à Dieu, mais aussi lui dire « non »¹.

Les êtres humains devaient vouloir positivement cette harmonie avec le Seigneur, la « contresigner » en tant que personne dotée d'intelligence et de volonté libre. Au *oui* de Dieu à l'homme devait répondre le *oui* de l'homme à Dieu. Il était donc normal que le Seigneur instaure un temps pour éprouver la volonté humaine : l'homme pourrait Le choisir, ou hélas s'opposer à Lui. La liberté est une condition de l'amitié.

Quant à l'harmonie entre l'homme et la femme, elle est particulièrement évoquée par le deuxième chapitre de la Genèse, lorsqu'on y décrit la création d'Ève à partir du côté d'Adam. Juste avant, l'homme nomme les animaux, sans trouver « *aucune aide qui lui corresponde* »². Il n'a pas de vis-à-vis, d'associé. Il ne peut entrer en dialogue avec aucun être créé. Tout change avec l'arrivée de la femme. Selon une interprétation remontant aux premiers siècles du christianisme (et toujours valable), l'image d'Ève tirée du côté d'Adam endormi figure l'égalité en dignité de l'homme et de la femme. Par comparaison, en étant formée de la tête ou des pieds, Ève aurait été vue comme supérieure ou inférieure³. L'homme et la femme partagent donc une même nature, ce qui invite à une coexistence harmonieuse, dont la réalisation la plus achevée est le mariage. Ce passage de la Genèse a aussi permis un parallèle avec le récit de la Passion : le côté ouvert du Christ laisse jaillir le sang et l'eau (figures du Baptême et de l'Eucharistie), par lesquels l'Église a été instituée. Le nouvel Adam « endormi » sur la croix fait ainsi naître l'humanité renouvelée, la nouvelle Ève⁴.

¹ Saint JEAN-PAUL II, *Audience générale*, Rome, 23 avril 1986. ». Le pape reprend aussi l'expression de saint Augustin affirmant que l'homme est « *capax Dei* », c'est-à-dire capable de connaître et d'aimer Dieu.

² Genèse 2, 20.

³ Cf. saint THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, I^a, q. 92, a. 3, c.

⁴ Cf. saint AUGUSTIN, *Traité IX sur l'Évangile de saint Jean*, 10 ; Jean 19, 34.

Enfin, la mention du « *jardin* » suggère une harmonie de l'être humain avec la création¹.

L'immortalité, mode d'emploi

Comment l'être humain pouvait-il ne pas être soumis à la mort ? De fait, un organisme biologique, laissé à ses seules forces, est toujours destiné à mourir. C'est pourquoi, comme l'explique saint Thomas d'Aquin, le corps humain « *n'était pas à l'abri de la dissolution par une vertu d'immortalité existant en lui ; c'est l'âme qui possédait une force surnaturelle donnée par Dieu, grâce à laquelle elle pouvait préserver le corps de toute corruption, aussi longtemps qu'elle serait demeurée soumise à Dieu*² ». Il n'est pas donc nécessaire d'imaginer un corps humain très différent du nôtre. Ainsi, la mort était naturelle du point de vue biologique, mais l'être humain étant aussi esprit immortel, il s'avérait convenable que celui-ci ne perde pas son corps. Dieu remédiait alors aux limites de l'organisme par un don spécial. Quant aux périls extérieurs, saint Thomas d'Aquin considère que l'homme pouvait y échapper, même quand ils ne conduisaient pas à la mort : cela se réalisait d'abord par sa raison (en évitant de se placer dans des situations dangereuses)³, la Providence divine étant disposée à pallier les éventuelles insuffisances humaines. C'est notamment pour ces motifs que la création pouvait ainsi être vue comme un « *jardin* », sans que la nature ne soit vraiment différente de celle que nous connaissons. Des considérations semblables permettent aussi d'envisager l'absence plus générale de souffrance dans le monde originel⁴. D'autres lectures de l'immortalité ont bien sûr été proposées⁵.

Au terme de sa vie terrestre, l'homme ayant alors atteint le degré de grâce attendu, il aurait été transféré dans l'éternité bienheureuse avec son esprit et son corps désormais glorieux. Nous n'avons que peu de

¹ Cf. Genèse 2, 8

² Saint THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, I^a, q. 97, a. 1, c. (dans son *Compendium de théologie*, I, 152, il parle aussi d'une disposition surnaturelle donnée au corps pour l'adapter à cette âme bénéficiaire de la « *force surnaturelle* » évoquée). Cf. également Saint AUGUSTIN, *De la Genèse au sens littéral*, VI, 25, 36.

³ Saint THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, I^a, q. 97, a. 2, ad. 4.

⁴ Cf. aussi Père Robert AUGÉ, *Dieu veut-il la souffrance des hommes ?*, Artège, Perpignan, 2020, p. 151-185.

⁵ Cf. par exemple Mgr André LÉONARD, *Les raisons de croire*, Jubilé, Montrouge, 2010, p. 238-239.

renseignements sur ce passage. Charles Péguy l'évoque à sa manière dans son poème *Ève* :

Ce qui depuis ce jour est devenu la mort
N'était qu'un naturel et tranquille départ.
Le bonheur écrasait l'homme de toute part.
Le jour de s'en aller était comme un beau port¹.

L'Assomption de la Mère du Christ nous offre cependant une comparaison intéressante quoique plutôt lointaine, car les conditions ne sont plus les mêmes après le péché originel. Pour Marie, il s'agit en effet d'une entrée au Ciel avec l'âme et le corps sans passer par la corruption du tombeau : un transfert qui n'implique pas l'angoisse et la destruction totale de l'être². Saint François de Sales affirme que l'entrée de Marie dans l'éternité a été causée par un débordement d'amour dans sa personne³. Pour sa

¹ Charles PÉGUY, *Œuvres complètes*, vol. VII, *Œuvres de poésie – Ève*, Éditions de la Nouvelle revue française, Paris, 1925, p. 18.

² La foi catholique ne tranche pas la question de la mort de Marie : on peut tenir ou non qu'il y a eu séparation du corps et de l'âme. Pour le comprendre, il faut d'abord rappeler que la Mère du Sauveur a été préservée du péché originel par une grâce spéciale. C'est le dogme de l'Immaculée Conception, dont le fondement biblique se trouve en Luc 1, 28 : le terme grec que l'on traduit par *Comblée de grâce* est au parfait, un temps utilisé pour une action passée accomplie en plénitude, mais dont le résultat présent aujourd'hui est définitivement acquis. Le verbe utilisé à ce temps signifie *aimer d'un amour exceptionnel et stable* ; il est employé sous la forme passive. L'expression *Comblée de grâce* peut alors être traduite : « Toi qui a été aimée d'un amour exceptionnel, appelé à s'épanouir aujourd'hui et demain ». Origène remarque que ce titre *Comblée de grâce* n'a été donné à aucun autre dans la Bible (cf. *In Lucam*, 6, 7). L'Église s'appuie notamment sur Luc 1, 28 pour affirmer l'Immaculée Conception. Ce privilège marial consiste donc à avoir reçu la grâce divine dès le premier instant, en étant préservée du péché originel (lequel est à l'inverse l'absence de cette grâce dans l'âme d'un nouvel être humain).

Le Mère de Jésus peut alors avoir été épargnée par la mort, conséquence du péché originel. Toutefois, puisque cette grâce de préservation a été obtenue par la Pâque du Christ (Marie n'a pas été placée dans l'état d'Ève avant la première faute, son innocence étant un fruit anticipé de la Passion de son Fils), elle devait comme tout chrétien être configurée au Sauveur. Cela pouvait donc avoir du sens d'expérimenter le passage de la mort à la vie par la résurrection que le Christ a vécu. Précisons pourtant que, s'il y a eu mort, la brève séparation de l'âme et du corps ne corrompt pas ce dernier : c'est le mystère de l'Assomption. Cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 966 et saint JEAN-PAUL II, *Audience générale*, Rome, 25 juin 1997.

³ Cf. saint François de SALES, *Traité de l'amour de Dieu*, Médiaspaul, Paris / Montréal, 1992, p. 131.

part, l'image offerte par l'Apocalypse, celle de la « Femme, ayant le soleil pour manteau, la lune sous les pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles¹ », est éloquente (ce passage évoque à la fois la Mère du Sauveur et en même temps l'Église dont elle est le modèle²). La Femme est « vêtue de soleil, c'est-à-dire entièrement de Dieu ; Marie qui vit en Dieu, entièrement, entourée et pénétrée de la lumière de Dieu. Entourée de douze étoiles, c'est-à-dire des douze tribus d'Israël, de tout le Peuple de Dieu, de toute la communion des saints, et avec à ses pieds la lune, image de la mort et de la mortalité (...). [Elle est] le grand signe de la victoire de l'amour, de la victoire du bien, de la victoire de Dieu³ ».

D'une façon quelque peu semblable, l'homme avant le péché originel aurait été épargné par la mort : il n'y aurait pas eu séparation du corps et de l'âme. L'âme humaine expérimentant une certaine plénitude d'amour aurait été transférée au Ciel sans cesser d'être unie à son corps.

Nous le comprenons donc : « Dieu n'a pas fait la mort », en ce sens que l'homme n'était pas destiné à vivre dans un état purement naturel. Dieu ne désirait pas seulement être Créateur, mais encore Ami : Celui qui offre des dons dépassant la condition humaine, pour faire partager sa vie divine. S'Il avait été seulement Créateur, les lois biologiques naturelles auraient nécessairement joué : en créant la vie de l'homme, Dieu aurait aussi créé sa mort. Mais Il voulait d'emblée placer l'être humain à un niveau surnaturel, divin. Que l'homme vive hors de cette amitié et des dons qui l'accompagnaient n'était pas sa volonté. Que la créature se détache de la source surnaturelle de l'immortalité n'était pas dans le projet du Créateur. Dieu n'a donc pas fait la mort : celle-ci a été causée par l'homme qui s'est détaché de Dieu et dès lors fut totalement livré aux servitudes du monde biologique.

Pourquoi créer un monde matériel ?

Une question pointée ici : si Dieu ne voulait pas soumettre l'homme à la mort, pourquoi lui a-t-il donné un corps dont les lois organiques amenaient naturellement celle-ci ? Nous proposons la réponse suivante : d'un certain point de vue, l'éclosion d'un univers matériel permettait à Dieu

¹ Apocalypse 12, 1.

² Cf. Cardinal Joseph RATZINGER et Père Hans Urs von BALTHASAR, *Marie, première Eglise*, Médiaspaul, Paris, 1998.

³ BENOÎT XVI, *Homélie de l'Assomption*, Castelgandolfo, 15 août 2007.

d'honorer davantage ses créatures. De fait, dans le monde immatériel, Lui seul peut faire advenir de nouveaux êtres, car ceux-ci doivent être tirés du néant. Cela suppose la puissance proprement créatrice, dont personne d'autre que Lui ne dispose. Ainsi, dans le monde angélique, le Seigneur ne pouvait confier aux créatures « que » leur destinée éternelle : libres à elles d'adhérer ou de refuser l'amitié divine. Au contraire, le propre du règne biologique est de faire naître à partir de réalités existantes : la matière n'y est pas créée, mais transformée. Il devenait alors possible de confier aussi à des créatures libres le soin de faire advenir de nouveaux êtres. La procréation offrait à l'homme une liberté d'initiative considérable. De cette façon, dans le monde humain la *dignité d'être cause*¹ devenait encore plus grande que chez les anges. Il était bien sûr entendu que Dieu validerait l'œuvre des parents en créant dans les nouveaux corps un esprit immatériel et les dons surnaturels. La contrepartie de cette *subsidiarité* était une certaine fragilité due aux servitudes de la matière, mais Dieu y remédiait.

La chute

« Elle prit de son fruit, et en mangea. Elle en donna aussi à son mari, et il en mangea² », raconte le livre de la Genèse à propos d'Adam et Ève. Quel a été l'acte précis constituant ce premier péché ? Nous n'en savons rien. Bien sûr le mot *péché* signifie offense à Dieu, rupture de l'alliance qu'Il propose, rejet de sa loi. Peut-on mieux définir les contours de cette faute originelle ? Oui, car sans donner les détails concrets de l'action, l'arbre de la « connaissance du bien et du mal » nous en indique l'esprit.

En perdant l'amitié de Dieu...

Connaître au sens biblique signifie posséder, pénétrer : connaître le bien et le mal signifie décider ce qui est bien et mal, se faire le maître de l'ordre des choses, bref prendre la place de Dieu. C'est ce qu'explique Jean-Paul II :

Manger ou ne pas manger le fruit d'un certain arbre peut sembler en soi une question sans intérêt. Toutefois, l'arbre « *de la connaissance du bien et du mal* » dénote le premier principe de la vie

¹ Cf. Saint THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, I^a, q. 22, a. 3, c. (également cité p. 24).

² Genèse 3, 6.

humaine, auquel se rattache un problème fondamental. Le Tentateur le sait fort bien quand il dit : « *Si vous en mangez... vous deviendrez comme Dieu, connaissant le bien et le mal* ». L'arbre signifie donc la limite infranchissable pour l'homme et pour toute créature, fût-ce la plus parfaite. Car toujours la créature n'est qu'une créature, et non pas Dieu¹.

Par un acte commun, les premiers humains ont alors dit clairement non au Créateur.

C'est pour ainsi dire le désir d'être son propre père : si je ne reconnais pas Dieu, je risque de me prendre pour mon propre Dieu. Cette tentation très actuelle – que chacun soit presque sa seule référence – avait été perçue hors de la tradition judéo-chrétienne :

Le monde grec, dont la joie de vivre éclate de façon si merveilleuse dans l'épopée d'Homère, avait néanmoins profondément conscience que le vrai péché de l'homme, le danger majeur qui le menaçait était l'hybris, cet orgueil démesuré et présomptueux par lequel l'homme s'élève lui-même au rang de divinité, veut être son propre dieu, afin de posséder pleinement la vie et de jouir jusqu'à épuisement de tout ce qu'elle peut bien offrir².

... on perd une large part de ses dons...

Le plan du Seigneur consistait à transmettre, avec la nature humaine, les dons qui y étaient attachés. Les premiers hommes furent comblés, mais en eux c'était aussi les générations à venir qui avaient été largement bénies. Adam et Ève reçurent la mission de transmettre par la procréation cette nature à laquelle une « dot » était associée. Effectivement, la conception d'un nouvel humain appelait systématiquement une intervention de Dieu qui est fidèle à ses promesses. De cette façon, le Seigneur devait offrir au nouveau venu une âme, la vie divine et d'autres dons surnaturels, à commencer par la grâce d'immortalité.

Après le premier péché, la nature humaine est réellement transmise, mais elle a été *détournée* par l'homme de son objectif. Voilà pourquoi nous naissons avec une âme – Dieu ne cesse pas de nous considérer comme des

¹ Saint JEAN-PAUL II, *Audience générale*, Rome, 10 septembre 1986.

² BENOÎT XVI, *Jésus de Nazareth, I. Du baptême dans le Jourdain à la Transfiguration*, Flammarion, Paris, 2007, p. 120.

humains et continue d'intervenir à ce niveau –, mais déshérités du reste des dons (la vie divine et les dons surnaturels supplémentaires), ainsi que blessés intérieurement (inclination au mal).

Notons que le terme *péché originel* désigne à la fois l'acte historique et son effet aujourd'hui dans la nature humaine. Dans le second cas, le mot désigne un état (et non un acte)¹. Jean-Paul II explique que « *c'est dans cette privation de la grâce ajoutée à la nature qu'est l'essence du péché originel en tant qu'héritage des premiers parents, selon l'enseignement de l'Église basé sur la Révélation*² » (ici le terme est employé selon sa seconde signification).

... d'où une disharmonie à plusieurs niveaux.

La faute des premiers hommes apparaît ainsi comme la rupture de l'harmonie première. Si le monde originel était unifié car orienté, la rupture entre Dieu et l'homme ébranle toutes les autres :

- Disharmonie intérieure : difficulté à être maître de soi (passions désormais désordonnées pour une part), souffrance sous diverses formes³ et mort (séparation de l'âme et du corps,

¹ Cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 404.

² Saint JEAN-PAUL II, *Audience générale*, Rome, 1^{er} octobre 1986.

³ Voici quelques réflexions pour préciser ce qui a pu changer avec le péché originel. On l'a vu p. 67, le *Catéchisme de l'Église catholique* cite seulement la référence d'un verset biblique lorsqu'il évoque la possibilité originelle de ne pas souffrir. Voici le passage en question : « *Le Seigneur Dieu dit ensuite à la femme : "Je multiplierai la peine de tes grossesses ; c'est dans la peine que tu enfanteras des fils"* » (Genèse 3, 16).

Ce verset biblique mérite un commentaire particulier. Comment l'interpréter ? Comment la femme pouvait-elle moins souffrir avant le premier péché ? Au plan biologique, le difficile accouchement humain apparaît d'abord comme le revers de qualités : le cerveau développé (d'où une tête plus grosse) et la bipédie (d'où un décalage du bassin par rapport au chimpanzé). Avant le péché originel, peut-être étaient-ce le ressenti et la manière d'accompagner les contractions qui était différents. Des expériences comme celles de la méthode Lamaze (« accouchement sans douleur ») suggèrent des solutions en ce sens. On peut spécialement penser à une plus grande unité de l'âme et du corps et éventuellement à un don surnaturel (dans le corps ou dans l'âme) permettant de vivre plus facilement la maternité, toutes choses caduques après la faute originelle. De son côté, le texte biblique ne semble pas préciser de quelle peine il s'agit exactement. Dans le verset mentionné, le mot hébreu *histavon* désigne plutôt une peine physique, mais la version grecque de la Bible des Septante ne confirme pas cette signification : on n'y retrouve pas *algos* ou *odunè* (qui désignent eux aussi une peine physique), mais *lupè* (renvoyant plus vers une peine spirituelle, de l'ordre du chagrin par exemple). Le changement dans la maternité reste donc mystérieux et n'oblige pas

- annoncée avant le péché¹);
- Disharmonie sociale : « *Ton désir te portera vers ton mari, et celui-ci dominera sur toi*² » (les relations dans le couple ne sont plus seulement admiration et amour, mais convoitise et domination, les germes du divorce); signalons aussi le meurtre d'Abel raconté dès le quatrième chapitre de la Bible³...;
 - Disharmonie avec la création : celle-ci n'est plus comme un « *jardin* », les soubresauts habituels de la nature nous touchant plus. De plus, comme le disait le pape François : « *L'harmonie entre le Créateur, l'humanité et l'ensemble de la création a été détruite par le fait d'avoir prétendu prendre la place de Dieu, en refusant de nous reconnaître comme des créatures limitées. Ce fait a dénaturé aussi la mission de "soumettre" la terre (cf. Genèse 1, 28), de "la cultiver et la garder" (Genèse 2, 15)*⁴ ». On peut donc affirmer que l'exploitation déraisonnable de la terre ne vient pas d'une juste lecture de la Bible, mais plutôt du cœur humain incliné au mal⁵. A contrario, saint Bonaventure voyait dans la familiarité de saint François d'Assise avec les animaux comme un retour à la condition originelle de l'homme, une « *image de l'état d'innocence première par son accord parfait avec toutes les créatures*⁶ ».

En perdant le lien privilégié avec Dieu, beaucoup de réalités se « délient » : les dons surnaturels (vie divine, immortalité, ...) ne sont plus

à penser que les structures biologiques étaient différentes avant le premier péché. Par ailleurs, le *Catéchisme de l'Église catholique* n'évoque pas spécifiquement l'absence de maladie avant le péché originel. Cette absence est envisageable dans la mesure où le projet initial se devait d'être bonheur sans nuage. Comment cela pouvait-il se réaliser ? De manière générale, l'*impassibilité* des origines est dans le prolongement de l'immortalité corporelle, dont on a pu donner des pistes d'explication : prudence de l'homme, Providence divine, grâce surnaturelle dans l'âme... Notons cependant que cette capacité générale de ne pas souffrir avant la première faute est une affirmation commune de l'Église, mais n'appartient pas au cœur de la foi catholique (elle n'est pas de foi).

Remarquons enfin que certaines douleurs peuvent être des signaux précieux envoyés par l'organisme, des alarmes pour se protéger de maux plus importants.

¹ Cf. Genèse 3, 3.

² Genèse 3, 16.

³ Cf. Genèse 4, 8.

⁴ Cf. FRANÇOIS, *Laudato si'*, 24 mai 2015, n° 66.

⁵ Cf. FRANÇOIS, *ibid.*, n° 67.

⁶ Saint BONAVENTURE, *Legenda Major*, chapitre 8.

attachés à notre nature humaine, le durcissement du cœur fait que chacun est tenté de vivre son projet en s'éloignant des soucis des autres, les pulsions biologiques ne sont pas nécessairement unifiées ou orientées vers un but plus grand, etc. On note ainsi une tendance générale à devenir autonome comme dans un délitement, chacun « vivant sa vie ».

Lorsqu'on parle de dysharmonie, il ne faut pourtant pas noircir le tableau, en affirmant par exemple que la nature humaine a été entièrement corrompue : après le péché originel, celle-ci demeure bonne, quoique blessée¹.

Nécessité d'un oui libre

Dans le récit de la Genèse, c'est le serpent qui a suggéré aux hommes de pécher. Il désigne le Tentateur, Satan, un ange créé bon, mais déchu parce qu'il s'est opposé à Dieu² (comme on le sait, un ange est un esprit sans corps, réalité qui de soi peut exister : la philosophie grecque a imaginé des esprits purs et la Bible nous confirme cette intuition³).

Cependant, on l'a saisi, même sans le « serpent », il était nécessaire que l'homme fasse d'une manière ou d'une autre le choix de Dieu, car l'amitié implique un oui libre. Le Créateur a ainsi toléré la tentation présentée par Satan aux premiers hommes.

Il en est de même aujourd'hui : il appartient à tous les êtres humains de prononcer leur oui à Dieu. Dans des conditions différentes et de manières variées, tous sont tentés. Tous pèchent également et, en ce sens, contresignent le péché originel par leurs péchés personnels, certes avec une nature affaiblie⁴. Bien sûr, il existe une différence majeure entre les fautes graves et légères (on trouve dans le *Catéchisme de l'Église catholique* des critères pour discerner la gravité d'une faute⁵). Chez certaines personnes, les péchés sont dans l'ensemble si ténus que leurs vies sont

¹ Cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 406.

² Cf. Apocalypse 12, 9 : « Oui, il fut rejeté, le grand Dragon, le Serpent des origines, celui qu'on nomme Diable et Satan, le séducteur du monde entier ».

³ Platon et certains de ces héritiers (cf. le péripatétisme gréco-arabe représenté par Al-Farabi, Avicenne, Averroès, Maïmonide, ...) avaient bien vu que si les hommes possédaient corps et esprit – par contraste avec les animaux qui n'étaient que corps –, le pendant des animaux pouvait exister : des esprits purs. Ils ont même affirmé l'existence des esprits sans corps, parce que le monde devait selon eux être complet.

⁴ Cf. Proverbes 24, 16 ; 1 Jean 1, 8.

⁵ Cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, nos 1854 et suivants.

d'abord un grand *oui* à Dieu. On verra plus loin comment ce *oui* peut s'incarner dans la vie quotidienne par l'amitié avec le Seigneur.

Reconstruire à partir des ruines

À présent, nous pouvons comprendre la première réponse du christianisme au mystère du mal, tirée de l'Ancien Testament :

Dieu n'a pas fait la mort, Il ne se réjouit pas de voir mourir les êtres vivants. Il les a tous créés pour qu'ils subsistent (...). Dieu a créé l'homme pour l'incorruptibilité, Il a fait de lui une image de sa propre identité. C'est par la jalousie du diable que la mort est entrée dans le monde¹.

Cependant, ne pourrait-on pas imaginer que le Seigneur intervienne davantage après le péché originel, qu'Il s'« interpose » beaucoup plus souvent entre les maux et nous ?

En réalité, même si Dieu peut agir d'une façon exceptionnelle sur la matière², une intervention divine « maximaliste » n'est pas du tout évidente :

- Pour ce qui est de notre mortalité liée aux limites organiques, la grâce spécifique qui contrebalançait le cours des lois biologiques a été perdue par l'être humain : en quittant l'Ami, on a aussi vu s'éloigner ses dons surnaturels. Le non originel au Seigneur fut donc aussi concrètement un *oui* à la mort ;
- Concernant les dangers de la nature – pour autant que nous puissions en juger – il n'a jamais été dans la sagesse de Dieu de changer continuellement les lois physiques et biologiques qu'Il a créées, y compris pour prévenir chacune des potentielles souffrances individuelles (encore une fois, à la suite de saint Thomas d'Aquin, on peut tenir que c'est d'abord par sa raison que l'homme pouvait originellement échapper aux périls extérieurs) ;
- Quant aux nuisances produites par les hommes sur leurs frères et sur le reste de la création, il ne revient pas au Seigneur de brider constamment la liberté des hommes, sans quoi celle-ci ne serait qu'un mot.

¹ Sagesse 1, 13-14 ; 2, 23-24.

² Cf. p. 129.

Il est clair que le Créateur a refusé de faire retourner sa création à l'état originel, probablement par respect pour la décision des premiers hommes (ils avaient fait leur choix) et parce qu'il était juste de tirer les conséquences de cette faute.

*

Dieu qui est Amour ne va-t-Il tout de même pas mettre en place une « digue » face à la déferlante du mal ? En réalité, si.

Pour ce faire, Il va utiliser les ruines laissées après le monde originel. Il partira de ce qui reste pour reconstruire. Comme la mort en fait partie, Il l'assumera. En l'expérimentant le Vendredi saint, Il la vaincra. De sa mort jaillira la vie. Sa propre souffrance sera la grande « *limite divine imposée au mal*¹ ». Cette victoire sur le mal se manifestera en plusieurs étapes. Les hommes de bonne volonté pourront sans tarder la vivre dans leur cœur, où l'amour l'emportera très souvent sur le péché. Il faudra cependant attendre la fin de l'histoire des hommes pour l'expérimenter dans son corps : « *Le dernier ennemi qui sera anéanti, c'est la mort*² ». La grande limite imposée au mal sera d'ailleurs annoncée très tôt : immédiatement après le récit du péché originel sera promis le salut. Voilà le « Premier Évangile » (*protoévangile*), l'annonce primordiale de la Bonne nouvelle chrétienne³. Sans cesser de respecter la liberté humaine, le Seigneur va donc lui-même remédier aux conséquences de son mauvais usage : « *Dieu ne peut tout simplement laisser telle quelle la masse de mal qui provient de la liberté qu'il a lui-même accordée. Lui seul, en venant participer à la souffrance du monde, peut racheter le monde*⁴ ».

Une autre limite sera mise en place, par une intervention personnalisée du Seigneur dans chaque vie humaine. Comme le dit saint Paul, « *Dieu est fidèle, Il ne permettra pas que vous soyez éprouvés au-delà de vos forces. Mais avec l'épreuve, Il donnera le moyen d'en sortir et la force de la supporter*⁵ ». Il prendra également soin de tirer le bien du mal⁶.

¹ Saint JEAN-PAUL II, *Mémoire et identité*, Flammarion, Paris, 2005, p. 35.

² 1 Corinthiens 15, 26.

³ Cf. Genèse 3, 15.

⁴ BENOÎT XVI, *Ce qu'est le christianisme*, Rocher / Artège, Monaco / Perpignan, 2023, p. 133. Cf. 1 Jean 4, 10.

⁵ 1 Corinthiens 10, 13. Le contexte de ce verset donne d'abord au mot *épreuve* le sens de tentation, mais cette parole résume bien l'action de Dieu dans toute épreuve humaine.

⁶ Cf. Romains 8, 28.

Cela dit, beaucoup estiment que les souffrances endurées sur terre sont vraiment au-delà de ce qui est compréhensible : le mal reste effectivement avant tout un mystère et, sans la preuve de l'amour apportée par Jésus en sa Passion, il nous serait difficile de croire que Dieu est Amour.

Résumé

La Bible affirme que Dieu nous a créés pour le bonheur, notamment sans la mort. L'immortalité originelle était compatible avec un corps semblable au nôtre : « *C'est l'âme qui possédait une force surnaturelle donnée par Dieu* », affirme saint Thomas d'Aquin. Parce que l'homme a rompu l'amitié avec son Créateur, il a aussi perdu les dons divins : les lois biologiques naturelles ont ensuite joué à plein, entraînant logiquement la mort.

De manière générale, il faut remonter au péché originel pour comprendre l'origine de tous les maux dont nous souffrons. C'est un mystère de disharmonie venant d'une disharmonie fondamentale : celle de l'homme se déliant de Dieu.

Chapitre 6.

« Dieu a tant aimé le monde... »

Percevoir que le mal était absent du projet divin nous aide à comprendre que Dieu est Amour.

Il est cependant encore plus décisif de saisir que Dieu s'est personnellement engagé pour offrir une réponse à nos souffrances : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais obtienne la vie éternelle¹ ». Voilà la preuve définitive de l'amour.

C'est précisément parce que Jésus n'est pas simplement un ambassadeur divin, mais bien le Fils de Dieu lui-même, que sa venue parmi nous voici deux mille ans et sa mort sur la Croix ont une valeur indépassable.

Là encore, comprenons qu'il ne s'agit pas d'un conte ou d'une consolation à peu de frais. Il est incontestable que Jésus a existé et qu'il a été crucifié. On découvre ensuite de sérieuses raisons de croire qu'il est ressuscité et est le Fils de Dieu.

Un personnage historique évoqué par des évangélistes crédibles

Jésus est bien référencé historiquement et les évangiles ont pu être étudiés avec une grande rigueur scientifique. Cela a donné lieu à de nombreuses publications académiques ou grand public aux contenus variés.

¹ Jean 3, 16.

Pour ce qui nous intéresse, signalons simplement :

- Des non-chrétiens de l'époque de Jésus parlent de lui. Les deux historiens les plus intéressants sont le Juif Flavius Josèphe et le Romain Tacite. Ce dernier affirme que le fondateur du nom de *chrétien* (qu'il nomme « *Christus* »), « *avait été livré sous le règne de Tibère par le procureur Ponce Pilate* »¹. Josèphe précise qu'il s'agit d'une crucifixion ;
- Les évangélistes ont probablement fait une enquête digne de ce nom pour rédiger leurs textes. C'est d'ailleurs ce qu'affirme saint Luc². On en voit un témoignage dans les prénoms rapportés : lorsque, dans sa liste d'apôtres, saint Matthieu prend la peine d'ajouter une précision après le prénom – comme pour le sien, qui est suivi du qualificatif de *publicain*³ –, on se rend compte grâce à des études sur les écrits et ossuaires de l'époque que ce prénom était alors très répandu à l'époque⁴. Au contraire, les évangiles apocryphes (qui n'ont pas été reconnus par l'Église) rapportent des prénoms correspondant à l'Égypte du II^{ème} siècle. Autre exemple significatif : l'agonie à Gethsémani. Saint Luc décrit ainsi l'évènement : « *Entré en agonie, Jésus priaît avec plus d'insistance, et sa sueur devint comme des gouttes de sang qui tombaient sur la terre*⁵ ». Le Dr Pierre Barbet qui a étudié la Passion du Christ du point de vue médical y diagnostique l'hémathidrose (sueur de sang)⁶. Ce rare symptôme bien identifié est causé par un profond ébranlement moral, un combat mortel, et se caractérise par une hémorragie sous-cutanée : le sang, ou plus précisément la matière colorante du sang, se mêle à la sueur et constitue ainsi des

¹ *Annales*, XV, 44, 3. Sur ces deux auteurs, et notamment sur le débat au sujet des ajouts au texte de Josèphe, cf. John Paul MEIER, *Un certain Juif : Jésus. Les données de l'histoire*, I., *Les sources, les origines, les dates*, Cerf, Paris, 2004, p. 47-100. On ne peut que regretter le discours de Michel Onfray niant l'existence historique de Jésus de Nazareth, cf. Jean-Marie SALAMITO, *Monsieur Onfray au pays des mythes*, Salvator, Paris, 2017, p. 13 et suivantes.

² Cf. Luc 1, 3-4.

³ Cf. Matthieu 10, 3.

⁴ Cf. les études du bibliste écossais Richard Bauckham, évoquées par exemple en Frédéric GUILLAUD, *Catholix reloaded. Essai sur la vérité du christianisme*, Cerf, Paris, 2015, p. 81-83.

⁵ Luc 22, 44.

⁶ Cf. Pierre BARBET, *La Passion de N.-S. Jésus-Christ selon le chirurgien*, Dillen & Cie Éditeurs, Issoudun, 3^e éd., s.d., p. 89.

petites boules sortant par les pores de la peau et roulant sur le corps. Le Dr Barbet note que la description qu'en fait l'évangéliste est remarquable. Finalement, « toutes les indications politiques, administratives, culturelles, topographiques, météorologiques, dont on a longtemps dit qu'elles étaient plus ou moins fantaisistes, se révèlent parfaitement exactes à mesure que la science progresse¹ » ;

- Les rédacteurs semblent honnêtes, rapportant les défauts des apôtres : leur dispute au sujet du disciple le plus grand², leur abandon voire leur trahison au moment de la Passion³... ;
- La fiabilité de la rédaction n'exclut pas un travail de présentation pour favoriser une lecture spirituelle (théologique) des faits. C'est particulièrement visible dans l'évangile selon saint Jean, où les événements pouvant avoir une valeur à la fois historique et symbolique semblent avoir été retenus en priorité. Par exemple, l'épisode des noces de Cana revêt une valeur d'enseignement : l'époux a un rôle insignifiant parce que ce passage annonce les noces du Christ – le véritable Époux – avec l'humanité appelée à devenir Église⁴.

Il faudrait évidemment développer beaucoup plus pour mettre en valeur le travail considérable des biblistes, mais les proportions de ce livre ne le permettent pas⁵. Ces quelques éléments laissent toutefois penser que les évangiles intègrent une réelle dimension historique. Abordons à présent les points plus délicats.

La Résurrection du Christ

Le premier vrai défi consiste à montrer que l'affirmation de la Résurrection du Christ est fiable. Certes, nous ne disposons pas d'accès direct à l'évènement de la Résurrection : son passage de la mort à la vie. Aucune

¹ Frédéric GUILLAUD, *Catholix reloaded*, p. 83.

² Cf. Marc 9, 34.

³ Cf. Marc 14, 50.66-72.

⁴ Cf. Jean 2, 1-11 et notamment 3, 29.

⁵ Ceux qui étudient la théologie peuvent trouver comme « portail » des contributions spécialisées : Père Renaud SILLY (dir.), *Dictionnaire Jésus*, Éditions Bouquins, Paris, 2021. Ce livre de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem inclut de nombreuses bibliographies thématiques.

webcam n'a été installée au tombeau de Jésus le Vendredi Saint... Nous possédons en revanche des indices indirects. Plus précisément, un faisceau d'événements incontestables ne s'explique guère si la Résurrection n'a pas eu lieu.

Trois évènements

Le premier est tout simplement la naissance et le développement du christianisme. Contrairement à l'empire d'Alexandre le Grand qui fut dissout au décès de celui-ci en -323, la religion du Christ donna toute sa mesure après la mort de Jésus, avec une extension impressionnante. Pourtant, si le Christ n'était pas ressuscité, les disciples n'auraient eu aucun intérêt à se lancer dans une telle entreprise. C'était aller au-devant d'inévitables difficultés : pourquoi proclamer vivant un homme dont la mort est connue ? Pourquoi aller bien au-delà des terres foulées par Jésus si le message s'avère *a priori* peu consistant ? Les disciples disposaient-ils seulement des moyens pour commencer à répandre ce message ? Les évangélistes sont crédibles lorsqu'ils décrivent les apôtres peureux et lâches au moment de la Passion. « *Il n'a pas été capable de se sauver lui-même, comment pourrait-il nous protéger ?* », auraient pu se dire les apôtres s'ils n'avaient pas vu Jésus vainqueur de la mort¹ ? Proclamer la Résurrection du Christ est donc humainement inexplicable s'il s'agit d'une fable.

Un deuxième évènement doit être signalé : le changement du jour du Seigneur. Marqués par le judaïsme, les premiers chrétiens abandonnèrent pourtant le sabbat du septième jour au profit du dimanche, qui devint le nouveau jour du Seigneur². Or, le sabbat relève du troisième commandement : c'est un ordre de Dieu en référence à la Création³. Les Apôtres touchèrent donc au commandement du Seigneur. Benoît XVI commente :

Si l'on considère, à partir du récit de la création et du Décalogue, quelle est l'importance du sabbat dans la tradition [de l'Ancien Testament], alors il est évident que seul un évènement puissamment bouleversant pouvait entraîner le renoncement au sabbat et son remplacement par le premier jour de la semaine. Seul un évènement qui se serait imprimé dans les âmes avec une force extraordinaire pouvait susciter un changement aussi central dans

¹ Cf. saint JEAN CHRYSOSTOME, *Homélie sur la 1^{ère} lettre aux Corinthiens*, 4, 4.

² Cf. Actes des Apôtres 20, 7.

³ Cf. Exode 20, 8-11.

la culture religieuse de la semaine. De simples spéculations théologiques n'auraient pas suffi pour cela. La célébration du Jour du Seigneur, qui dès le début distingue la communauté chrétienne, est pour moi une des preuves les plus puissantes du fait que, ce jour-là, quelque chose d'extraordinaire s'est produit – la découverte du tombeau vide et la rencontre avec le Seigneur ressuscité¹.

Un troisième évènement s'impose : le martyre d'un grand nombre de premiers chrétiens. Non seulement, les chrétiens ont eu l'audace de défier le pouvoir religieux et politique avec un message nouveau, mais encore ils donnèrent leur vie pour ce dernier. Une chose est d'annoncer, une autre de préférer perdre la vie plutôt que renoncer au message². « *Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient tuer pour elle* », pourrait-on dire en paraphrasant Blaise Pascal³. Certes, les premiers chrétiens étaient peut-être fous, mais ils ont tout de même convaincu d'autres personnes qui ne pouvaient elles-mêmes qu'être folles et ainsi de génération en génération... Cette hypothèse s'avère peu solide. L'argument du martyre au commencement du christianisme ne montre pas à lui seul que Jésus est ressuscité, car bien des personnes meurent pour un message qui peut se révéler faux. Toutefois, il manquerait sans doute quelque chose si aucun chrétien n'avait accepté de donner sa vie en témoignage de la vérité de la Résurrection. D'ailleurs, le christianisme est apparu dès l'origine comme la seule religion où la persécution est vécue comme un élan missionnaire⁴.

Bref, pris ensemble, ces trois évènements incontestables – le démarrage du christianisme, le changement du jour du Seigneur et le martyre des premiers chrétiens – sont inexplicables si un évènement premier, exceptionnel, n'est pas intervenu. La cohérence générale du christianisme nous invite à identifier celui-ci à la réalité de Pâques.

¹ BENOÎT XVI, *Jésus de Nazareth. De l'entrée à Jérusalem à la Résurrection*, Éditions du Rocher / Groupe Parole et Silence, Les Plans sur Bex, 2011, p. 293-294.

² Notons la particularité de ce message : pour ceux qui ont vu le Ressuscité, il ne s'agissait pas de témoigner seulement d'une idée, mais bien d'un évènement vécu. Pour les autres, la foi au Ressuscité relevait aussi d'une expérience et pas uniquement d'une conviction intellectuelle (cf. partie II, p. 100 et suivantes).

³ Cf. Blaise PASCAL, *Pensées*, Gallimard, Paris, 2022, fragment 672, p. 460.

⁴ Cf. Marie-Françoise BASLEZ, *Comment notre monde est devenu chrétien*, CLD Éditions, Tours, 2008.

Un témoin de la Résurrection

Ajoutons un dernier indice. Si aucune webcam n'a été installée au tombeau, le Linceul de Turin constitue pour sa part une pièce très intéressante à verser au dossier.

Les études et la bibliographie sur le Linceul sont impressionnantes : il est impossible de présenter ce linge en quelques mots. Disons pourtant que, selon toute vraisemblance, il a dû envelopper le corps de Jésus entre sa mort et sa Résurrection. De fait, un faisceau de détails sur le linge (comme les dimensions et le tissage) orientent vers le lieu et l'époque de Jésus de Nazareth. De plus, ce drap est marqué par des taches sanguines correspondant au récit évangélique de la Passion de Jésus : flagellation, couronnement d'épines, crucifixion, lance au côté... Quant à la célèbre datation au carbone 14 de 1988 qui situait l'âge du Linceul à l'époque médiévale, elle est aujourd'hui considérée comme peu fiable. Pour respecter l'objectif principal de ce livre, concentrons-nous cependant sur ce qui nous intéresse ici¹.

Grâce aux lois de la coagulation sanguine, on estime que le corps a été déposé environ deux heures et demie après la mort de l'homme du Linceul et qu'il y est resté entre trente-six et quarante heures : la netteté des décalques des caillots suppose un contact de cette durée, sachant qu'au-delà, les caillots se redissolvent et la capillarité rend les taches floues. On ne peut donc douter que le linge a bien enveloppé un corps.

Il va sans dire que celui-ci n'est plus là. Puisqu'aucune marque de décomposition n'est visible (aux lèvres, au ventre, ...), on devrait s'attendre à ce qu'il y ait des traces d'arrachement, comme lorsqu'on enlève un linge collé à du sang séché : tissu et sang sont habituellement altérés. Pourtant, rien de tout cela. L'absence d'arrachement des fibrines du sang et des fibrilles des fils de lin a été constatée même sous un très fort grossissement. Bref, le corps de l'Homme du Linceul en est sorti de façon inexplicable.

Autre surprise : les effets de la pesanteur ne semblent pas jouer. Les cheveux de l'Homme du Linceul tombent sur les épaules comme si le sujet se tenait debout, on ne voit pas un élargissement des chairs dû à leur

¹ À propos du Linceul, citons parmi tant d'autres ces ouvrages accessibles à tous et de bonne tenue : André MARION et Gérard LUCOTTE, *Le linceul de Turin et la tunique d'Argenteuil*, Presses de la Renaissance, Paris, 2006 ; Sébastien CATALDO et Thibault HEIMBURGER, *Le Linceul de Turin*, Éditions Docteur angélique, Avignon, 2008 ; Jean-Christian PETITFILS, *Le Saint Suaire de Turin*, Tallandier, Paris, 2022.

écrasement sur la pierre (alors qu'on s'y attendrait, notamment au niveau des mollets) et l'« image oxydée » est plane (le linge semble affaissé sur le corps).

Qu'est-ce que cette « image oxydée » ? Il s'agit d'une double silhouette humaine couleur jaune-brun imprimée sur toute la longueur du Linceul. On ne comprend pas pourquoi un faussaire l'aurait ajoutée, puisque ce genre d'image est normalement absente d'un linceul. Le désir de crédibilité aurait incité un faussaire à ne pas la réaliser : des traces de sang, des poussières, ... auraient suffi. Chimiquement, cette image est une oxydation acide et déshydratante de la cellulose du lin à certains endroits, un peu comme si des fibres au sommet des fils avaient vieilli plus rapidement que les autres juste à côté. La source de cette image semble le corps de l'homme du Linceul, car une zone est d'autant plus oxydée que le corps était proche à cet endroit : par exemple, le nez est plus foncé que les joues. On peut ainsi reconstituer le corps en trois dimensions, ce qui a donné lieu à des images numériques 3D (notamment en 1976, grâce à l'analyseur d'images stellaires VP8 de la NASA) et à des sculptures (comme celle présentée à Padoue en 2018 par le Pr Giulio Fanti). À ce jour, nous ne parvenons cependant pas à reproduire cette image oxydée aux nombreuses propriétés. Beaucoup d'hypothèses ont été avancées, notamment celle d'un rayonnement, mais aucune ne s'est imposée. Certains ont même fait le rapprochement avec une sorte d'effulguration thermonucléaire¹...

Par conséquent, l'Homme du Linceul semble avoir vécu quelque chose d'exceptionnel. La sortie du drap sans corruption ni arrachement, l'absence de pesanteur et le « rayonnement » constituent une grande énigme. On ne comprend ni au plan physique ni au plan psychologique comment un faussaire aurait réalisé cette « image oxydée ». S'agit-il d'une preuve scientifique de la Résurrection du Christ ? Comme personne n'a réussi à reproduire en laboratoire l'image du linge et encore moins la Résurrection de Jésus, on ne peut en rigueur de terme affirmer que le Linceul constitue la preuve scientifique de celle-ci. N'oublions pas non plus que la Résurrection de Jésus est à la fois un événement matériel et surnaturel. Elle ne se résume pas à ce que laissent deviner des marques laissées sur un linge, mais constitue l'entrée de Jésus avec son corps glorifié dans la gloire divine. La Résurrection est donc une réalité insérée dans l'histoire et la dépassant. Cela dit, le

¹ Cf. Ian WILSON, *Le Suaire de Turin. Linceul du Christ ?*, Albin Michel, Paris, 1978, p. 285.

Linceul de Turin constitue un indice convaincant en faveur de la crédibilité de cet évènement.

Résumé

On peut difficilement nier que Jésus ait existé et qu'il ait été crucifié : Jésus de Nazareth est un personnage historique bien identifié même par les non-chrétiens, notamment grâce au Juif Flavius Josèphe et au Romain Tacite. Il s'agit plutôt de savoir s'il est ressuscité et s'il est vraiment Fils de Dieu.

En réalité, pris ensemble, trois évènements historiques incontestables sont inexplicables si l'itinéraire de Jésus s'est arrêté avec sa Passion : le démarrage du christianisme, le changement du jour du Seigneur par les premiers chrétiens et leur capacité à accepter le martyre pour affirmer que Jésus est ressuscité.

De plus, le Linceul de Turin – dont on peut raisonnablement penser qu'il s'agit du linge enveloppant Jésus à sa mort – a été le témoin d'un évènement exceptionnel non reproduit à ce jour. Le corps en est sorti sans corruption ni arrachement, semblant échapper à la pesanteur et produisant une forme de « rayonnement ». Ce n'est pas une preuve, mais bien un signe puissant en faveur de la résurrection du Christ.

Jésus, une figure unique dans l'histoire

« *That's one small step for (a) man, one giant leap for mankind!* ». Cette phrase de Neil Armstrong prononcée sur la Lune en juillet 1969 fit le tour de la terre. Deux ans plus tard, ce ne fut plus seulement à pied que l'homme évolua sur la lune, faisant d'un petit pas pour un homme un grand pas pour l'humanité : dans le cadre de la mission Apollo 15, James Irwin prit le volant d'une jeep, le premier véhicule à rouler sur notre satellite. Cet astronaute est cependant connu pour une autre citation qui se trouve dans ses mémoires. Il voulut remettre les choses en perspective et affirma que le plus grand évènement de l'histoire n'est pas que l'homme ait marché sur la Lune, mais que Dieu ait marché sur la Terre : « God

¹ Cité en www.navytimes.com/news/your-navy/2019/07/13/armstrongs-famous-one-small-step-quote-explained/ (consulté le 04/09/2024).

walking on the earth is more important than man walking on the moon¹ ». Jésus a réalisé cela.

En réalité, le Christ représente une figure unique dans l'histoire religieuse de l'humanité. De fait, il est le seul à s'être déclaré l'égal de Dieu.

Des affirmations nettes

Ses paroles sont claires. Pensons notamment à cette phrase : « Amen, amen, je vous le dis : avant qu'Abraham fût, moi, JE SUIS² ». Quand on se souvient que JE SUIS est le nom que Dieu s'attribue dans le livre de l'Exode³, il est facile de comprendre le poids des mots. Le Christ décrit aussi plusieurs fois la relation qui l'unit au Père : « Le Père et moi, nous sommes UN⁴ », « Tout m'a été remis par mon Père ; personne ne connaît le Fils, sinon le Père, et personne ne connaît le Père, sinon le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler⁵ », ... On voit que les auditeurs ont bien compris le message, notamment ceux qui « cherchaient à le tuer, car [Jésus] disait que Dieu était son propre Père, se faisant ainsi l'égal de Dieu⁶ ». Le monothéisme strict était rare à l'époque : Jérusalem était le dernier des lieux où se déclarer de condition divine...

Avant de poursuivre, signalons aussi l'humilité caractéristique de Jésus. Le Christ montre un Autre que Lui-même, renvoyant plusieurs fois à son Père : « Ma nourriture, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre⁷ ». Il explique à ses contradicteurs :

Mon enseignement n'est pas de moi, mais de Celui qui m'a envoyé. Quelqu'un veut-il faire la volonté de Dieu, il saura si cet enseignement vient de Dieu, ou si je parle de ma propre initiative. Si quelqu'un parle de sa propre initiative, il cherche sa gloire personnelle ; mais si quelqu'un cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, ce-lui-là est vrai et il n'y a pas d'imposture en lui⁸.

¹ Cité en www.reuters.com/news/picture/a-profound-spiritual-impact-reflections-idUSRTS2LXYW/ (consulté le 04/09/2024).

² Jean 8, 58.

³ Cf. Exode 3, 14.

⁴ Jean 10, 30.

⁵ Matthieu 11, 27.

⁶ Jean 8, 18.

⁷ Jean 4, 34.

⁸ Jean 7, 16-18.

Cela dit, on perçoit que la vérité de sa divinité demande tout de même à être solidement prouvée. Jésus ne peut pas se contenter de mots. Un jour où Il pardonne ses péchés à un homme paralysé (prétention divine, puisque le péché est une offense à Dieu), des scribes protestent intérieurement. Le Christ saisit l'occasion :

Qu'est-ce qui est le plus facile ? Dire à ce paralysé : « *Tes péchés sont pardonnés* », ou bien lui dire : « *Lève-toi, prends ton brancard et marche* » ? Eh bien ! Pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a autorité pour pardonner les péchés sur la terre... – Jésus s'adressa au paralysé – je te le dis, lève-toi, prends ton brancard, et rentre dans ta maison¹.

Le pouvoir divin employé d'abord pour le pardon des péchés est ensuite mis au service d'une guérison visible.

Jésus manifeste son identité d'autres manières, notamment en se déclarant maître du sabbat, alors que cette institution a été voulue par l'Éternel². Il fait aussi comprendre qu'en Dieu existe une troisième Personne : « *Quand viendra le Défenseur, que je vous enverrai d'auprès du Père, lui, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra témoignage en ma faveur³* » ; « *Allez ! De toutes les nations faites des disciples : baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit⁴* ».

En nous appuyant sur le témoignage des évangiles, un rapide aperçu des paroles et attitudes du Christ montre donc qu'Il a souvent parlé sans équivoque. Plus encore : le motif retenu pour sa condamnation est celui du blasphème. De fait, lorsque le grand prêtre demande à Jésus s'Il est « *le Christ, le Fils du Dieu béni* », ce dernier répond par l'affirmative et poursuit en s'identifiant à un personnage divin décrit par le prophète Daniel : « *Vous verrez le Fils de l'homme siéger à la droite du Tout-Puissant, et venir parmi les nuées du ciel⁵* » (les nuées sont considérées à l'époque comme un attribut de Dieu). Le grand prêtre n'a plus qu'à constater le « blasphème » et l'assemblée à demander la mort.

On pourrait certes affirmer que les premiers chrétiens ont sublimé la réalité après la crucifixion : Jésus était tellement inspirant que les disciples

¹ Marc 2, 9-11.

² Cf. Matthieu 12, 8.

³ Jean 15, 26.

⁴ Matthieu 28, 19.

⁵ Marc 14, 62. Cf. Daniel 7, 13-14.

en ont fait l'égal de Dieu. Ce scénario d'une relecture après le Vendredi saint s'avère pourtant peu crédible. Si Jésus n'avait été qu'un petit rabbin sans la prétention divine, une condamnation à mort aurait-elle été demandée ? De plus, où les apôtres auraient-ils trouvé l'idée de la divinité du Christ alors que, comme tous les Juifs, ils étaient pétris de la conviction que personne ne peut se faire l'égal de l'Éternel ? Ce n'est donc pas la foi des apôtres qui a engendré la divinité du Christ, mais l'inverse. De même, le récit des miracles relatés dans l'Évangile n'est pas une reconstitution améliorée de la réalité. Comme on l'a dit à propos de la Résurrection, il n'y aurait pas eu de textes évangéliques si Jésus avait seulement été un homme plus inspirant que la moyenne : la croix aurait signé non seulement la fin de Jésus, mais aussi celle de son message.

Jésus l'incomparable

Pour comprendre que Jésus est à proprement parler le Fils de Dieu, il faut donc voir qu'il l'a affirmé, mais qu'il l'a également prouvé par les signes de sa puissance divine, le plus grand étant sa Résurrection. Revendiquer la divinité sans réaliser de miracle, c'est un peu court. Réaliser des miracles sans prétendre être l'égal de Dieu, l'Ancien Testament nous en présente des exemples¹. Les deux conditions s'avèrent donc nécessaires pour être crédible comme Fils de Dieu.

Si l'on voulait être complet, il faudrait aussi développer le fait que Jésus a été annoncé de façon précise dans l'Ancien Testament. Il est clair que les Juifs attendaient depuis longtemps un messie (un homme rempli d'Esprit Saint) : cette espérance était plus vive que jamais à l'époque de Jésus². Le Christ se place donc dans cette attente, ce qui contribue à le rendre crédible. Notons que :

- Les Juifs attendaient un Messie qui serait comme un nouveau roi David³. Selon les évangiles, Jésus est effectivement de la maison de David⁴ et affirme sa royauté⁵ ;
- Une deuxième figure a ensuite émergé, avec le « Serviteur de Yahvé » chanté par Isaïe⁶. Ce Serviteur souffrant ressemble

¹ Cf. 2 Rois 5, 8, parmi d'autres.

² Cf. Renaud SILLY (dir.), *Dictionnaire Jésus*, Éditions Bouquins, Paris, 2021, article « Messianisme (à l'époque de Jésus) », p. 662 et suivantes.

³ Cf. 2 Samuel 7, 12-16.

⁴ Cf. Luc 1, 27.32.

⁵ Cf. Jean 18, 36.

⁶ Cf. notamment Isaïe 52 et 53.

- beaucoup au Christ en sa Passion (nous y reviendrons) ;
- Une troisième forme d'espérance messianique apparut enfin. Nous la connaissons et avons vu que Jésus l'a reprise explicitement pour se l'appliquer : c'est celle du Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel.

De façon surprenante, ces trois figures si contrastées sont unifiées dans le Christ. La Bible manifeste aussi l'unité de l'Ancien et du Nouveau Testament en montrant que Jésus réalise d'autres prophéties, comme dans la naissance à Bethléem¹, d'une vierge². Cette préparation de la venue du Christ était un argument cher à Blaise Pascal³. Dans le même temps, prendre conscience de l'enracinement juif du Nouveau Testament aide à percevoir la proximité spirituelle qui existe entre les disciples de Jésus et le peuple d'Israël : celui-ci a reçu la Révélation du Dieu unique, sans laquelle les disciples du Christ ne se comprennent pas eux-mêmes. Les divergences ne suppriment pas une forme de fraternité particulièrement mise en valeur de nos jours⁴.

Faisons le bilan. Le Christ apparaît ainsi comme le seul qui, dans l'histoire religieuse, ait revendiqué la divinité⁵. Puisqu'Il est mort en croix, Il devient aussi le seul Dieu humilié de l'histoire. Bien sûr, dans certains mythes, on trouve l'idée d'un dieu souffrant ou mourant, mais il s'agit de mythes et non d'une personne historiquement connue. Plus encore : pour Jésus, donner sa vie est au cœur de la mission⁶, alors que chez les dieux mythiques la souffrance n'est que marginale. Enfin, Il est la seule personne dans l'histoire qu'on affirme être réellement ressuscitée, c'est-à-dire

¹ Cf. Michée 5, 1.

² Cf. Isaïe 7, 14. Ce texte est l'objet de discussions serrées, puisque le mot hébreu utilisé (*almâ*) semble signifier « jeune fille », sans préciser explicitement la virginité de cette personne. Mais lorsque les Juifs, au III^{ème} siècle avant notre ère, le traduisirent de l'hébreu en grec (c'est la Bible des Septante), ils choisirent effectivement le mot vierge, *parthenos*. Avant le Christ, on attendait donc un « Emmanuel » né sans l'intervention d'un homme. De plus, à l'époque de rédaction d'Isaïe, *almâ* possédait en fait la connotation virginale, connotation progressivement perdue dans l'hébreu du judaïsme de notre ère (cf. Christophe RICO, *almâ et parthenos dans l'univers de la Bible : le point de vue d'un linguiste. Le cas de Isaïe 7, 14*, s.l., 2020 ; Christophe Rico est l'auteur de *La mère de l'Enfant-Roi – Isaïe 7, 14*, Cerf, Paris, 2013).

³ Cf. Blaise PASCAL, *Pensées*, Gallimard, Paris, 2022, fragment 184, p. 165-166.

⁴ Cf. CONCILE VATICAN II, *Nostra aetate*, n° 4.

⁵ Nous nous inspirons pour ce paragraphe de Mgr André LÉONARD, *Les raisons de croire*, Jubilé, Montrouge, 2010, p. 97 et suivantes.

⁶ Cf. Luc 12, 50.

passée de la mort à la vie, une vie qui ne peut plus céder à la mort.

Parce qu'Il est tout cela, le Christ éclaire le mystère du mal par une lumière également unique.

Le mystère de la Croix

« *L'amour du Christ nous saisit quand nous pensons qu'un seul est mort pour tous* », écrit saint Paul¹. Sur la croix, Jésus a affronté directement le mal. En « réexploitant » les ruines terribles du péché originel – la souffrance et la mort – Jésus a fait « *toutes choses nouvelles*² ». Comme on l'a dit, ce lieu de violence et de mort est devenu une source d'amour et de vie. Symboliquement, l'instrument horrible de la croix a fait place au mystère lumineux de la Croix.

Comment la souffrance est-elle devenue féconde, alors qu'en soi elle n'a pas de sens ? Parce qu'elle est « *entrée dans un ordre nouveau : elle a été liée à l'amour*³ ». Par là, un renouvellement des relations entre Dieu et l'homme a été rendu possible, les deux parties désunies recevant le cadeau de l'amour :

- À son Père, Jésus offrit ses souffrances avec une immense affection filiale. Se plaçant « du côté des hommes », le Fils de Dieu présenta librement sa vie humaine innocente, don d'une valeur infinie puisqu'Il possédait aussi la divinité. Cette unique offrande était donc capable de compenser toutes les fautes de l'humanité, anciennes et à venir. Ainsi pouvons-nous comprendre le « *sacrifice de pardon pour nos péchés* » évoqué par saint Jean⁴. La nature humaine ne renvoyait désormais plus d'abord l'image de la désobéissance, puisque Jésus s'était fait « *obéissant jusqu'à la mort* », selon les mots de saint Paul⁵. Le *non* humain laissa place à un *oui*. Bien sûr, l'ultime offrande sur la croix ne fut pas un acte isolé : en réalité, c'est plus généralement par sa venue dans le monde, sa Passion et sa Résurrection que le Fils de Dieu a réparé le lien entre le Ciel et la terre autrefois brisé⁶ ;

¹ 2 Corinthiens 5, 14.

² Apocalypse 21, 5.

³ Saint JEAN-PAUL II, *Salvifici doloris*, 11 février 1984, n° 18.

⁴ 1 Jean 4, 10.

⁵ Philippiens 2, 8.

⁶ Pour aller plus loin, cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, nos 599-618.

- Face aux hommes, le Dieu incarné a rendu le témoignage d'un amour incontestable, venant partager notre destinée, y compris dans sa partie douloureuse – et réparant nos déboires en notre nom. Puisque le péché originel avait été possible parce que l'homme avait « *laissé mourir dans son cœur la confiance envers son Créateur*¹ », Dieu a offert de quoi toucher le cœur de ses créatures et dissiper leur défiance.

L'amour « jusqu'au bout »

Le récit de la Passion du Seigneur Jésus nous est probablement connu, mais nous n'aurons pas assez de toute notre vie pour en percevoir la profondeur. Une bouleversante description qu'en a fait à l'avance Isaïe peut nous aider :

La multitude avait été consternée en le voyant, car il était si défiguré qu'il ne ressemblait plus à un homme ; il n'avait plus l'apparence d'un fils d'homme. Il étonnera de même une multitude de nations ; devant lui les rois resteront bouche bée, car ils verront ce que, jamais, on ne leur avait dit, ils découvriront ce dont ils n'avaient jamais entendu parler (...). Méprisé, abandonné des hommes, homme de douleurs, familier de la souffrance, il était pareil à celui devant qui on se voile la face ; et nous l'avons méprisé, compté pour rien. En fait, c'étaient nos souffrances qu'il portait, nos douleurs dont il était chargé. Et nous, nous pensions qu'il était frappé, meurtri par Dieu, humilié. Or, c'est à cause de nos révoltes qu'il a été transpercé, à cause de nos fautes qu'il a été broyé. Le châtement qui nous donne la paix a pesé sur lui : par ses blessures, nous sommes guéris (...). Par suite de ses tourments, il verra la lumière².

Dans les dernières décennies, des médecins ont pu étudier la Passion. Plus d'une fois, leur témoignage fut ensuite éloquent. Citons celui du Dr Jean-Maurice Clercq :

Compte tenu du degré d'affaiblissement de Jésus à l'issue de la nuit de son agonie morale à Gethsémani, affaiblissement qui ne fit que s'accroître violemment, nous pensons que le Sauveur aurait déjà dû mourir au cours de la flagellation, si ce n'est au moment de

¹ *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 397.

² Isaïe 52, 14 – 53, 11.

la mise en croix. Que Jésus ait encore survécu sur la croix pendant de longues heures est une impossibilité médicale ; la mort aurait déjà dû intervenir, précédée de plusieurs évanouissements, avant une syncope mortelle. Cette dernière n'est pas intervenue, pas même provoquée par l'enclouement. Notre Seigneur est toujours resté conscient en croix. Notre opinion est que Jésus a voulu "boire la coupe jusqu'à la lie" comme il l'avait accepté à Gethsémani ; il a voulu souffrir jusqu'au bout et toucher le fond de la douleur, tel qu'aucun être humain n'aurait pu le supporter, vivant dans son esprit et dans sa chair toutes les formes de souffrance possible existantes, sans chercher à y échapper, de sorte que toute souffrance humaine de quelque type qu'elle soit puisse se rejoindre et se fondre dans une des formes subies et acceptées par Jésus, du mont des Oliviers au Calvaire¹.

Si saint Jean nous dit que « *Dieu est Amour*² » et si cette bonté transparaissait déjà de bien des manières avant le Vendredi saint, on peut affirmer que ce jour-là, le Seigneur l'a révélée au plus haut point. L'amour « *jusqu'au bout*³ » du Christ en son humanité fut la transposition humaine de l'amour infini de Dieu. Le Créateur n'a pas expliqué la souffrance de façon théorique, mais a payé le prix de notre confiance en Lui. Il nous a également tracé une nouvelle route, qui va de la mort à la vie, du monde marqué par le péché à celui de l'amour.

Un chemin de vie

En ce 12 avril 2013, Carlotta Nobile, une jeune violoniste renommée, écrit au pape François. Lors du récent dimanche des Rameaux, le successeur de Pierre avait invité les jeunes à porter leur croix avec joie. Carlotta avait bu ces paroles, alors qu'elle-même était confrontée à un cancer. L'homélie l'a transformée. Voici les termes de sa lettre :

Cher Pape François, tu as changé ma vie. Je me sens honorée et privilégiée de pouvoir, à 24 ans, porter la croix dans la joie. Je sais maintenant que le cancer a guéri mon âme, dénouant tous mes écheveaux intérieurs et me faisant le don de la foi, de la confiance,

¹ Jean-Maurice CLERCQ, *La Passion de Jésus de Gethsémani au Sépulcre*, François-Xavier de Guibert, Paris, 2004, p. 153-154.

² Cf. 1 Jean 4, 8.

³ Jean 13, 1.

de l'abandon et d'une immense sérénité au moment où ma maladie se révèle plus grave que jamais¹.

La brillante Carlotta possédait alors un tempérament combatif, mais aussi tourmenté. Pendant un an et demi, elle s'était battue avec détermination contre la maladie. Pourtant, si les moments de colère ou d'accablement avaient été rares, elle n'avait pas expérimenté la paix intérieure.

Son dernier printemps lui ouvrit un chemin nouveau. Le 4 mars, à la suite d'une prière de son frère Matteo, le don de la sérénité lui fut offert. Vingt jours plus tard, l'homélie des Rameaux et une confession le Vendredi saint achevèrent la conversion de la violoniste, qui jusqu'alors ne vivait pas intensément la foi. Sa mère Adelina confie :

Il est incroyable de penser que ma fille – qui pendant toute sa très courte vie en a cherché le sens à travers les études, la culture, la musique et l'art – a réussi ensuite dans ses trois derniers mois terribles de sa maladie à trouver la réponse à toutes ses questions dans la présence vivante et palpitante du Seigneur dans son histoire difficile².

La dernière note du concerto de Carlotta fut une profonde gratitude : lors de son ultime nuit, elle exprime à plusieurs reprises ses remerciements à Dieu.

Comme bien d'autres chrétiens, Carlotta a découvert et vécu l'Évangile de la Croix et de la Résurrection, y trouvant les réponses à ses questions existentielles : pour la violoniste, « *ce fut là une illumination, une révélation*³ ». La souffrance en tant que telle est absurde, mais l'âme qui s'unit au Christ peut à son exemple la faire entrer dans l'ordre de l'amour et y trouver une fécondité. De même que Jésus a tout offert à son Père sur la Croix, de même, il devient possible de présenter à Dieu ses souffrances, afin que celles-ci retombent en bénédictions sur notre monde. Ainsi, à l'heure de la Croix se manifeste la puissance de la vie, de la Résurrection déjà présente. C'est pourquoi saint Jean-Paul II concluait ainsi sa lettre sur le sens chrétien de la souffrance :

¹ Citée in Filomena RIZZO et Paolo SCARAFONI, *Carlotta Nobile, En un instant, l'infini*, Artège, Perpignan, 2020, p. 15.

² Adelina LEPORE NOBILE, message à l'auteur de ces pages le 10/02/2021, en vue d'un article pour le journal *Zélie* (cf. n° 61, mars 2021, p. 5).

³ Adelina LEPORE NOBILE, *ibid.*

Nous demandons à vous tous qui souffrez de nous aider. À vous précisément qui êtes faibles, nous demandons de devenir une source de force pour l'Église et pour l'humanité. Dans le terrible combat entre les forces du bien et du mal dont le monde contemporain nous offre le spectacle, que votre souffrance unie à la Croix du Christ soit victorieuse¹ !

Dieu nous offre dès maintenant, malgré la souffrance et dans la souffrance, la fécondité de la vie – et dans l'éternité, la vie sans souffrance. « *Il essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur* », dit l'Apocalypse². Pour l'heure, les souffrances humaines et cosmiques sont, selon saint Paul, comme « *les douleurs d'un enfantement qui dure encore*³ ».

La route proposée par le Christ ne nous permet pas de tout comprendre, le mal demeurant un mystère. Elle n'enlève pas le désir de nous taire devant la souffrance des autres, ni celui que Dieu intervienne plus visiblement pour contrer les maux qui nous arrivent. Toutefois, elle déploie dès maintenant les ailes de notre amour et offre la certitude que, même dans les situations humainement les plus difficiles, brille la lumière de l'espérance.

Résumé

Jésus est une personne unique dans l'histoire de l'humanité : Dieu fait homme, qui livre sa vie pour l'humanité. En sauvant les hommes par la Croix, le Christ donne en même temps la preuve suprême d'un amour qui appelle notre confiance. Le mystère du mal n'est pas expliqué de façon théorique. En revanche, nous sommes certains que Dieu est Amour et qu'Il nous accompagne, permettant de transformer de l'intérieur nos épreuves.

*

En clôturant la première partie de ce livre, le message chrétien qui présente un Dieu Amour nous apparaît ainsi crédible. L'espérance que

¹ Saint JEAN-PAUL II, *Salvifici doloris*, 11 février 1984, n° 31.

² Apocalypse 21, 4.

³ Romains 8, 22.

nous avons recherchée semble solide. Elle nous est offerte avant tout par la figure incomparable du Christ qui est Lui-même à la fois « *la résurrection et la vie*¹ » et l'Amour incarné.

Au regard de l'étendue et de la complexité des sujets abordés, ces lignes demeurent brèves. Entre autres, des arguments en faveur de l'existence de Dieu n'ont pas été abordés. On saura au besoin se référer aux livres sur les raisons de croire parus ces dernières années².

Il reste à voir comment l'expérience peut à sa manière confirmer la crédibilité du message chrétien.

¹ Jean 11, 25.

² Cf. annexe bibliographique en fin d'ouvrage.

Partie II.

Vérification par l'expérience

Que vaudrait un message séduisant s'il n'était jamais vérifié dans la vie quotidienne ? Il courrait peut-être le risque d'être une idée hors-sol, donc inutile pour éclairer nos vies.

Inversement, le chrétien croit non seulement parce que le message du Christ est crédible, mais également grâce à tout ce qu'il a vécu. C'est en expérimentant concrètement la foi qu'on achève d'en percevoir la fiabilité : la meilleure façon d'être convaincu qu'il est agréable de nager est effectivement de plonger dans l'eau... Si le chrétien s'est suffisamment engagé dans la vie spirituelle, il a pu vérifier que la foi touche notre existence quotidienne et la transforme. Plus encore : l'expérience n'est pas seulement une confirmation de la cohérence du message, mais elle fait aussi mieux découvrir celui-ci. Par exemple, la manière dont Dieu vient et habite en nous « *ne peut être connue que par expérience*¹ ». On comprend donc l'invitation de Jésus au début de l'Évangile : « *Venez et voyez*² ».

Cela dit, beaucoup ne commencent pas le chemin de foi par une conviction mûrie au fil de lectures. C'est souvent l'inverse : ils vivent quelque chose d'intense et, dans un second temps, mettent des mots sur cette expérience. Il en fut de même à l'origine, puisque les apôtres ont découvert la foi nouvelle en rencontrant une Personne et non pas en lisant un texte.

¹ Saint THOMAS D'AQUIN, *Commentaire de l'Évangile selon saint Jean*, I, 15. Cf. Jean 1, 39.

² Jean 1, 39.

Dieu les a rejoints en son Fils. Les douze ont fait l'expérience concrète de la Parole éternelle de Dieu ayant pris la nature humaine et c'est cela que rapportent les évangiles¹. Ainsi, les écrits du Nouveau Testament sont nés de la vie et non l'inverse : « *Ce qui était depuis le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché du Verbe de vie, nous vous l'annonçons*² », déclare saint Jean.

Pour autant, l'étude du message évangélique reste incontournable lorsque nos contemporains commencent le chemin chrétien par une expérience : la Parole de Dieu permet de mieux comprendre ce qui s'est déroulé, tandis que la cohérence intellectuelle qui se dégage évite de penser qu'on a été fou quelques instants. Au près d'amis, cette même crédibilité permet aussi de rendre compte d'une expérience qui demeure en soi incommunicable.

Comme les deux hémisphères du cerveau, cohérence et expérience ont ainsi leurs rôles respectifs : elles se complètent et se confortent. Sainte Thérèse de Lisieux le disait à sa manière : « *Je comprends et je sais par expérience que le Royaume de Dieu est au-dedans de nous*³ ».

Plongeons donc dans l'expérience chrétienne !

*

¹ Cf. Jean 1, 14.

² 1 Jean 1, 1.

³ Sainte THÉRÈSE DE LISIEUX, *Manuscrit A*, 83 verso.

Chapitre 1. Que veut dire croire ?

« **A** l'origine du fait d'être chrétien, il n'y a pas une décision éthique ou une grande idée, mais la rencontre avec un évènement, avec une Personne, qui donne à la vie un nouvel horizon et par là son orientation décisive », affirmait Benoît XVI¹. Qu'est-ce que cela signifie ?

Le saut de la confiance

À proprement parler, la foi ne naît pas de la perspicacité de notre intelligence. D'elles-mêmes, les raisons de croire ne produisent pas la foi. Celle-ci se place à un autre niveau. Si les raisonnements ont montré que Dieu est le « Rocher² » sur lequel fonder sa vie, il convient ensuite de Le rejoindre pour passer aux travaux pratiques... C'est un changement de référentiel, l'entrée volontaire dans le champ de gravitation divin. Celui qui a la foi possède la certitude que Dieu est la Vérité et Lui offre effectivement sa confiance. En réalité, il s'agit d'un acte *surnaturel* : on accepte d'entrer dans le monde divin, ce qui dépasse les forces de notre nature humaine.

Un tel saut est impossible sans l'aide de Dieu. Le Seigneur intervient donc d'abord pour nous faire percevoir qu'il est bon de le réaliser. Si nous acceptons, Dieu nous permet de formuler le premier acte de foi : notre volonté aidée par la grâce demande à notre intelligence de croire. À ce moment précis, la vertu de foi nous est donnée (le mot *vertu* signifie force intérieure, capacité à faire le bien)³. Celle-ci se manifeste donc comme la

¹ Benoît XVI, *Deus caritas est*, 25 décembre 2005, n° 1.

² Psaume 18, 15.

³ Cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 155 et Père Robert AUGÉ, *Connaître Dieu par expérience*, Artège / Lethielleux, Perpignan / Paris, 2016, p. 92.

confiance dans le Christ : parce que nous croyons le Messager, nous adhérons aussi au message.

Précisons l'ambiance de ce moment où le Seigneur intervient pour nous faire percevoir qu'il est bon de réaliser le saut surnaturel de la confiance. L'âme entend la voix du Bon Pasteur comme un appel de la Vérité : le Christ « *illumine et enseigne l'homme intérieurement*¹ ». Il est toujours possible de refuser la lumière, mais c'est en réalité l'heure de suivre le Christ : « *Mes brebis écoutent ma voix*² », dit Jésus dans la parabole du Bon Pasteur. Croire signifie donc « *adhérer à Dieu lui-même, en se confiant en Lui et en donnant son assentiment à toutes les vérités qu'Il a révélées, parce que Dieu est la vérité*³ ».

Mystérieusement, le Seigneur nous donne alors la faculté de voir « avec ses yeux ». Certes, au plan humain, nous pouvons continuer à être séduits par la crédibilité du message chrétien ou nous passionner pour le dialogue entre science et foi. Toutefois, le principal réside à un niveau supérieur : dans cette relation de foi et d'amitié avec le Christ qui vient de naître. La foi est donc une grâce, un cadeau immérité fait à notre intelligence surélevée. De ce nouveau « poste d'observation », nous pouvons mieux saisir la profondeur du contenu de la foi et en contempler la beauté. Bien sûr, la foi peut chercher alors à mieux comprendre : c'est la théologie, discours rationnel sur Dieu. Certains ont été loin sur ce chemin. Ils s'appellent saint Ambroise, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, sainte Thérèse d'Avila, sainte Thérèse de Lisieux... On leur donne le titre de « Docteur de l'Église », parce que leurs paroles éclairent tous les chrétiens.

Ce nouveau regard donné par la foi a été décrit par saint Charles de Foucauld :

La foi éclaire tout d'une lumière nouvelle, autre que la lumière des sens, ou plus brillante ou différente... Ainsi celui qui vit de foi a l'âme pleine de pensées nouvelles, de goûts nouveaux, de jugements nouveaux ; ce sont des horizons nouveaux qui s'ouvrent devant lui, horizons merveilleux qui sont éclairés d'une lumière céleste et beaux de la beauté divine⁴...

¹ Saint THOMAS D'AQUIN, *Quodlibetum*, II, q. 4, a. 1, ad. 3.

² Jean 10, 24.

³ *Compendium du Catéchisme de l'Église catholique*, n° 27. Cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 150.

⁴ Saint CHARLES DE FOUCAULD, *Méditation à Nazareth*, 8 novembre 1897, in FRÈRE CHARLES

La foi ouvre à une amitié avec le Christ

En réalité, la foi n'emporte pas seulement notre intelligence, mais toute notre personne.

Celui qui bénéficie de ce don reçoit dans le même instant l'espérance et la charité. Ce sont les trois vertus théologiques, celles qui nous connectent directement à Dieu : nous entrons véritablement dans une amitié avec le Seigneur¹.

Grâce à la foi, Dieu nous fait participer à sa propre vie : par pure gratuité, Il veut nous faire entrer dans son éternité bienheureuse. Non sans motif, l'espérance nous fait donc désirer cette intimité divine qui ne sera plénière qu'après la mort. Nous espérons que Dieu se donnera à nous de façon définitive, parce qu'Il l'a promis. Ce sera l'accomplissement de nos désirs les plus profonds : la soif de vérité, de beauté, d'amitié, d'infini, d'absolu, de bonheur. Ou, pour reprendre le fil rouge de ce livre, la vie et l'amour nous seront offerts en plénitude et deviendront notre trésor, car nous posséderons Celui qui est Vie et Amour. De plus, par la vertu d'espérance, nous espérons aussi de Dieu tous les moyens nécessaires pour nous aider à lui être fidèles sur cette route terrestre. Cette espérance est certitude, car Dieu tient ses promesses. « *L'espérance ne déçoit pas* », selon les mots de saint Paul qui continue : « ... puisque l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné² ».

Enfin, par la charité, nous voulons faire battre notre cœur au diapason de celui de Dieu : L'aimer, nous réjouir de son bonheur, nous donner à Lui et aux autres. Le mot *charité* ne désigne donc pas ici une simple bienveillance à l'égard des personnes pauvres ou défavorisées, mais l'une des trois vertus théologiques. Alors que la vertu de foi illumine notre raison, l'Esprit Saint nous est « prêté » par la charité, afin de déployer les potentialités de l'âme. Notre volonté est ainsi fortifiée pour enrichir encore sa propre capacité d'aimer. Elle participe alors à la force de l'amour qui fait vibrer le cœur de Dieu. Si l'espérance nous donne la certitude d'être personnellement comblés, la charité apporte une dimension plus désintéressée : elle se réjouit aussi du bonheur que Dieu possède et le désire pour les autres. Ce sont ainsi des mouvements complémentaires. Insistons sur ce point : on pourrait croire que l'espérance est une forme d'égoïsme dans

DE JÉSUS, *Œuvres spirituelles*, Seuil, Paris, 1958, p. 523-524.

¹ Cf. Jean 15, 15.

² Romains 5, 5.

la mesure où elle participe à notre accomplissement personnel : « *Je posséderai une vie indestructible et serai rassasié par l'amour* ». En réalité, cette vertu a toujours pour compagne la charité. Dès lors, amour de soi, des autres et de Dieu sont inséparables et s'harmonisent. La même charité me fait aimer ma personne, le prochain et le Seigneur.

Les vertus théologiques permettent de vivre selon la nouvelle proximité avec le Seigneur, celle de fils habités par l'Esprit Saint : « *Vous n'avez pas reçu un esprit qui fait de vous des esclaves et vous ramène à la peur ; mais vous avez reçu un Esprit qui fait de vous des fils ; et c'est en lui que nous crions "Abba !", c'est-à-dire : Père !* ».

Résumé

Les raisons de croire ne produisent pas la foi. À l'origine de celle-ci, se trouve un appel surnaturel auquel l'homme répond grâce à l'aide de Dieu. La foi emporte ensuite toute la personne dans une amitié avec le Christ, l'espérance et la charité étant offertes en même temps.

¹ Romains 8, 15.

Chapitre 2. Des préludes variés

Comment commence-t-on un chemin de foi ? Quels sont les « tremplins » ? En réalité, ils s'avèrent extrêmement variés : il y a autant de chemins de foi que d'hommes.

Dans l'une des conversions les plus célèbres, celle de saint Augustin, le point de départ fut la lecture à dix-neuf ans d'un livre de Cicéron, l'*Hortensius*¹. C'est donc par une œuvre non-chrétienne que Dieu plaça en lui l'amour de la sagesse. La suite de la route fut longue. Déçu par la Bible, il fut en revanche séduit par un courant qui expliquait tout de façon dualiste (selon le *manichéisme* en effet, il existe un principe du bien et un principe du mal). Augustin s'établit ainsi à Carthage comme célèbre maître de rhétorique. Pourtant, la doctrine manichéenne le déçut également. Disposant ensuite d'un poste prestigieux à Milan, il vint écouter saint Ambroise dont l'éloquence l'émerveillait. Le contenu des prédications de l'évêque le toucha :

Le grand problème de l'Ancien Testament, du manque de beauté rhétorique, d'élévation philosophique se résolvait, dans les prédications de saint Ambroise (...): Augustin comprit que tout l'Ancien Testament est un chemin vers Jésus Christ. Il trouva ainsi la clef pour comprendre la beauté, la profondeur également philosophique de l'Ancien Testament et il comprit toute l'unité du mystère du Christ dans l'histoire et également la synthèse entre philosophie, rationalité et foi dans le Logos, dans le Christ Verbe éternel qui s'est fait chair².

¹ Cf. saint AUGUSTIN, *Confessions*, III, 4, 7.

² BENOÎT XVI, *Audience générale*, Rome, 9 janvier 2008.

Saint Augustin évoquera ensuite sa rencontre avec Dieu dans un texte émouvant de ses *Confessions* :

Tard, je T'ai aimée, Beauté si ancienne et si nouvelle, tard je T'ai aimée ! Mais voilà : Tu étais au-dedans de moi quand j'étais au-dehors, et c'est dehors que je Te cherchais ; dans ma laideur, je me précipitais sur la grâce de tes créatures. Tu étais avec moi, et je n'étais pas avec Toi. Elles me retenaient loin de Toi, ces choses qui n'existeraient pas si elles n'existaient en Toi. Tu m'as appelé, Tu as crié, Tu as vaincu ma surdité ; Tu as brillé, Tu as resplendi, et Tu as dissipé mon aveuglement ; Tu as répandu ton parfum, je l'ai respiré et je soupire maintenant pour Toi ; je T'ai goûtée, et j'ai faim et soif de Toi ; Tu m'as touché et je me suis enflammé pour obtenir la paix qui est en Toi¹.

Une telle conversion, tant désirée par sa mère sainte Monique, s'est accompagnée d'une libération intérieure qu'Augustin n'avait jamais obtenue auparavant. Il s'agit d'une véritable expérience existentielle, l'une des remarquables facettes de sa conversion. Le Christ a sauvé Augustin et la vie de celui-ci a changé : « *Comment vous m'avez délivré de cette chaîne étroite de sensualité et de l'esclavage du siècle [carréisme], je vais le raconter, à la gloire de votre nom, Seigneur, mon rédempteur et mon secours*² ».

À travers cet exemple, on discerne quelques éléments que l'on peut retrouver dans d'autres parcours : quête intellectuelle, témoignage inspirant de chrétien(s), découverte de la Sainte Écriture, ... , puis transformation concrète de la vie. Reprenons les deux premiers.

Une recherche de la vérité

Même si nous avons vu que ce n'est pas l'itinéraire habituel, il est vrai qu'une démarche intellectuelle peut orienter vers la foi, ou au moins avoir une place significative dans le cheminement spirituel. Voici quelques itinéraires qui le montrent.

Commençons par celui de Jacques Maritain et Raïssa Oumançoff, baptisés en 1906. Assoiffés de sens, déçus par le scepticisme ambiant qui laissait les questions existentielles sans réponse, les deux étudiants à la

¹ Saint AUGUSTIN, *Confessions*, X, 27, 38.

² Saint AUGUSTIN, *ibid.*, VIII, 6, 13.

Faculté des sciences de la Sorbonne passèrent par un désespoir immense. Un jour de l'été 1901, faisant le bilan en se promenant à Paris au Jardin des Plantes, ils prirent une décision. Recueillons le témoignage de Raïssa :

Nous décidâmes donc de faire pendant quelque temps encore confiance à l'inconnu ; nous allions faire crédit à l'existence, comme à une expérience à faire, dans l'espoir qu'à notre appel véhément le sens de la vie se dévoilerait, que de nouvelles valeurs se révéleraient si clairement qu'elles entraîneraient notre adhésion totale, et nous délivreraient du cauchemar d'un monde sinistre et inutile. Que si cette expérience n'aboutissait pas, la solution serait le suicide¹.

Heureusement, les deux jeunes ont pu commencer à sortir de leur désespoir grâce à Henri Bergson. Ce philosophe enseignait que la vérité peut être trouvée et que le monde spirituel est une réalité. Mariés en 1904, les époux Maritain eurent ensuite un cheminement exceptionnel et devinrent un phare intellectuel du catholicisme de leur époque, avec une stature internationale.

Quelques temps auparavant, Élisabeth Leseur vécut aussi à sa manière un parcours hors du commun. Épouse d'un homme qui se révéla après son mariage profondément hostile à la foi, elle perdit à son contact la ferveur chrétienne de sa jeunesse. Son mari Félix travaillait réellement en ce sens et finit par lui conseiller de lire Ernest Renan, auteur réputé en ce XIX^{ème} siècle finissant. Élisabeth se plongea alors dans les nombreux volumes de l'écrivain, ancien séminariste devenu farouchement anti-chrétien. Rejoindrait-elle la foule des lecteurs qui avaient perdu la foi en fréquentant ces œuvres ? Au contraire, derrière la perfection littéraire, Élisabeth discerna de la mauvaise foi et une faiblesse d'argumentation. Elle décida alors de s'attaquer point par point aux thèses exposées. Relisant les évangiles, reprenant notamment les œuvres d'un prêtre élu à l'Académie française, étudiant des récits de conversions ou de crises de la foi, elle retrouva définitivement la ferveur spirituelle. Au cours de cette recherche intellectuelle, c'est en réalité un appel à la vérité qu'elle perçut². Renan, malgré lui, l'avait reconduite au Christ. La suite vaut la peine d'être évoquée. Élisabeth témoigna jusqu'au bout un grand amour pour son mari.

¹ Cité en Jean-Luc BARRÉ, *Jacques et Raïssa Maritain*, Perrin, Paris, 2012, p. 70-71.

² Cf. Bernadette CHOVELON, *Élisabeth et Félix Leseur*, Artège, Perpignan, 2015, p. 82-87.

Après sa mort prématurée, Félix découvre son journal spirituel. Il se convertit grâce à ce dernier et devint même prêtre dominicain.

Des conversions avec une forte dimension intellectuelle existent encore de nos jours. Signalons Olivier Bonnassies, ancien élève de l'École polytechnique et co-auteur du best-seller *Dieu, la science, les preuves* paru en 2021¹. Incroyant à vingt ans, il pensait que les chrétiens étaient irrationnels et l'assumaient, avant de découvrir par hasard l'argumentation sur les raisons de croire. Il y a cherché des failles sans en trouver, ce qui l'a convaincu de commencer des études de philosophie et de théologie. Il a depuis manifesté une ardeur missionnaire peu commune, avec notamment le lancement du site *Aleteia* et l'initiative *1000 raisons de croire*.

Actuellement, on peut aussi rencontrer des jeunes adultes qui, étudiant l'histoire de France, y voient le rôle majeur du catholicisme puis, s'intéressant à ce dernier, demandent le baptême². Nous verrons cependant qu'aujourd'hui, le phénomène français de conversions de jeunes ne se limite pas à ce genre d'itinéraire pourtant remarquable.

Des témoins inspirants

N'adhère-t-on pas souvent à un idéal parce qu'on le voit réalisé en une personne inspirante ? Celle-ci semble avoir résolu des questions existentielles, sa vie sonne juste, son enthousiasme est communicatif... Dans l'itinéraire de foi, des « témoins » peuvent ainsi jouer un rôle significatif.

Commençons par le cas de saint Charles de Foucauld en 1886 et laissons-lui la parole :

Pendant que j'étais à Paris, faisant imprimer mon voyage au Maroc, je me suis trouvé avec des personnes très intelligentes, très vertueuses et très chrétiennes ; je me suis dit (...) « *que peut-être cette religion n'était pas absurde* » ; en même temps une grâce intérieure extrêmement forte me poussait : je me mis à aller à l'église, sans croire, ne me trouvant bien que là et y passant de longues heures à répéter cette étrange prière : « *Mon Dieu, si vous existez, faites que je vous connaisse !* »³

¹ Cf. Interview d'Olivier Bonnassies sur Youtube @frerePaulAdrien, 19/12/2021 (accessible via www.youtube.com/watch?v=InEEJbnLIUE consulté le 20/10/2025). Cf. Michel-Yves BOLLORÉ et Olivier BONNASSIES, *Dieu, la science, les preuves*, Éditions Trédaniel, Paris, 2021.

² Cette tendance est confirmée par des témoignages convergents.

³ Saint Charles de FOUCAULD, *Lettre à Henry de Castries*, 14 août 1901, in FRÈRE CHARLES DE

Parmi ces personnes évoquées par Charles de Foucauld, il faut citer en premier lieu sa cousine Marie de Bondy, dont le témoignage de foi a servi d'instrument divin : « *Mon Jésus, mon Sauveur (...), Vous m'aviez attiré à la vertu par la beauté d'une âme en qui la vertu m'avait paru si belle, qu'elle avait irrévocablement ravi mon cœur*¹ ».

Pour la princesse Alessandra Borghese, héritière de la prestigieuse famille romaine du même nom, c'est la présence de son amie Gloria qui fut décisive. Celle-ci, profondément chrétienne, l'aida à raviver sa foi en 1998. De quelle façon ? La chaleureuse Gloria allia le brillant de son milieu à une foi profonde. En unissant *standing* et christianisme joyeux, l'amie d'Alessandra fit basculer toute une vie².

Parfois, ce sont des témoignages plus lointains qui interpellent. Un soir de 1921, une étudiante de dix-neuf ans tomba sur l'autobiographie de sainte Thérèse d'Avila. Captivée, Édith passa toute la nuit à la lire et à l'aube re-ferma le livre en disant : « *Ceci est la vérité* ». Son cheminement vers le christianisme était déjà bien entamé, mais à présent les dernières hésitations tombaient et l'étudiante demanda le baptême³. Signalons qu'elle appartenait à une école philosophique dont l'amour de la réalité conduisit la plupart des étudiants au Christ : un sain réalisme fut pour ces derniers (mais pas pour leur maître) la première étape vers la foi⁴. Sainte Édith Stein, née dans

JÉSUS, *Œuvres spirituelles*, Seuil, Paris, 1958, p. 663.

¹ Saint Charles de FOUCAULD, *Méditation à Nazareth*, 8 novembre 1897, in René Bazin, *Charles de Foucauld*, Nouvelle Cité, Montrouge, 2003, p. 185.

² Cf. Alessandra BORGHESE, *De la dolce vita à la rencontre de Dieu*, Éditions du Jubilé, Montrouge, 2004.

³ Joachim BOUFLET, *Édith Stein, philosophe crucifiée*, Presses de la Renaissance, Paris, 1998, p. 22.

⁴ Il s'agit de l'école d'Edmund Husserl. Son époque, le tournant des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, était marquée par l'idéalisme philosophique selon lequel nous ne pouvons connaître que nos idées et non la réalité. À rebours de cette tendance, Husserl a promu un certain retour au réel, aux phénomènes tels qu'ils se présentent à nous, d'où le nom de *phénoménologie*. Or, dans le même mouvement, il a entraîné des conversions spirituelles : une très large proportion s'est convertie au christianisme. Sainte Édith Stein explique : « *Sa façon de guider le regard sur les choses elles-mêmes, et d'éduquer à les saisir intellectuellement en toute rigueur et à les décrire d'une manière sobre, fidèle et consciencieuse, a libéré [ses élèves] de tout arbitraire et de toute fatuité dans la connaissance et a conduit à une attitude cognitive simple, soumise à l'objet et de ce fait humble. Elle apprit aussi à se libérer des préjugés, à se désentraver de ce qui rendait insensible à des intuitions nouvelles. Cette attitude, à laquelle il [nous] a consciemment éduqués, a libéré plusieurs d'entre nous, et nous a rendus disponibles pour la vérité catholique. Ainsi toute une série de ses disciples lui doivent également d'avoir trouvé le chemin vers l'Église – chemin qu'il*

la foi juive, devenue athée à l'adolescence, devint carmélite – c'était son projet en se présentant au baptême. Elle consumma sa vie comme juive et catholique au camp d'Auschwitz en 1942.

Les débuts de l'itinéraire vers le Christ du Dr Takashi Nagai, pionnier de la radiologie au Japon, furent pour leur part marqués par la lecture des *Pensées* de Pascal : « *Qu'était donc cette foi catholique, pour que le savant Pascal pût l'accepter, sans contredire sa science ?* ¹ », se demanda-t-il. Pour Takashi, il fallait un témoin qui unifiait science et foi. Ce médecin eut ensuite une fécondité impressionnante. Après l'explosion de la bombe atomique, il donna un souffle d'espérance à tout son pays.

Ces exemples sont l'occasion de saisir que la route de la foi n'est pas purement individuelle. Cela se manifeste parfois dès les tous premiers pas².

L'itinéraire des jeunes Français demandant le baptême

Une attention spéciale mérite d'être portée à ces nombreux jeunes de France qui, depuis quelques années, désirent entrer dans l'Église. Des *catéchumènes* – c'est ainsi qu'on appelle ceux qui demandent à recevoir le baptême – dont personne n'a prédit la venue et dont certains ont été reçus par Léon XIV juste avant l'ouverture du Jubilé des jeunes³.

Les premières recherches permettent d'entrevoir les grandes lignes de leur cheminement, même si chaque itinéraire demeure unique⁴. Généralement, celui-ci commence de façon solitaire et progressive : c'est pour ces jeunes l'heure des questions existentielles. Il semble alors fréquent que la figure d'une grand-mère chrétienne et priante allume chez eux une étincelle. Telle épreuve, comme une déception amoureuse ou la perte d'un proche, peut y contribuer également. Pour nourrir leur quête spirituelle déjà entamée, ces jeunes vont alors ouvrir la Bible et chercher des réponses sur Internet. Ici, les influenceurs catholiques jouent un rôle par leurs vidéos bien montées et leur présence sur les réseaux sociaux, notamment au moment

n'avait pas trouvé lui-même » Édith STEIN, *Phénoménologie et philosophie chrétienne*, cité en Joachim BOUFLET, *op. cit.*, p. 137.

¹ Takashi NAGAI, *Les cloches de Nagasaki*, cité en Fernand LELOTTE (dir.), *Convertis du XX^e siècle*, I., Casterman, Paris-Tournai, 1957, p. 121.

² Cf. Romains 10, 13-17 et Cardinal Joseph RATZINGER, *La foi chrétienne hier et aujourd'hui*, Cerf, Paris, 2005, p. 44 et suivantes. Cf. aussi p. 135.

³ Cf. LÉON XVI, Discours aux néophytes et catéchumènes français, Rome, 29 juillet 2025.

⁴ Cf. Antoine PASQUIER, *Enquête sur ces jeunes qui veulent devenir chrétiens*, Mame, Paris, 2025.

du Carême. Lorsque ces chercheurs de sens font enfin l'expérience de la messe, ils y trouvent souvent une paix intérieure.

L'une des raisons de la croissance exponentielle des demandes de baptême depuis quelques années est l'arrivée « en grappe » dans l'Église. Très souvent, les jeunes se motivent mutuellement : les amis ou des membres d'une même famille font la démarche ensemble. Bien sûr, l'amitié avec des chrétiens à l'âme missionnaire est aussi féconde : on peut récolter de nombreux témoignages de jeunes chez qui la discussion avec des baptisés ardents a été déterminante.

La libre initiative de Dieu

Pour terminer, rappelons que les préludes peuvent être totalement absents : le Seigneur est libre d'intervenir sans préavis. L'une des plus célèbres conversions instantanées et inattendues est celle d'André Frossard en 1935. Alors qu'il avait vingt ans, ce journaliste élevé dans l'athéisme franchit le seuil d'une chapelle parisienne pour y chercher son ami et fut comme spirituellement ébloui par le Saint-Sacrement. Il en ressortit catholique quelques minutes plus tard, tout le contenu de la foi lui ayant été infusé dans le même moment. André Frossard n'avait pourtant « *ni chagrin d'amour, ni inquiétude, ni curiosité [et selon lui] la religion était une vieille chimère¹* ». Cet Académicien, qui allait devenir ami de Jean-Paul II, publia *Dieu existe, je l'ai rencontré²*.

Résumé

Combien de chemins mènent au Christ ? Autant que de personnes.

Une recherche intellectuelle peut servir de prélude à la foi, mais c'est plutôt rare. Voir l'idéal chrétien incarné dans un témoin inspirant est sans doute plus fréquent. La soif de sens peut aussi légitimement tarauder certains.

Il reste que le Seigneur est libre de faire irruption quand Il veut dans l'existence d'une personne, provoquant en celle-ci un émerveillement inattendu.

¹ André FROSSARD, *Dieu en questions*, DDB / Stock / Laurence Pernoud, Paris, 1990, p. 27.

² André FROSSARD, *Dieu existe, je l'ai rencontré*, Fayard, Paris, 1969, spécialement p. 148-151.

Chapitre 3.

Dieu nous touche personnellement

Quels que soient les préludes, le véritable tremplin vers la foi est toujours au-dedans. Le Christ peut bien sûr passer par des intermédiaires, des médiations : Il nous offre de comprendre tel raisonnement, rencontrer des personnes, vivre des événements, ... Pourtant, on l'a compris, à l'origine de l'acte de foi du converti se trouve essentiellement un appel intime dans l'âme de la personne. C'est le saut surnaturel de la confiance dont nous avons parlé. En ce sens, la foi demeure toujours un don divin immérité : « *C'est bien par la grâce que vous êtes sauvés, et par le moyen de la foi. Cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu¹* », enseigne saint Paul. Entendre cet appel du Christ est donc capital dans l'itinéraire chrétien.

Bien sûr, il y a des personnes qui reçoivent le baptême (et donc la foi) à la naissance, ou en tout cas avant l'âge de raison. Dans ce cas, un appel résonne dans l'âme à partir de cet âge².

L'appel de la vérité peut se renouveler au cours de la vie : l'homme pourra y répondre avec l'aide de la vertu de foi déjà offerte par Dieu.

Élargissons à présent la perspective et voyons combien la vie intérieure toute entière se révèle être un véritable motif de croire, un trésor que chacun peut conserver et méditer dans son cœur. En dernière analyse, les raisons de croire ne se limitent pas aux raisonnements évoqués dans la première partie de ce livre.

¹ Cf. Éphésiens 2, 8.

² Saint Thomas d'Aquin le situe précisément à l'aube de l'âge de raison, au premier acte libre. Selon lui, l'enfant est appelé à choisir le bien, de sorte qu'il choisit en réalité le Bien, Dieu (l'appel de la Vérité se concrétise ici dans l'appel du Bien). Cf. par exemple *Somme théologique*, I^a-II^{ae}, q. 89, a. 6., c.

Le témoignage de la conscience

Né à Londres en 1801, John Henry Newman fut profondément marqué à quinze ans par une expérience spirituelle et en garda toute sa vie une certitude : Dieu est présent dans son âme. Grande intelligence, John Henry passa près de trente ans à l'Université d'Oxford comme étudiant, puis comme enseignant et pasteur anglican de la paroisse universitaire. Il devint le prédicateur le plus écouté de son pays. Cependant, en consultant les auteurs des premiers siècles chrétiens – les Pères de l'Église – il se demanda si l'anglicanisme fondé par le roi Henri VIII était fidèle au christianisme originel. Newman fut durablement taraudé par une question : où est la véritable Église ? Cette interrogation l'amena en 1845 à rallier l'Église catholique, dans laquelle il vit l'héritière de celle des premiers siècles. Rejeté par ses amis, considéré comme un traître, il fut finalement réhabilité dans l'opinion publique à la fin de sa vie. Son autobiographie, *Apologia pro vita sua*, devint une référence. John Henry Newman est une figure majeure : il fut créé cardinal et canonisé par l'Église catholique.

Suite à son expérience fondatrice à quinze ans, Newman s'intéressa notamment à la manière dont Dieu se rend présent à notre âme. Il approfondit la notion de conscience. Dans la vie courante, ce mot signifie notamment le sens du bien et du mal que chacun peut avoir, la capacité à juger moralement des actes. Newman lui donna une grande portée : si on écoute cette voix, ne peut-on pas reconnaître qu'elle nous dépasse et même y discerner celle de Dieu ? Dans son roman *Callista*, l'écrivain mit effectivement ces paroles sur les lèvres de l'héroïne :

Ce Dieu, je le sens dans mon cœur. J'ai le sentiment d'être en sa présence. Il me dit : « *Fais ceci, ne fais pas cela* ». Vous me direz sans doute que ce commandement n'est qu'une loi de ma nature, comme le sont la joie et le chagrin, mais je ne le croirai pas. Non, c'est l'écho d'une personne qui me parle. Rien ne pourra me convaincre que cette voix ne provient pas en dernier lieu de quelqu'un d'autre que moi. Elle porte avec elle la preuve de son origine divine. Ma nature ressent pour elle ce que l'on ressent à l'égard d'une personne. J'éprouve de la satisfaction lorsque je lui obéis, et de la peine quand je désobéis ; tout comme si je faisais plaisir à un ami révérent ou si je l'offensais. Vous voyez donc, Polémon, que je crois en ce qui est plus qu'un simple « quelque chose ». Je crois en ce qui est pour moi plus réel que le soleil, la lune, les étoiles, la terre si belle et la

voix des amis. Alors, me direz-vous, qui est ce Dieu ? Vous a-t-il jamais appris quelque chose sur lui-même ? Hélas, non ! Et c'est là mon malheur ! Mais je ne veux pas renoncer à ce que j'ai parce que je ne possède pas davantage. Un écho implique une voix, une voix suppose une personne qui parle ; et cette personne, je l'aime et je la crains¹.

Ce thème ne fut pas isolé dans l'œuvre de Newman. En sa *Grammaire de l'assentiment*, l'Anglais tenta de montrer l'existence de Dieu à partir de l'expérience de la conscience. Il préférait même celle-ci aux habituelles « preuves » philosophiques de l'existence de Dieu, parce qu'il y trouvait au final un Dieu plus personnel, davantage capable de toucher le cœur humain. Selon lui, l'écoute de cette voix de la conscience dispose même à la foi, car lorsque Dieu fait retentir ce second appel (surnaturel cette fois-ci), l'âme est préparée, elle a déjà soif de mieux connaître le Seigneur. Pour lui, la conscience n'est donc pas du tout la possibilité de ne suivre que ses idées et de s'opposer ainsi aux autres. C'est la capacité à chercher, reconnaître et suivre la vérité – celle de la nature humaine, puis celle du Christ – lui faisant correspondre sa vie. Bien sûr Newman est un maître en ce domaine non seulement parce qu'il l'a enseigné, mais aussi parce qu'il l'a pratiqué, comme le montre son itinéraire exigeant et passionnant.

Newman fut convaincu de sa « voie de la conscience » comme chemin vers Dieu :

Soyez sûrs, mes frères, que le meilleur argument, meilleur que tous les livres du monde, meilleur que tout ce que l'astronomie, la géologie, la physiologie et toutes les autres sciences, peuvent fournir – un argument intelligible pour ceux qui ne peuvent pas lire comme pour ceux qui le peuvent, un argument qui est « en nous », un argument intellectuellement valide, et pratiquement persuasif, soit pour prouver l'existence d'un Dieu, soit pour poser le fondement du christianisme – est celui qui provient d'une attention soignée aux enseignements de notre cœur, et d'une comparaison entre les demandes de la conscience et les annonces de l'Évangile².

¹ John Henry NEWMAN, *Callista*, Téqui, Paris, 2019, p. 351-352.

² *Sermons Preached on Various Occasions*, n° 74 (cité en Père Alain THOMASSET, « L'acte de foi chez Newman. Quelques étapes de sa théorie de l'assentiment », NRT, 2013, vol. 135 (n° 3), p. 397-415 (accessible via www.cairn.info/revue-nouvelle-revue-theologique-

Pour certains cependant, l'expérience divine est tellement forte qu'elle s'impose à l'âme. C'est alors un moment fondateur de l'itinéraire spirituel. Voyons comment.

« J'ai rencontré le Christ »

Lorsqu'une personne affirme qu'elle a « rencontré le Christ », que dit-elle ? Tout simplement qu'à un moment précis, souvent lors d'une prière prolongée, elle a eu conscience d'être en présence de Quelqu'un. Prenons quelques témoignages contemporains.

Commençons par l'histoire de Jean-Gab. Au collège, il ne trouvait plus le goût de suivre le Christ : c'était plutôt les copains, les filles, l'apparence, puis le cannabis... Débarquant dans un camp de deux cents jeunes chrétiens, il fut séduit par la joie autour de lui et confia à un animateur que la foi l'intéressait si elle était vécue dans cette ambiance. Cet organisateur lui affirma que le soir-même, à la veillée, il pourrait rencontrer Dieu s'il le demandait – peut-être l'animateur était-il inspiré par l'Esprit Saint pour parler avec cette assurance. Lors de la veillée, Jean-Gab suivit le conseil et pria : « Seigneur, si c'est Toi qui donnes cette joie, si vraiment il semblerait que Tu veuilles donner quelque chose de bon, je veux bien Te rencontrer ». Instantanément, son cœur se mit « à brûler ». Il poursuit : « Je me suis effondré en larmes et j'ai senti un flot d'amour qui m'a comblé ». Deux convictions ne l'ont jamais lâché au fil des années qui ont suivi et au cours desquelles il a goûté la lecture de la Bible : Dieu existe et l'aime personnellement¹.

De son côté, Zoé commença par expérimenter une paix profonde lors d'une messe à laquelle une amie l'avait invitée. Elle n'avait quasiment jamais entendu parler de Dieu, mais est ensuite allée à l'église tous les dimanches, sans comprendre ce qui s'y déroulait. Un an plus tard, Zoé participa pour la première fois à l'adoration eucharistique. Pendant quarante-cinq minutes, elle pria : « Je veux que si Tu existes, Tu agisses vraiment et que Tu ne sois pas simplement des écritures ou bien quelque chose qui se transmette, mais vraiment que Tu sois vivant ». En descendant les marches de la chapelle, Zoé sent une présence en elle et à côté d'elle : « J'étais sûre que c'était Jésus, et en un instant j'ai tout compris. J'ai su qu'Il existait, qu'Il

2013-3-page-397.htm consulté le 29/07/2024).

¹ Témoignage vidéo recueilli par Génération Holy Spirit (www.youtube.com/watch?v=VVWjNdNyl5Y consulté le 29/07/2024).

me connaissait, qu'Il voulait qu'on ait une vraie relation tous les deux ». Deux ans plus tard, elle a donné une année à Dieu en intégrant une école missionnaire dont les piliers sont prière, formation, communauté et évangélisation¹.

Parfois, une parole précise peut être offerte, comme chez Marlène Goulard, artiste connue sous le titre de PRÉNOM MARLÈNE. En recevant la communion, elle entendit intérieurement : « *Je te donne la vie* ». Il se trouve qu'à cette messe, Marlène ne se sentait pas bien physiquement, souffrait en plus de voisins agités, tandis que le chanteur au pupitre massacrait les partitions... Ses problèmes physiques ont alors disparu comme s'ils n'avaient jamais existé, les autres difficultés du moment ne l'atteignirent plus. Elle poursuit : « *Surtout, j'ai reçu un très, très grand amour intérieur qui m'a traversée et qui était surabondant pour tous autour de moi*² ».

Plus d'un témoigne finalement avoir été « *saisi*³ » par un Amour. C'est ce qui explique le feu intérieur que l'on retrouve chez les saints, notamment saint Ignace de Loyola ou, pour prendre un autre exemple basque, saint Michel Garicoïts qui répondit à ce flot de bonté divine par ces mots : « *Me voici, sans retard, sans réserve, sans retour, par amour pour la volonté de mon Dieu*⁴ ».

Des évènements personnels qui rendent crédible le message chrétien

Que retenir ? En quoi la cohérence du christianisme ressort-elle confortée par l'expérience intime de l'âme ?

À l'école de Newman, nous comprenons que la première étape peut être la conscience morale : cette dernière fait percevoir une voix. Si – et seulement si – nous reconnaissons qu'elle nous dépasse, elle est capable de nous faire comprendre que Dieu existe. Elle ouvre même au désir de mieux connaître et aimer ce Seigneur qui se manifeste.

Cependant, la conscience est aussi le lieu d'une expérience plus forte encore : l'expérience du Christ comme Maître de vérité. Un appel

¹ Témoignage vidéo recueilli par Mon expérience de Dieu (www.youtube.com/watch?v=dcxm2POuVSg consulté le 29/07/2024).

² Témoignage vidéo recueilli par Mon expérience de Dieu (www.youtube.com/watch?v=6IGS5hBAGjk consulté le 29/07/2024).

³ 2 Corinthiens 5, 14.

⁴ www.betharram.fr/message/betharram-message-manifeste.html (consulté le 01/09/2024).

surnaturel auquel nous répondons par la foi. Cet appel est puissant. Saint Thomas d'Aquin affirme même que Jésus aurait pu se passer de faire des miracles : le témoignage de l'Ancien Testament et l'appel intérieur de la Vérité qu'Il est Lui-même auraient suffi à Lui dire *oui* !

Cela dit, tel passage, telle phrase de la Sainte Écriture peut un jour résonner de façon toute particulière chez une personne : la Parole de Dieu adressée à tous les hommes devient alors sa Parole pour elle aujourd'hui.

En dehors de l'écoute de l'Écriture, Dieu peut infuser une pensée précise, comme la conviction d'être aimé.

Dans sa vie spirituelle, l'homme fait ensuite « *l'expérience du Fils l'inclinant à connaître Dieu de façon savoureuse, et du Saint-Esprit le poussant à l'aimer*² ». Dieu peut aussi parler par exemple par la paix et la joie qu'Il infuse dans l'âme : « *Est-il une âme [profondément chrétienne] qui, dans une communion fervente ou une prière, n'ait senti au moins la douceur révélatrice d'une présence divine ?* », demandait un maître de la spiritualité³. Dans une série de catéchèses sur le discernement, le pape François rappella également qu'une âme chrétienne peut se sentir « *enveloppée par la présence de Dieu*⁴ » : cela se nomme *consolation spirituelle*. On pourrait aussi évoquer les expériences exceptionnelles des mystiques comme sainte Thérèse d'Avila : « *Le sentiment de la présence de Dieu me saisissait alors tout à coup. Il m'était absolument impossible de douter qu'Il ne fût au-dedans de moi, ou que je ne fusse toute abîmée en Lui*⁵ ».

*

Pourtant, dans tous ces événements intérieurs, n'y a-t-il pas un risque d'illusion ? Il semble par exemple qu'une joie venant du Seigneur ne diffère pas toujours matériellement d'une autre (sauf sans doute parfois en intensité). Dieu nous parle selon les lois de notre psychologie : comment authentifier un message intérieur du Créateur ? Comment savoir que Dieu passe

¹ Cf. saint THOMAS D'AQUIN, *Quodlibetum*, II, q. 4, a. 1.

² Père Robert AUGÉ, *Connaître Dieu par expérience*, Artège / Lethielleux, Perpignan / Paris, 2016, p. 185.

³ Bienheureux MARIE-EUGÈNE DE L'ENFANT-JÉSUS, *Je veux voir Dieu*, Éditions du Carmel, Toulouse, 2024, p. 288.

⁴ FRANÇOIS, *Audience générale*, Rome, 23 novembre 2022.

⁵ Sainte THÉRÈSE D'AVILA, *Autobiographie*, 10.

vraiment dans ma vie ? À bien y regarder, pour attester que les évènements à l'intime de l'âme ne sont pas une illusion, ils ne viennent jamais seuls.

Deux actions simultanées

Fait probablement assez rare, certains reçoivent dans le même mouvement deux signes divins, un intérieur et un extérieur. En voici quelques illustrations récentes.

Baptisée lorsqu'elle avait dix-huit ans, Chloé reçut la sensation que l'amour de Dieu s'adressait à elle de façon personnelle, mais cette certitude s'est ensuite estompée. Elle fit une retraite spirituelle où l'on traitait précisément de cette question. Chloé piocha deux extraits bibliques et tomba à chaque fois sur le verset : « *Tu as du prix à mes yeux [et] Je t'aime¹* ». Le soir, elle ouvrit sa Bible au hasard et tomba encore sur ce passage. Allant ensuite à la messe, des religieuses entonnèrent un chant qui reprenait les mêmes paroles. Alors Chloé a « *compris* », « *vécu* », « *ressenti* » l'amour personnel de Dieu. Ici, la sensation a donc été accompagnée de signes extérieurs. « *Quand Dieu veut me faire passer un message, il me spamme* », commente Chloé²...

Quelques années auparavant, Marine était une adolescente de quinze ans en rupture avec l'Église, mais se retrouva malgré tout à une adoration. Arrivée devant le Saint-Sacrement, ce fut l'éblouissement : Marine resta quatre heures ! Le lendemain, doutant un peu de son expérience si intense, elle dit à Dieu : « *Je veux bien croire en Toi, mais pour ça, il va falloir que Tu me donnes un signe clair dans les cinq minutes* ». Quelques instants plus tard, son amie en conflit depuis des années avec sa propre mère reçut un message de celle-ci : « *Je ne te l'ai jamais dit, mais je t'aime* ». « *Ça a été mon signe, confie Marine ; je l'ai vraiment pris pour moi, comme si le bon Dieu me disait : "Je t'aime, et si je ne te l'ai pas dit jusque-là, c'est peut-être parce que tu ne me l'avais jamais demandé"* ». Le signe divin ne s'imposait pas massivement, mais cela a suffi pour que la vie de l'adolescente prenne un tournant décisif³.

La troisième illustration vient d'un chrétien plus expérimenté. Alors qu'il était en mission à l'étranger, cet aumônier militaire se retrouva avec

¹ Isaïe 43, 4.

² Témoignage vidéo recueilli par Mon expérience de Dieu (www.youtube.com/watch?v=FX8TwTAVSZo consulté le 29/07/2024)

³ <https://fr.aleteia.org/2023/11/15/dieu-ma-dit-je-taime-la-conversion-renversante-de-marine-devant-le-saint-sacrement> (consulté le 29/07/2024).

ses camarades dans une situation où tous crurent vivre leurs derniers instants. Le prêtre se mit alors à prier pour ces soldats, leurs familles et leurs amis. Il eut ensuite le temps de confier au Seigneur sa propre personne, ainsi que ses proches. Sa vie défilant devant lui, il reconnut ses choix contestables, mais se dit aussi qu'il ne regrettait en rien la décision la plus importante de sa vie, le sacerdoce. Mieux : si c'était à refaire, il le choisirait à nouveau. La suite des événements fut selon lui le sommet de son existence :

Je me suis alors senti inondé par l'amour de Dieu (...). Jamais je ne me suis senti aussi bien dans mon corps, jamais je n'ai éprouvé un tel bonheur. J'étais empli d'amour, d'un amour qui me comblait totalement. Je ne peux le dire par les mots, mais là, j'ai su que l'Esprit Saint était présent et ça ne faisait aucun doute pour moi.

Il sortit même sain et sauf de la dangereuse situation dans laquelle il se trouvait. Il en fut de même pour les autres soldats. L'aumônier militaire garda ensuite pour lui son secret. Le lendemain, à quelques heures de distance, deux frères d'armes vinrent le voir et lui racontèrent leur version : lors de ces instants décisifs, voyant la mort arriver, ils furent quelque peu paniqués, mais virent de dos le prêtre dans une grande paix : « *Vous aviez l'air tellement bien et ça rayonnait* », lui révélèrent-ils. Cette vision leur redonna courage et confiance, si bien qu'ils retrouvèrent tous leurs moyens. « *Ce fut pour moi comme la confirmation de la réalité de ce que j'avais vécu, mais aussi que l'Esprit Saint avait été pleinement actif au point d'agir pour que la vie domine au travers de moi, de l'instrument que j'étais* », conclut le prêtre¹.

Faut-il placer ici le témoignage de Joseph Fadelle ? Dans son poignant livre, cet ancien musulman raconte le rêve où il vit le Christ l'inviter à manger le « *pain de vie* », sans plus préciser. Cette expression inconnue, venue d'un personnage qu'il n'identifia alors pas vraiment, Joseph eut la stupeur de la retrouver le lendemain alors qu'il entamait pour la première fois la lecture de l'Évangile selon saint Jean. Parvenant au sixième chapitre, celui qui annonce l'Eucharistie, Joseph fut plus que surpris de retrouver ces

¹ In Jean-Marie d'HÉBARAIL (dir.), *Confidences de prêtres*, Éditions Jubilate, Brest, 2021, p. 159-161.

mots dans la bouche de Jésus¹. L'homme raconte ce qui se produisit ensuite :

Il se passe alors en moi quelque chose d'extraordinaire, comme une déflagration violente qui emporte tout sur son passage, accompagnée d'une sensation de bien-être et de chaleur... Comme si tout à coup, une lumière éclatante éclairait ma vie d'une façon entièrement nouvelle et lui donnait tout son sens. C'est l'idée que je me fais d'un coup de foudre et c'est aussi plus que cela ! J'ai l'impression d'être ivre, alors que monte dans mon cœur un sentiment d'une force inouïe, une passion presque violente et amoureuse pour ce Jésus-Christ dont parlent les évangiles. Au même moment, je comprends que mon rêve de la nuit était plus qu'un rêve : il y avait là, je le sens très nettement, comme un appel ou un message personnel qui m'était adressé à travers ces paroles².

Le test du changement de vie

Faisons un pas de plus. On peut affirmer que le changement de la vie – au fond, le progrès dans l'amour sous sa forme la plus haute, la charité – est une authentique vérification de la foi par l'expérience. On voit alors qu'une *source* authentique a été découverte et que les événements à l'intime de l'âme n'ont pas été une illusion.

La transformation concrète de nos vies est même la vérification la plus significative du passage de Dieu. De fait, la rencontre du Christ peut naturellement devenir l'occasion d'une délivrance. Nous avons vu que saint Augustin a été heureux de cette libération intérieure qu'il n'avait pas connue avant sa rencontre du Christ. Parfois c'est une délivrance immédiate à titre de cadeau immérité, d'autres fois cela passe par un combat spirituel où les armes sont données.

Pensons à Claire, très agressive depuis son enfance jusqu'à ne plus se contrôler et devenir dangereuse. Elle alla se confesser, demanda d'être délivrée de cette colère. « *Quand j'ai quitté ce prêtre, j'ai ressenti une*

¹ Cf. Jean 6, 35.

² Joseph FADELLE, *Le prix à payer*, Éditions de l'Œuvre, Paris, 2010, p. 35. Parmi les baptisés venus de l'Islam, plus d'un affirme avoir vu Jésus en rêve, comme si Dieu prenait l'initiative de les rejoindre directement, utilisant un moyen auquel les personnes de culture occidentale sont si peu habitués, mais cependant bien connu de la Bible sous le nom de *songe* (cf. par exemple Matthieu 1, 20-21).

grande joie : je savais que Jésus m'avait guérie ». Cela a été confirmé par les faits : elle n'a plus eu de gestes violents avec sa famille et toute sa force intérieure a été exploitée pour développer ses talents¹.

Dans la vie de Sarah, la scarification commencée à douze ans était devenue une drogue. Des tentations de suicide s'étaient ajoutées. Dans cet enfer, la lycéenne entendit parler de Dieu. Elle entra dans une église et les chrétiens l'accueillirent comme on reçoit une personne ayant de la valeur. Interpellée par leur attention et leur joie, elle cria vers le Seigneur : « *J'ai demandé que Dieu, s'Il existait, vienne m'aider. À ce moment-là, je suis tombée à genoux, remplie d'un amour auquel je n'avais jamais goûté* ». Elle acquit la certitude que le Seigneur était là et l'aiderait. Sarah commença par retrouver la joie de vivre, mais dut mener pendant près de quatre ans un combat spirituel : « *La scarification, ma drogue, a été très dure à arrêter, mais l'amour est plus fort que la mort et cette bataille pour la vie, je l'ai menée avec les amis qui m'entouraient et ce Dieu de l'impossible !* ». Finalement, son bras marqué par les cicatrices est devenu pour les jeunes qu'elle rencontre le signe de l'épreuve dépassée².

Les mots sont parfois éloquentes, comme chez Cédric, marqué par la drogue et les relations faciles avec les filles : « *Je pensais être libre, mais finalement j'étais enchaîné. Les conséquences, suite à mes péchés, étaient la tristesse, des souffrances, la haine, l'orgueil, la colère, la méchanceté, des échecs dans mes amours et dans mes études* ». Après sa rencontre avec le Seigneur lors d'une messe dominicale, il put progressivement se reconstruire, entama un mariage heureux et lança un groupe de prière³.

Sans prendre toujours les dehors de la délivrance d'un grave esclavage, le changement de vie fait partie intégrante de la rencontre avec le Christ. Il s'appelle *conversion* et suppose le recul du péché et la croissance de l'amour. C'est une œuvre commune de Dieu et de l'homme, à laquelle ce dernier ne serait pas parvenu seul.

Un regard dans le rétroviseur

Parfois, la vérification par l'expérience se fait aussi dans une relecture de la vie passée. Les choses peuvent se décanter et apparaître encore plus clairement. Par exemple, la personne acquiert la conviction qu'elle ne

¹ Cf. Guillaume LÉONARDI, Emmanuel BRÉJON et Laurent GAY, *40 prophètes pour une génération*, Éditions Première Partie, Paris, 2020, p. 89.

² Cf. *idem*, p. 139-142.

³ Cf. *idem*, p. 45-47.

s'est pas trompée en mettant sa confiance en Dieu, car Il était là dans nos joies comme dans nos épreuves. Voici à titre d'illustration la prière du Père Jérôme, de l'abbaye de Sept-Fons :

Vos virages sont serrés, vos coups de frein sont durs, mais vous conduisez joliment bien. Et vous m'avez mené, avec la plus parfaite précision, exactement à l'endroit où, dans mon ambition la plus gratuite, je désirais aller. Non pas vers des délices sensibles ni spirituelles, mais vers un amour pour vous fondé en vérité et capable de durer. Et parce que vous agissez ainsi, tout homme trouvera, sous votre conduite, sa mélodie. Et, de plus en plus filialement, la gratitude fera monter cette mélodie vers vous, Père¹ !

Dans bien des cas, il devient possible de reprendre la parole de Siméon : « *Mes yeux ont vu le salut*² », j'ai compris comment Dieu est passé dans ma vie.

La place du ressenti dans la vie spirituelle

En concluant ce chapitre, quelques précisions capitales sont nécessaires pour ne pas exagérer le rôle que le sentiment prend dans la vie chrétienne.

Oui, la paix, la joie, etc., peuvent être des dons de Dieu et en même temps le signe de sa présence, mais la meilleure des attitudes consiste à ne pas chercher à sentir, ou à recevoir du Seigneur des émotions, sinon on risque d'en produire et on « brouille les cartes ». Le principe est donc d'être simplement à l'écoute, de constater ce qui arrive. On évite par exemple de rentrer dans la prière en cherchant à y être consolé à ce moment précis, surtout si on n'en a pas besoin. Bien sûr, lorsque certains y ont demandé et reçu un flot d'amour exceptionnel, on est en droit d'y voir tout de même le doigt de Dieu.

Par ailleurs, la certitude de la foi peut s'accompagner au plan psychologique d'un manque de confort, puisque nous ne voyons pas Dieu : la foi demeure un clair-obscur.

Sans compter que la pédagogie divine intègre des purifications : le Seigneur met souvent en place un certain sevrage des émotions, afin que

¹ Père JÉRÔME, *Écrits monastiques*, Sarment, Paris, 2002, p. 220-221.

² Luc 2, 30.

nous recherchions le Dieu des dons plus que les dons de Dieu... Il ne parlera donc pas de la même manière au début et à la fin de la vie spirituelle. Le Seigneur peut se manifester plus ou moins fortement au début pour faire comprendre qu'on ne se trompe pas de chemin, mais ne pas tellement répéter ces événements, puisque le message a déjà été transmis : « *Une simple manifestation intérieure de Dieu par une consolation ou un appel peut suffire pour faciliter à l'âme le recueillement [de la prière prolongée] et le lui apprendre définitivement¹* ». Il est donc bon de faire mémoire de ce que le Seigneur a donné. Blaise Pascal avait ainsi cousu dans sa veste son *Mémorial* : le souvenir de son expérience mystique de deux heures, le 23 novembre 1654 vers 22h30, sa « nuit de feu » où Dieu avait fait déborder son cœur de joie².

Notons même que certains ne vivent aucune expérience intérieure impressionnante et n'en sont pas moins saints. Par exemple, des personnes ne ressentent presque rien dans les prières silencieuses et prolongées (comme l'*oraison*³), mais ne peuvent pas se passer de celles-ci... signe d'une soif authentique dans un quasi-silence sensible.

Conservons donc la règle générale : l'intensité de la vie spirituelle ne se mesure pas nécessairement à celle du ressenti⁴. Faut de le savoir, des jeunes agissant réellement comme chrétiens sont parfois troublés. En vérité, même s'ils n'ont rien expérimenté d'exceptionnel ou ne sentent plus grand-chose, il faut plutôt penser qu'ils possèdent une foi vive. Le prophète Élie reconnu la présence de Dieu non dans l'ouragan, le tremblement de terre ou le feu, mais par le « *murmure d'une brise légère*⁵ ». Saint Ignace d'Antioche ne parlait pas de fleuve débordant, mais confiait : « *En moi coule une eau vive qui murmure et dit au-dedans de moi : "Viens vers le Père"* ⁶ ». Les nombreux exemples d'expériences intenses placés dans ce livre ne sont pas la norme quotidienne : Dieu les a suscités pour aider ces

¹ Bienheureux MARIE-EUGÈNE DE L'ENFANT-JÉSUS, *Je veux voir Dieu*, Éditions du Carmel, Toulouse, 2024, p. 288.

² Cf. Blaise PASCAL, *Pensées*, Gallimard, Paris, 2022, fragment 711, p. 506-507.

³ « *L'oraison mentale n'est, à mon avis, qu'un commerce intime d'amitié où l'on s'entretient souvent seul à seul avec ce Dieu dont on se sait aimé.* » (sainte THÉRÈSE D'AVILA, *Autobiographie*, 8).

⁴ Sur la purification de la foi, cf. Père Serge-Thomas BONINO, *Je vis dans la foi au Fils de Dieu*, Parole et Silence, Saint-Maur, 2000, p. 67 et suivantes. Voir aussi Sainte THÉRÈSE DE LISIEUX, *Manuscrit C*, 5.

⁵ 1 Rois 19, 12.

⁶ Saint IGNACE D'ANTIOCHE, *Épître aux Romains*, VII.

témoins et leur entourage à être persuadés que sa présence dans les cœurs n'est pas un vain mot. Lorsque ces chrétiens témoignent, des événements initialement intimes deviennent un cadeau pour tous, si bien que tous n'ont pas besoin de les vivre personnellement.

Dans la vie spirituelle, la voix du Seigneur se manifeste donc plutôt par une douce attirance que certains pourraient croire anonyme, mais qui est un authentique appel nous inclinant à toujours prendre l'Évangile comme boussole.

C'est d'ailleurs l'occasion d'ajouter un dernier critère de discernement : les événements intérieurs intenses, ou ce que nous percevons en nous comme un message divin, ne peuvent jamais s'opposer à la Parole de Dieu. Si on se sent intérieurement poussé à aller clairement contre l'Évangile (ou même contre l'Église¹), il convient de discerner à nouveau : peut-on négliger cette complémentarité entre la cohérence de la foi et l'expérience de la vie ?

Résumé

Il importe de voir que les raisons de croire ne sont pas seulement extérieures : le Christ parle à l'intime de l'âme. Newman considère qu'avant l'appel surnaturel ouvrant à la foi, la voix de la conscience constitue déjà une authentique voie permettant de penser que Dieu existe.

Certains vivent un moment particulièrement fort durant lequel ils ont la conviction d'être en présence de Quelqu'un : ils disent qu'ils ont « rencontré le Christ ».

Dieu peut aussi parler par la paix ou la joie. Attention cependant : le ressenti n'est pas l'essentiel de la vie spirituelle et un discernement est nécessaire pour interpréter telle sensation comme venant du Seigneur.

Quoiqu'il en soit, ces événements intérieurs ne viennent jamais seuls dans la vie d'une personne : en particulier, le fait que l'on progresse dans l'amour constitue un bon signe qu'ils ne sont pas une illusion.

¹ Cf. p. 151.

Chapitre 4.

Une fécondité du christianisme où l'on voit Dieu à l'œuvre

Le Seigneur peut donc rejoindre notre vie et nous pouvons être inclinés à croire en Lui du fait de son action en nous, en partie visible et en partie invisible pour notre entourage.

Il reste que, dans cette vérification de la cohérence du christianisme par l'expérience, on peut inclure bien d'autres motifs de crédibilité, constituant cette fois un patrimoine plus facilement accessible à tous.

Une floraison de sainteté

L'un des aspects les plus remarquables du christianisme est que celui-ci ait tant « déployé » le cœur humain. Suivant l'invitation du Christ, un nombre considérable de personnes a pris au sérieux la cause de l'amour, a dépassé les limites habituelles de notre humanité et a même manifesté une charité héroïque. Saint Maximilien Kolbe remplaçant volontairement un condamné à Auschwitz ou Mère Teresa donnant tout pour rejoindre les pauvres de Calcutta sont loin d'être des exceptions. Le déploiement de l'amour s'est fait de façon très variée, rejoignant les besoins matériels et spirituels du prochain. Ainsi, nommé à Bayonne en 1831, le prêtre Louis-Édouard Cestac donna un toit aux enfants des rues, aida les jeunes prostituées aspirant à quitter leur situation puis, devenu fondateur des Servantes de Marie, se révéla aussi pionnier en matière agricole afin de subvenir aux besoins de cette famille spirituelle. Sa sainteté reconnue en 2015 unifie donc parfaitement le service du Christ et du prochain¹.

¹ Cf. Yves CHIRON, *Louis-Edouard Cestac*, Artège, Perpignan, 2012.

On parle ici de sainteté reconnue (lorsque le pape atteste des vertus exceptionnelles d'un chrétien), mais il est possible d'ajouter, pour montrer comment l'amour a été « *répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné*¹ », les centaines de milliers de personnes qui se consacrent à Dieu et dont la vie est un service aux autres, le nombre considérable de bénévoles catholiques dans les paroisses et associations, les époux qui s'engagent avec une générosité particulière afin de devenir saints par le mariage, etc. Voilà « *la sainteté "de la porte d'à côté", de ceux qui vivent proches de nous et sont un reflet de la présence de Dieu*² ».

Toutes ces personnes ont leurs limites, mais témoignent de plus grand qu'elles-mêmes. Le pape François l'expliqua :

Il y a eu beaucoup de révolutionnaires dans l'histoire, beaucoup. Mais personne n'a eu la force de cette révolution que nous a apportée Jésus : une révolution pour transformer l'histoire, une révolution qui change en profondeur le cœur de l'homme. Les révolutions de l'histoire ont changé les systèmes politiques, économiques, mais aucune d'elles n'a véritablement modifié le cœur de l'homme. La vraie révolution, celle qui transforme radicalement la vie, c'est Jésus Christ qui l'a accomplie à travers sa Résurrection. Et Benoît XVI disait de cette révolution qu'elle est "la plus grande mutation de l'histoire de l'humanité". (...) Si un chrétien n'est pas révolutionnaire, à notre époque, ce n'est pas un chrétien ! Il doit être révolutionnaire pour la grâce³ !

François cita ensuite la parole divine : « *J'ôterai de votre chair le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair*⁴ ».

En disant cela, on n'oublie pas tous les fils de l'Église qui se sont comportés de façon indigne : il convient alors de vérifier si leurs actions avaient réellement été inspirées par l'Évangile ou si le péché avait pris le dessus⁵.

¹ Romains 5, 5.

² FRANÇOIS, *Gaudete et exultate*, 19 mars 2018, n° 7.

³ FRANÇOIS, *Discours aux participants du congrès ecclésial du diocèse de Rome*, Rome, 17 juin 2013.

⁴ Ezéchiel 36, 26.

⁵ Cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 827 et par exemple Céline Hoyau, *La trahison des pères*, Bayard, Montrouge, 2021.

On n’oublie pas non plus le bien qui se fait hors de l’influence visible du Christ, nous y reviendrons¹.

Tout bien pesé, l’Église apparaît donc comme un milieu où fleurit de façon ordinaire une générosité extraordinaire. Il semble bien qu’une source puissante d’amour ait jailli avec grande fécondité.

La voie de la beauté

La splendeur directement produite par la foi chrétienne en architecture, peinture, sculpture, musique, poésie..., peut être l’occasion d’un diagnostic semblable. Certains l’établissent et en sont bouleversés, comme cette femme qui avait écouté des pièces majeures de musique sacrée (Bach, Haendel, ...). Émerveillée, elle chercha l’origine de la grande beauté qui se dégageait de ces œuvres et cela la conduisit à se convertir au christianisme : elle avait perçu que cette floraison était née de la rencontre avec Jésus qui se révèle et se rend présent². Selon elle, la foi n’était donc pas une illusion stérile.

Cette mélomane voyait juste. De fait, on est en droit de se demander si la richesse exceptionnelle de l’art chrétien – et notamment sa diversité musicale qui n’a d’équivalent dans aucune autre culture – n’est pas le signe qu’une source a été trouvée par les artistes en question. Cette thèse fut défendue par Benoît XVI dans l’un de ses derniers discours publics³. Comme la rencontre avec le Christ a les couleurs de l’amour et de la joie, sa fécondité esthétique apparaît naturelle : « *La foi est amour et c’est pourquoi elle crée de la poésie et elle crée de la musique. La foi est joie, c’est pourquoi elle crée de la beauté*⁴ ».

On rejoint l’idée plus générale que ce qui est vrai, solide, riche, est apte à susciter de la splendeur sensible, intellectuelle ou spirituelle. La beauté peut alors manifester la vérité, selon une intuition classique : nous l’avions évoquée dans les paragraphes sur la beauté de la création, que

¹ Cf. p. 146.

² Cf. BENOÎT XVI, *Réponses aux questions des jeunes d’Agorà 2007*, Lorette, 1^{er} septembre 2007.

³ BENOÎT XVI, *Discours pour la réception de deux doctorats honoris causa*, Castelgandolfo, 4 juillet 2015 (accessible via <https://fr.zenit.org/2015/07/06/la-qualite-de-la-musique-et-la-rencontre-de-dieu-par-benoit-xvi/> consulté le 09/08/2024).

⁴ BENOÎT XVI, *Audience générale*, Rome, 21 mai 2008.

nous complétons ici par la beauté née de la foi en Jésus¹. Le même le pape Benoît XVI confiait : « *Ceci est, je pense, d'une certaine manière la vérité du christianisme : cœur et raison se rencontrent, beauté et vérité se touchent*² ».

En définitive, la splendeur de la création et de l'art chrétien tient une place indéniable dans certains itinéraires vers le Christ. Illustrons-le par deux exemples :

- Francis S. Collins, connu pour avoir dirigé le projet de décryptage du génome humain, avait déjà réfléchi sur la figure de Jésus au moment où nous le retrouvons. Alors qu'il hésitait à croire en Lui, c'est la contemplation d'une immense cascade gelée qui fit tomber ses dernières réticences : « *Je sus que ma recherche prenait fin*³ ». Dans cette randonnée, la splendeur majestueuse de la création l'avait subjugué et était devenue le témoignage de plus grand qu'elle-même ;
- De son côté, la beauté née de la foi chrétienne fut le « climat » de la conversion de Paul Claudel en 1886. De fait, à dix-huit ans, pendant les vêpres de Noël à Notre-Dame de Paris, le futur écrivain-diplomate entendit le chant du *Magnificat* : « *En un instant, mon cœur fut touché et je crus. Je crus, d'une telle force d'adhésion, d'un tel soulèvement de tout mon être, d'une conviction si puissante, d'une telle certitude ne laissant place à aucune espèce de doute que, depuis, tous les livres, tous les raisonnements, tous les hasards d'une vie agitée, n'ont pu ébranler ma foi, ni, à vrai dire, la toucher*⁴ ». Le Seigneur choisit le contexte de la grandeur d'un chant pour lui parler de sa propre grandeur.

À notre époque où l'idée de vérité fait parfois peur, la voie de la beauté apparaît donc particulièrement opportune pour entamer une quête spirituelle⁵.

¹ Cf. p. 27 et suivantes. Mais toute beauté ne conduit pas vers le Christ (cf. 2 Corinthiens 11, 14), qui d'ailleurs a accepté de se dépouiller de sa beauté (cf. Isaïe 52, 14).

² BENOÎT XVI, *Rencontre avec le clergé du diocèse de Bolzano-Bressanone*, Bressanone, 6 août 2008.

³ Francis S. COLLINS, *De la génétique à Dieu*, Presses de la Renaissance, Paris, 2010, p. 206.

⁴ Paul CLAUDEL, *Ma conversion*, cité en <https://fr.aleteia.org/2017/05/30/les-grands-convertis-de-la-litterature-paul-claudel> (consulté le 09/08/2024).

⁵ On pourrait aussi développer la thèse de Hans Urs von BALTHASAR : « *Beauté, c'est la dernière aventure où la raison raisonnante puisse se risquer, parce que la beauté ne fait que cerner d'un éclat impalpable le double visage du vrai et du bien et leur réciprocity indissoluble* » (dans *La Gloire et la Croix. Les aspects esthétiques de la Révélation*, I –

Des signes puissants

En ce soir de 1919, le Père Daniel Brottier retrouva son évêque Mgr Jalabert pour un dîner. La guerre venait de s'achever. Le Père Brottier, aumônier volontaire, s'y était montré héroïque et avait fait figure de légende. Pourtant au terme de ces combats, il s'interrogeait et confia à son évêque : « *J'ai passé tous les dangers, j'ai vu la mort de près en mille circonstances, j'ai vu tomber autour de moi des centaines de camarades : miraculeusement, je m'en suis toujours tiré sans une blessure* ». Mgr Jalabert l'écouta, puis tira de son bréviaire (livre de prière) une image de sainte Thérèse de Lisieux, pas encore canonisée, à laquelle il avait joint une photo du Père Brottier. Sous celle-ci était marqué : « *Petite Sœur Thérèse, gardez-moi le Père Brottier* ». Pour l'évêque et le prêtre, il était à présent clair que la carmélite avait prié Dieu d'une façon particulièrement efficace¹. Reconnaissons que sainte Thérèse est spécialiste en la matière : au carmel de Lisieux, on conserve aujourd'hui quatorze mille témoignages de grâces reçues d'elle².

C'est l'occasion d'aborder plus spécifiquement la question des miracles, ces signes sensibles venant de Dieu et dépassant les lois naturelles. Ils apparaissent surabondants dans l'Église catholique : par exemple, avant chaque canonisation de saint, un miracle par l'intercession de ce dernier est retenu selon des critères exigeants³. Si on y reconnaît le doigt de Dieu, ils inclinent à penser qu'on ne se trompe pas en suivant le Christ dans son Église.

Cet argument des miracles est cependant vivement contesté par des non-chrétiens⁴. Certaines objections sont intéressantes : un phénomène non expliqué ne vient pas nécessairement du Seigneur (mais par exemple d'un manque actuel de connaissance scientifique), les récits de miracles passés dépendent totalement de la qualité des témoins que d'ailleurs nous ne pouvons parfois plus interroger⁵...

Apparition, Coll. Théologie 61, Aubier, 1965, p. 16).

¹ Cf. Père Yves PICHON, *Le Père Brottier*, Éditions J. de Gigord, Paris, 1938, p. 115.

² Cf. Camille BURETTE, *Pluie de roses. Les plus beaux miracles de Thérèse de Lisieux*, Éditions de l'Emmanuel, Paris, 2023.

³ Cf. www.causesanti.va/it/documenti/regolamento-della-consulta-medica-francais.html (consulté le 29/07/2024).

⁴ Cf. par exemple Thomas C. DURAND, *Dieu, contre-enquête*, Éditions humenSciences, Paris, p. 141-149.

⁵ Une autre difficulté consiste à se demander pourquoi Dieu interviendrait en

Le cas de Lourdes mérite d'être mentionné, puisque les échos de guérisons inexplicables sont nombreux, l'Église ayant pour sa part reconnu soixante-dix miracles. Afin de relativiser le phénomène, on a pu souligner qu'il existe aussi des cas de rémissions spontanées en milieu hospitalier, à une fréquence évaluée à un cas pour cent mille patients. On en a conclu que, vu la fréquentation considérable du sanctuaire, « Lourdes n'affiche, en toute logique, pas des résultats plus impressionnants que ceux du milieu hospitalier¹ ». Cependant les chiffres de la cité mariale sont bien plus importants. En un siècle et demi, l'Église n'a reconnu comme miraculeuses que soixante-dix guérisons, mais le Bureau des Constatations Médicales de Lourdes considère que, sur plus de six mille dossiers, deux mille cas s'avèrent inexplicables par la science. En réalité, toutes les guérisons, même extraordinaires, ne sont pas traitées par la deuxième instance d'examen (le Comité Médical International de Lourdes, qui transfère ensuite à l'évêque concerné)². On peut donc affirmer que les statistiques sont effectivement impressionnantes.

Cela étant, pour que les miracles apparaissent particulièrement éloquents, voici deux pistes de réflexions :

- Lorsqu'une guérison spontanée a lieu précisément à l'occasion d'un intense moment de prière, il est difficile de rejeter *a priori* l'idée d'une intervention surnaturelle : Sœur Luigina Traverso a été guérie à Lourdes au moment où un prêtre passait devant elle avec le Saint-Sacrement³, Danila Castelli immédiatement après avoir prié aux « piscines » du sanctuaire⁴, etc. ;
- Les miracles contemporains ne touchent pas que la dimension médicale. Citons, pour faire court, un seul autre domaine. Comme nous l'avons vu, l'image du Linceul de Turin relève d'une

guérissant seulement certains privilégiés et non un plus grand nombre. Nous avons déjà tenté de répondre à cette question en parlant du mystère du mal, cf. p. 49 et suivantes.

¹ Gérald BRONNER, « Les miracles au risque des probabilités », *Revue des sciences sociales*, 2013, n° 49, p. 38.

² Cf. www.lourdes-france.org/les-miracles-de-lourdes (consulté le 29/07/2024) et Yves CHIRON, *Enquête sur les miracles de Lourdes*, Perrin, Paris, 2000, p. 139.

³ Cf. Alessandro de FRANCISCIS, Conférence de presse sur la guérison extraordinaire de la soixante-huitième miraculée de Lourdes (Luigina Traverso), 12 octobre 2012 (*via* <https://www.youtube.com/watch?v=cSfGADJc8ow> consulté le 29/07/2024).

⁴ Cf. www.ladepeche.fr/article/2013/09/27/1718560-la-69e-miraculee-de-lourdes-en-pelerinage.html (consulté le 29/07/2024).

oxydation qui n'a jamais pu être reproduite. Il en est de même pour le manteau de Notre-Dame de Guadalupe, dont l'image est scientifiquement inexplicable, ainsi que l'ont notamment montré deux spécialistes de la NASA¹. Comment se fait-il que notre science si développée échoue sur des rives si diverses ?

Au final, la principale difficulté est plus profonde : acceptons-nous la possibilité d'une intervention exceptionnelle de Dieu qui changerait le cours des lois de la nature ? Il vaut la peine d'y répondre car « *si Dieu n'a pas aussi pouvoir sur la matière, alors Il n'est pas Dieu*² » ...

Cela dit, il ne convient pas non plus de se mettre sans cesse en quête d'éventuels nouveaux miracles : « *Heureux ceux qui croient sans avoir vu*³ ».

Resumé

Dans cette vérification de la foi chrétienne par l'expérience, les événements personnels sont complétés par d'autres, potentiellement accessibles à tous. Le fait que le christianisme ait non seulement déployé de façon exceptionnelle l'amour dans les cœurs, mais qu'il ait encore suscité un fleuve de beauté, laisse penser qu'à son origine se trouve une véritable source et non un vide. Par ailleurs, lorsqu'on peut déceler des réalités négatives dans l'Église, il faut voir si celles-ci découlent vraiment de l'Évangile. Sans compter que des miracles surabondants amènent à croire que Dieu y est malgré tout présent.

¹ Cf. Jean MATHIOT, *L'Indien Juan Diego et Notre-Dame de Guadalupe*, Téqui, p. 143-144.

² BENOÎT XVI, *L'enfance de Jésus*, Flammarion, Paris, 2012, p. 83.

³ Jean 20, 29.

Chapitre 5. Pour faire l'expérience de la foi chrétienne

En parallèle des arguments rationnels en faveur de Dieu et de Jésus, nous avons donc égrainé les indices venus de l'Évangile incarné dans la vie quotidienne. Les motifs intérieurs et extérieurs pour s'engager plus avant dans une démarche de foi sont donc nombreux. Dans l'ensemble, la crédibilité du christianisme est vérifiée par l'expérience.

Arrivés à ce point, nous pourrions alors nous demander pourquoi il n'y a pas plus de personnes attirées par le Christ.

Des freins

Commençons par quelques obstacles que l'intelligence trouve sur le chemin menant à Dieu.

Une difficulté à poser correctement les bases du débat

On croit souvent que la raison laissée à ses seules forces ne peut pas savoir si Dieu existe. Pour étayer cette thèse, on rappelle que la foi est un don surnaturel de Dieu. En réalité, cette présentation manque de précision :

- D'une part, comme nous l'avons dit, l'intelligence est capable d'accéder par ses seules forces à l'existence d'un Créateur (mais sans pouvoir aller beaucoup plus loin¹). Ces raisonnements constituent un vrai « préambule rationnel de la foi » ;
- D'autre part, cette argumentation n'engage pas forcément toute la personne dans une relation avec le Créateur et surtout ne

¹ Cf. p. 37.

provoque pas le saut de la confiance propre à la foi, lequel demeure bien sûr un don surnaturel auquel nous répondons par une décision libre¹. Si l'on comprend que Dieu existe, on n'est donc pas mécaniquement obligé de croire en Lui !

À l'autre bout de l'échiquier, d'autres affirment que les sciences expérimentales peuvent prouver Dieu. Ici, les mots doivent donc être rigoureusement définis, sans quoi l'auditoire risque de « jeter le bébé avec l'eau du bain ». Le mot *preuve* peut lui-même porter à confusion : on ne prouve pas la gravitation universelle comme on prouve que Dieu existe². En revanche, des discours scientifiques peuvent servir de bases à des raisonnements philosophiques menant à Dieu.

Plus généralement, nous avons pu voir combien l'arrière-fond culturel ne jouait pas en faveur d'un vrai débat sur l'existence d'un Créateur³.

Un manque d'échanges

Dans cette ambiance, la recherche du sens de la vie, de ce qui est vrai et va nous guider, est souvent perçu comme une affaire éminemment personnelle. C'est juste. Chacun est responsable de la barque de son existence et, malgré tous les événements qui ne dépendent pas de lui, certaines décisions intimes sont susceptibles d'imprimer une forte direction à sa vie.

Cela dit, puis-je comprendre seul le monde ? Toute mon existence est marquée par des rencontres et des échanges. Pourquoi, sur la question la plus importante, devrais-je uniquement m'enfermer chez moi ? Au contraire, comme le dit Jean-Paul II, « *il ne faut pas oublier que la raison elle-même a besoin d'être soutenue dans sa recherche par un dialogue confiant et par une amitié sincère. Le climat de soupçon et de méfiance, qui parfois entoure la recherche [intellectuelle], oublie l'enseignement des philosophes antiques, qui considéraient l'amitié comme l'un des contextes les plus adéquats pour bien philosopher* »⁴. Saint Augustin, qui passa les trois dernières années avant son épiscopat à rechercher la vérité dans le cadre d'une vie communautaire avec ses amis, se faisait par là l'héritier des penseurs antiques.

¹ La vertu naturelle de religion peut tout de même amener à avoir une certaine relation avec Dieu.

² Cf. p. 45.

³ Cf. p. 33.

⁴ Saint JEAN-PAUL II, *Fides et ratio*, 14 septembre 1998, n° 33.

Cette culture du dialogue est d'autant plus opportune aujourd'hui qu'il n'existe pour ainsi dire plus d'esprits « universels », de personnes maîtrisant toutes les disciplines. Le développement des connaissances a entraîné une fragmentation du savoir. On peine donc à avoir une vue d'ensemble, à articuler les différentes spécialités et l'intelligence peut pour ainsi dire s'assécher en devenant très technique. Ce n'est bien sûr pas sans conséquence sur la recherche de la vérité et du sens de la vie¹. On ne peut donc que plaider pour un dialogue entre ceux qui ont des compétences en sciences, philosophie, littérature, psychologie, sociologie, théologie... Cela peut passer par des séminaires pluridisciplinaires, des ouvrages collectifs, et plus encore par une mentalité de dialogue à laquelle chacun est appelé dans la vie de tous les jours. Oui, les occasions de réflexion sur la nature du monde et la signification profonde de l'existence devraient être plus nombreuses.

Pour une amitié qui guide vers la vérité

Ajoutons qu'il n'est pas rare d'identifier une personne à ses idées : si on rejette les convictions de son interlocuteur, on repousse celui-ci dans le même mouvement.

Pourtant, si l'autre est loyal, a-t-il complètement tort ? N'y aurait-il pas quelque chose de juste à saluer, voire à intégrer dans notre propre discours ? Dans bien des cas, même les objections qui nous sont opposées peuvent être assimilées. Grâce à cette mentalité, nos propos en ressortent souvent plus complets, plus équilibrés ou plus vrais. Là encore, on pourrait parler d'élargissement de la raison. Faisons nôtre le vœu de saint Ignace de Loyola : « *Tout bon chrétien doit être plus prompt à sauver la proposition du prochain qu'à la condamner*² ».

Il ne s'agit pas d'être relativiste en affirmant que tout se vaut. Tout n'est pas relatif : des affirmations correspondent à la réalité, d'autres non, d'autres trop partiellement. Seulement, nous ne pouvons capter la totalité du réel. Si nous parlons de Dieu, c'est encore plus clair : nous ne pouvons Le contenir dans notre esprit. La recherche de ce qui est vrai demeure donc un chemin. Un chrétien a la certitude de connaître la vérité sur le sens profond de la vie parce qu'il adhère à la Parole de Dieu qui s'est imposée à lui comme vraie, mais il ne prétend pas pour autant tout

¹ Cf. BENOÎT XVI, *Discours avec la communauté académique*, Prague, 27 septembre 2009.

² Saint IGNACE DE LOYOLA, *Exercices spirituels*, n° 22. Cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 2478.

connaître sur tout. Il doit purifier, enrichir et élargir ses propres conceptions. En ce sens, il est en marche, il est un pèlerin. L'arrogance n'a donc pas sa place chez le disciple du Christ, d'autant plus que la foi lui a été offerte gratuitement : « *Ce n'est pas nous qui possédons la Vérité après l'avoir cherchée, mais c'est la Vérité [Jésus] qui nous cherche et nous possède¹* ».

Gardons donc la conviction que l'amitié est l'un des meilleurs lieux pour rechercher la vérité, le sens de la vie. On peut ne pas être d'accord en tout avec ses amis, mais la confiance est capable de naître dès qu'existe le terrain commun de la loyauté. Pour un chrétien, l'âme du dialogue réside donc dans ces paroles : « *Je ne viens pas imposer la foi, mais solliciter le courage de la vérité²* ».

Une lumière tamisée

Cela étant, la clarté propre à l'Évangile peut ne pas apparaître immédiatement. Mentionnons quelques causes :

- Nous ne connaissons pas l'existence de Dieu de façon spontanée, notre intelligence n'étant pas placée tout de suite devant une évidence³ ; les réalités de la foi comme la présence du Christ dans l'Eucharistie ne s'imposent pas par leur apparence ;
- La foi peut être insuffisamment connue ; si une personne a des objections d'ordre intellectuel, elle peut passer de nombreuses années à chercher des éléments de réponse avant de parvenir vaille que vaille à se faire une idée (jusqu'aux années 2010, les livres contemporains sur la crédibilité du christianisme n'étaient d'ailleurs pas si abondants) ; nous pouvons avoir le sentiment que toutes les questions évoquées nous dépassent à bien des égards ;
- La lumière de la foi brille mieux lorsqu'on prend du recul, par exemple en lisant d'une traite un évangile (en ce sens, les débats pied-à-pied ne suffisent pas). Plus encore, faire une expérience de foi (prière, groupes chrétiens...) s'avère précieux. Sans cela, la route est plus escarpée.

Nous comprenons dès lors que Dieu puisse intervenir lui-même en touchant directement le cœur et non pas seulement l'intelligence. Mieux :

¹ BENOÎT XVI, *Audience générale*, Rome, 14 novembre 2012. Cf. BENOÎT XVI, *Discours à la curie romaine*, Rome, 21 décembre 2012.

² Cf. BENOÎT XVI, *Discours préparé pour l'université romaine de la Sapienza*, 17 janvier 2008 (il s'agit du titre lors de sa parution dans l'*Osservatore romano* en italien ce même jour).

³ Cf. par exemple *Somme théologique*, I^a, q. 2, a. 1 et DS 3201.

un maximum de lumière ne réglerait pas tous les problèmes. Jésus le sous-entend dans une parabole : « *S'ils n'écoutent pas Moïse ni les Prophètes, quelqu'un pourra bien ressusciter d'entre les morts, ils ne seront pas convaincus*¹ ». À partir d'un certain degré de « luminosité », ce n'est plus à l'intelligence de progresser, mais à la volonté de s'ouvrir davantage². Si on ne veut pas croire, aucun argument ne nous convaincra.

Retenons donc que les « preuves de Dieu » ne peuvent généralement pas être abordées du seul point de vue intellectuel. Pour être fécondes, elles doivent souvent s'associer à une expérience intime, où l'on comprend que Dieu est présent et où l'on accepte cette proximité. Elles nécessitent une implication volontaire de toute la personne : il convient au bout d'un moment de « se jeter à l'eau ». Le philosophe Emmanuel Tourpe va jusqu'à dire que les « preuves de Dieu » sont en réalité l'« épreuve de Dieu » : « *Ce qui n'est porté ni par mon expérience (...), ni par mon désir, n'a aucune chance de devenir pour moi une preuve au sens de ce à quoi j'adhère*³ ».

Des raisons de cœur

Les motifs intellectuels ne sont donc pas les seuls freins sur le chemin de la foi : le cœur peut se « crispier », doutant que le christianisme réponde à la soif de l'être humain.

Au terme de sa conversion, Saint Augustin était convaincu du contraire : « *Tu nous as fait pour Toi, et notre cœur est sans repos, tant qu'il ne demeure en Toi*⁴ ».

Pour sa part, Saint Jean-Paul II affirma en ouvrant son pontificat :

Le pouvoir absolu et très doux du Seigneur répond à ce qu'il y a de plus profond en l'homme, aux aspirations les plus nobles de son intelligence, de sa volonté, de son cœur. Ce pouvoir ne s'exprime pas en langage de force, mais dans la charité et la vérité. (...) N'ayez pas peur ! Ouvrez, ouvrez toutes grandes les portes au Christ⁵ !

¹ Luc 16, 31.

² Cf. Blaise PASCAL, *Pensées*, Gallimard, Paris, 2022, fragment 219.

³ Emmanuel TOURPE, *L'épreuve de Dieu*, Éditions de l'Emmanuel, Paris, 2024, p. 120.

⁴ Saint AUGUSTIN, *Confessions*, I, 1, 1.

⁵ Saint JEAN-PAUL II, *Homélie de la messe solennelle d'intronisation*, Rome, 22 octobre 1978.

Reprenant les paroles de son prédécesseur, Benoît XVI continua :

N'avons-nous pas tous peur – si nous laissons entrer le Christ totalement en nous, si nous nous ouvrons totalement à lui – peur qu'il puisse nous déposséder d'une part de notre vie ? N'avons-nous pas peur de renoncer à quelque chose de grand, d'unique, qui rend la vie si belle ? Ne risquons-nous pas de nous trouver ensuite dans l'angoisse et privés de liberté ? Et encore une fois le Pape voulait dire : Non ! Celui qui fait entrer le Christ ne perd rien, rien – absolument rien de ce qui rend la vie libre, belle et grande. Non ! Dans cette amitié seulement s'ouvrent tout grand les portes de la vie. Dans cette amitié seulement se dévoilent réellement les grandes potentialités de la condition humaine. Dans cette amitié seulement nous faisons l'expérience de ce qui est beau et de ce qui libère. Ainsi, aujourd'hui, je voudrais, avec une grande force et une grande conviction, à partir d'une longue expérience de vie personnelle, vous dire, à vous les jeunes : n'ayez pas peur du Christ ! Il n'enlève rien et il donne tout. Celui qui se donne à lui reçoit le centuple. Oui, ouvrez, ouvrez tout grand les portes au Christ – et vous trouverez la vraie vie¹.

Ces textes sont éminemment actuels. En plus de l'immense mystère du mal et de l'idée que la science a surclassé la foi, la peur de perdre sa liberté ou la saveur de l'existence constitue l'un des obstacles majeurs sur le chemin qui mène au Christ. Effectivement, « *la grande défection du christianisme qu'a vécue l'Occident au cours des cent dernières années a été réalisée précisément au nom de l'option pour la vie*² ». En particulier, les commandements sont vus comme un non à la vie.

C'est une erreur. À vrai dire, le christianisme est avant tout une amitié avec le Christ et, comme toute amitié authentique, elle ajoute de la vie à la vie. Le christianisme se définit avant tout par l'idée de foi, de relation personnelle avec Dieu (contrairement à l'Ancien Testament qui, même si la foi était présente, s'est défini dans son ensemble par le concept de loi, *Thora*)³. Tout le reste vient avec cette amitié divine. Bien sûr le cœur de la

¹ BENOÎT XVI, *Homélie de la messe inaugurale du pontificat*, Rome, 24 avril 2005.

² BENOÎT XVI, *Discours au clergé de Rome*, Rome, 2 mars 2006. Cf. FRANÇOIS, *Lumen fidei*, n° 2.

³ Cf. Cardinal Joseph RATZINGER, *La foi chrétienne hier et aujourd'hui*, Cerf, Paris, 2005, p. 14 ; Galates 5, 5.

loi n'a pas été supprimé par Jésus, mais il est essentiel de voir qu'il a été intégré dans plus grand. C'est en ce sens qu'il faut comprendre l'affirmation du Christ : « *Ne pensez pas que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes. Je ne suis pas venu abolir, mais accomplir*¹ ».

On pourrait pourtant demander avec plus d'insistance : était-il bien nécessaire de conserver ces commandements ? L'amitié divine ne serait-elle pas davantage vivifiante sans eux ? En quoi peuvent-ils contribuer à notre bien ?

Une option positive

Voici une première réponse : le Christ ne nous demande pas n'importe quoi. De fait, à bien y regarder, les dix commandements ne font que révéler les lois internes à la nature humaine : ils sont un mode d'emploi pour parvenir à vivre humainement². La vie serait-elle respirable si chacun était autorisé à tuer, voler, mentir, ... ? Par conséquent, lorsque les chrétiens proposent une vision de la société conforme à leur foi, ils n'ont même pas besoin de se référer à la Bible, mais peuvent faire seulement appel au bon sens, à ce qui épanouit la nature humaine :

Contrairement aux autres grandes religions, le christianisme n'a jamais imposé à l'État et à la société un droit révélé, ni un règlement juridique découlant d'une révélation. Il a au contraire renvoyé à la nature et à la raison comme vraies sources du droit³ !

Effectivement, il n'est pas difficile de trouver des civilisations qui ont aussi intégré le respect des parents et des anciens (4^{ème} commandement) ; on comprend facilement l'opportunité de dire la vérité pour qu'une confiance existe (8^{ème} commandement), l'importance de respecter les biens de l'autre (7^{ème} et 10^{ème} commandements), et plus encore sa vie (5^{ème} commandement). Que seraient d'ailleurs les droits de la personne humaine s'ils n'étaient pas accompagnés de devoirs ? Si chacun a droit à la vie, mais que personne n'est obligé de respecter celles des autres, ce droit s'évanouit... On devine donc que la formulation négative des commandements cache une option positive : « *Le Décalogue est tout*

¹ Matthieu 5, 17.

² Pour un résumé des commandements avec leurs sources dans la Sainte Écriture, cf. *Compendium du Catéchisme de l'Église catholique*, nos 434 et suivants (inclure l'introduction qui précède immédiatement).

³ BENOÎT XVI, *Discours au Bundestag*, Berlin, 22 septembre 2011.

d'abord un "oui" ¹ ». *Oui* à la vie, à l'amour, à la vérité, à la justice – à ce qui donne consistance et saveur à notre existence. C'est ce que chante le psaume 118 : « *Jamais je n'oublierai tes préceptes : par eux Tu me fais vivre*² ».

Que viennent ajouter les trois premiers commandements, eux qui concernent l'amour que nous rendons à Dieu (l'adorer seul, respecter son nom, sanctifier son jour) ? Pourquoi ce *oui* à Dieu enrichit-il le *oui* à la vie humaine ? En réalité, l'homme sans Dieu n'a plus de sens³. L'homme sans Dieu est livré à lui-même : il n'a plus d'autres limites à ses entreprises que les bornes qu'il se donne et les dérives apparaissent très vite. L'histoire du XX^{ème} siècle l'a hélas montré trop de fois. En mettant Dieu à la porte, on n'a pas vu arriver un monde idéal, mais notamment les totalitarismes communiste et nazi. Effectivement, s'il n'y a pas un Absolu, aucun droit n'est absolu : chaque peuple définit ce qui est humain et ce qui ne l'est pas. On peut donc affirmer avec raison que Dieu représente le meilleur garant des droits de la personne humaine. C'est ce qu'affirmait Jean-Paul II en reconnaissant la sainteté du Père Rupert Mayer, un résistant au nazisme : « *Là où Dieu et sa loi ne sont pas honorés, l'homme ne conserve pas non plus son droit. (...) Ceci est valable aussi aujourd'hui : les droits de Dieu et les droits de l'homme se tiennent debout et tombent ensemble*⁴ ».

L'Église bride-t-elle les amoureux ?

Nous n'avons pas évoqué les 6^{ème} et 9^{ème} commandements qui concernent l'amour conjugal. Dans ce domaine, ne serait-il pas évident que l'Église met des barrières ?

À vrai dire, il ne s'agit pas tant de limiter l'amour que de l'épanouir. Prenons un seul exemple qui concerne la vie des jeunes. Comment se fait-il que, trop souvent, le sentiment amoureux ne réalise pas sa promesse de bonheur ? Pourquoi y a-t-il tant de ruptures au bout de quelques mois ? De nombreux motifs doivent être invoqués pour tenter d'expliquer les échecs, mais sans doute faut-il y inclure le fait d'avoir vécu trop tôt la

¹ BENOÎT XVI, *Homélie au sanctuaire de Mariazell*, Mariazell, 8 septembre 2007.

² Psaume 118, 93.

³ Cf. CONCILE VATICAN II, *Gaudium et spes*, n° 3 ; BENOÎT XVI, *Caritas in veritate*, 29 juin 2009, n° 78.

⁴ SAINT JEAN-PAUL II, *Homélie de béatification du P. Rupert Mayer*, Munich, 3 mai 1987 (notre traduction). Cf. aussi *Catéchisme de l'Église catholique*, nos 2104-2109.

dimension sexuelle. Dans un couple, le plus délicat n'est pas de mettre en place l'union des corps, mais de construire l'union des cœurs, qui est comme l'âme de la relation amoureuse et sans laquelle celle-ci n'a pas vraiment d'avenir. Or, la sexualité anticipée est tout simplement capable de nuire au dialogue en profondeur.

Certains l'ont découvert en décidant de faire une pause dans les unions sexuelles commencées trop tôt. Écoutons le témoignage d'un jeune couple qui évoque ses souvenirs :

Les premières soirées [après notre décision de suspendre les unions intimes] sont incroyables, parce qu'on est timide l'un face à l'autre, alors que ça fait deux ans et demi qu'on est ensemble en fait, et d'un coup on retrouve une timidité comme si on ne se connaissait pas et on réapprend à s'aimer, complètement. (...) Neuf mois plus tard, on se marie. On découvre une sexualité qui n'est même pas comparable avec ce que l'on a pu vivre avant, même ensemble en fait, alors que notre amour était déjà grandissant et assez beau. En fait, ça n'a plus rien à voir. Le don total est possible. C'est encore plus grand que tout ce qu'on nous avait dit¹.

Finalement, si l'union des corps est placée avant l'union des cœurs, on y dit avec son corps ce qu'on n'a pas encore dit avec son cœur. C'est un raccourci et il est des raccourcis qui deviennent parfois des ornières. On pourrait se dire qu'une sexualité sans cette règle serait plus libre, mais que vaudrait une liberté qui multiplierait les échecs de couples et donc les blessures intérieures ?

De plus, en recevant tout trop vite, on risque de se bloquer un peu trop en « mode réception », alors que l'amour conjugal est à la fois don et réception : c'est presque une banalité de le rappeler, mais le sentiment amoureux bien vécu nous apprend à vouloir travailler au bonheur de l'autre. On désire rendre celui-ci intensément vivant – autant qu'il est possible –, même lorsque cela coûte. L'amour est donc une route, il appelle à une maturation, un dépassement qui seul lui donne les promesses de l'avenir et que peut brider une intimité corporelle anticipée. Dans un couple, brûler les étapes peut ainsi « brûler » l'amour².

¹ Cf. Sabrina et Steven GUNNELL, DVD « Une seule chair », SAJE Distribution, 2023 (accessible via www.ktotv.com/video/00433289/une-seule-chair-serie, consulté le 01/08/2024).

² Cf. BENOÎT XVI, *Discours aux jeunes fiancés*, Ancône, 11 septembre 2011.

Sur ce thème comme sur d'autres questions liées à la sexualité, nous renvoyons volontiers aux livres parus¹.

Des vertus humaines que le chrétien vit dans l'Esprit Saint

De ces réflexions, on peut alors conclure : si Dieu ne nous demandait rien et ne nous révélait pas de loi, nous gagnerions à vivre encore le contenu des dix commandements. Il n'y a rien d'arbitraire en eux, rien qui serait plaqué de l'extérieur. Toutes les règles sont nécessaires et constructives et, si le péché a valeur d'offense à Dieu parce que nous allons contre son projet, c'est en même temps un attentat à notre épanouissement personnel et social. Ce n'est donc pas parce que le Seigneur demande tel type d'action qu'on la place dans la catégorie du bien : c'est parce que c'est bon pour nous que Dieu nous le demande.

En conséquence, il n'est pas besoin d'être chrétien pour désirer vivre ces commandements : ceux-ci sont inscrits dans le cœur de l'homme et sont révélés par la conscience². Ce n'est donc pas uniquement comme disciple du Christ qu'il s'agit d'ajuster ainsi nos actions, mais « d'abord » comme humain ! Concrètement, comme l'homme est fait pour aimer, y compris lorsqu'il n'a pas encore la charité divine en lui, les commandements constituent une authentique *école de l'amour*³.

Dans ce contexte, Jésus n'est pas venu annuler les règles de l'Ancienne Alliance lorsqu'elles décrivaient notre nature. Le chrétien est pourtant appelé à les vivre de façon spécifique, c'est-à-dire dans le style du Christ : « *Mon commandement, le voici : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime*⁴ ». Avec ce Maître de vie, il devient clair que l'amour est un vrai don de soi⁵.

¹ Cf. par exemple Valérie TERNYNCK, *Le sexe et le cœur*, Éditions de l'Emmanuel, Paris, 2019 ; Pierre MELLOTT, *Vivre d'amour*, Éditions de l'Emmanuel, Paris, 2018 ; Abbé Pierre-Hervé GROSJEAN, *Aimer en vérité*, Artège, Perpignan, 2014 ; Mgr André LÉONARD, *Ton corps pour aimer*, Mame-Edifa, Paris, 2009. Saint Jean-Paul II a beaucoup œuvré pour promouvoir une vision positive et responsable de la sexualité : c'est sa « théologie du corps ».

² Cf. Romains 2, 14-15 ; BENOÎT XVI, *Discours aux participants du Congrès international sur la loi morale naturelle organisé par l'Université du Latran*, Rome, 12 février 2007. Cf. aussi p. 103.

³ Cf. Romains 13, 10.

⁴ Jean 15, 12-13.

⁵ Cela ne signifie pas qu'il doive conduire au *burn out*. Cf. Père Pascal IDE, *Le burn-out. Une maladie du don*, Éditions de l'Emmanuel / Quasar, Paris, 2015.

Il devient également clair que nous progressons par la force de notre volonté, mais plus encore par celle de l'Esprit Saint, Celui qui a pour nom Amour. Au fond, c'est l'Esprit qui constitue la véritable Loi nouvelle¹. Saint Paul recommande donc : « *Marchez sous la conduite de l'Esprit Saint*² ». Les vertus humaines (honorées *via* la pratique des dix commandements) et théologiques (dons immérités offerts avec l'Esprit Saint) forment dès lors l'armature du chrétien.

Une libération intérieure

Nous le percevons maintenant : il y a une forme d'inaccomplissement à ne pas déployer l'amour dans tous les domaines de notre vie. Quitter sur au moins un point les voies des dix commandements – ce qui s'appelle *pécher* – nous fait quitter ce qu'on pourrait nommer *l'amour intégral*. Non pas que l'amour soit absent d'une vie où l'on rejette la loi divine, mais il y aura toujours quelque chose qui risquera de ne pas sonner juste, de ne pas être assez constructif et qui éventuellement causera du tort aux autres : au moins un domaine de l'existence pourra ne pas être assez habité par l'amour. Bien sûr, toutes les fautes n'auront pas la même importance. Il reste que certaines pourront éventuellement même conduire à un esclavage. Souvenons-nous des paroles de Cédric après qu'il a fait tomber les garde-fous, goûtant à la drogue et à une sensualité peu ajustée : « *Je pensais être libre, mais finalement j'étais enchaîné*³ ». La liberté mal utilisée sera donc éventuellement capable de nous blesser, mais encore de s'autodétruire. Même si nous ne le percevons pas toujours au moment de la tentation, le péché est toujours un germe de mort.

Au contraire, l'expérience chrétienne nous place dans une dynamique de libération, comme le suggère Jésus : « *Celui qui commet le péché est esclave du péché, [mais si] le Fils vous rend libres, réellement vous serez libres*⁴ ». Pourquoi en est-il ainsi ? Comment se fait-il qu'une saine relation à Dieu puisse réellement améliorer nos actions et nos relations, nous renouvelant en profondeur ? Parce que nous connaissons le mode d'emploi d'une vie constructive, mais aussi parce que le Seigneur guérit les cœurs par sa grâce : Il nous aide à enraciner les vertus dans notre

¹ Cf. saint THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, I^a-II^{ae}, q. 106, a. 1., c.

² Galates 5, 16.

³ Cf. p. 121.

⁴ Jean 8, 34-36.

âme. Sans Lui, la pleine harmonie intérieure est impossible : la blessure du péché originel a touché entre autres notre capacité à vouloir faire le bien. C'est pourquoi le Seigneur nous assiste dans le cadre de son amitié¹.

À ce moment, il apparaît nettement que les commandements ne sont pas un carcan, mais plutôt comme la rampe de lancement d'une fusée qui sans cette aide retomberait. La loi divine oriente l'immense énergie humaine pour lui donner la véritable orientation. Une fois que le cœur a pris la direction permettant de ne pas « s'écraser », il peut évoluer avec grande latitude dans « l'espace » de la vie : « *Aime, et fais ce que tu veux*² », dit saint Augustin. De fait, dès que l'on veut le bonheur de l'autre et le nôtre, conformément à l'harmonie de la nature humaine, place aux talents et aux initiatives, pour notre joie et celle du Seigneur ! Voilà la liberté des enfants de Dieu³. Les commandements ne nous brident donc pas, mais conduisent la liberté sur le chemin de la plus grande aventure : celle dans laquelle vivre, c'est aimer. Karl Leisner – jeune résistant au nazisme, finalement ordonné prêtre à Dachau et dont la sainteté a été reconnue – le disait à sa manière : « *Pas de christianisme à fil de fer barbelé, mais un christianisme joyeux et ensoleillé*⁴ ! »

Pourquoi un mode impératif ?

Un doute surgit toutefois : cette harmonie de la nature humaine révélée par les commandements devait-elle vraiment être présentée sous une forme obligatoire ?

Après une comparaison astronautique, proposons une autre tirée du monde automobile : de même que les voitures sont souvent à traction (moteur avant), parfois à propulsion (moteur arrière) ou encore les deux (4x4), de même peut-on considérer que notre cœur possède comme une traction avant, le moteur du désir, et une propulsion arrière, celui du devoir. Les deux motorisations sont bonnes. Il est beau d'être animé d'un souffle pour s'élancer sur les voies de l'amour, mais heureusement qu'aux heures plus lourdes, celles de la fatigue ou de l'égoïsme, nous agissons toujours de façon constructive et aimante.

Ainsi, ce mode impératif de la loi divine, en plus de manifester que Dieu demeure le Maître aimant de la Création, permet que la marche de

¹ Cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 405.

² Saint AUGUSTIN, *Traité VII sur l'Épître de Jean aux Parthes*, 8.

³ Cf. Romains 8, 21 ; Galates 5, 13.

⁴ Cité en René LEJEUNE, *Comme l'or passé au feu*, Éditions du Parvis, Suisse, 1989, p. 63.

la société dépende moins de nos fluctuations intérieures. Il nous évite autant que possible d'être des « intermittents de l'amour ».

Oui, dans un premier temps, on aurait pu croire que l'espérance et les dix commandements étaient contradictoires : que peut-on espérer en entrant dans un carcan ? Quelle est cette ambiance où l'on annonce que Jésus nous libère, mais où l'on se retrouve bloqué dans des petites cases morales ? À présent, il apparaît nettement que la loi divine dans le souffle de l'Esprit fait grandir notre amour et nous donne le cadre pour le développer sans intermittence. Elle offre par là une possibilité de déployer notre liberté et d'espérer un monde meilleur dès cette terre¹.

La Croix, un lieu pour aimer

Cela dit, la grande désertion du christianisme qui s'est faite « *au nom de l'option pour la vie* » a non seulement contesté la loi divine, mais encore la Croix. De fait, l'amour chrétien orienté prend parfois la forme de cette dernière. Comment le comprendre ?

Nous avons vu en son temps à quel point la Croix est précieuse : la souffrance est pour ainsi dire absurde tant qu'elle n'est pas insérée dans le mouvement d'amour que représente la Croix. Heureusement que ce mystère existe. Il faut cependant préciser et voir que la Croix ne permet pas seulement d'ouvrir la souffrance à l'amour, lui donnant sa plus grande fécondité. Elle ouvre aussi l'amour à la souffrance : elle invite au nom de l'amour à accepter telle ou telle forme de souffrance, lorsque celle-ci est nécessaire et sans pour autant verser dans un dolorisme. C'est peut-être plus à ce niveau que peuvent naître des craintes légitimes.

Pourtant, hors du christianisme, cette logique est déjà connue d'une multitude de personnes, notamment des parents : en s'engageant dans l'éducation de leurs enfants, ceux-ci vont consciemment au-devant de grandes joies, mais aussi de difficultés variées qui ne manqueront certainement pas. Une telle logique porte de nombreux fruits, malgré les échecs. Combien de fois, l'amour parental a « ajouté de la vie », rendant les enfants plus intensément vivants ! Et combien de fois, les parents ont pu en être personnellement comblés ! Finalement, il y a plus d'une situation où refuser toute souffrance serait refuser une part de notre humanité².

¹ Cf. aussi *Compendium de la Doctrine sociale de l'Église*, n° 22.

² Cf. BENOÎT XVI, *Spe salvi*, 30 novembre 2007, notamment n° 39.

Quel est alors le dynamisme de la souffrance consentie au nom de l'amour ? Lorsqu'il est authentique, on y décèle un certain oubli du grand moi, ce qui est bien sûr coûteux et nécessite d'être renouvelé chaque jour. Pourtant, mystérieusement, ce don, cette « perte » de soi, ouvre dès maintenant les portes de sa vie, car « *l'homme, seule créature sur terre que Dieu a voulue pour elle-même, ne peut pleinement se trouver que par le don désintéressé de lui-même*¹ ». Jésus lui-même l'enseigne comme la loi essentielle de l'existence humaine : « *Celui qui veut sauver sa vie la perdra ; mais celui qui perdra sa vie à cause de moi la sauvera*² ». Benoît XVI explicite :

Ce principe fondamental, que le Seigneur établit, est en dernière analyse purement et simplement identique au principe de l'amour. (...) Et ce principe de l'amour, qui marque le chemin de l'homme, est encore une fois identique au mystère de la Croix, au mystère de mort et de résurrection que nous rencontrons dans le Christ³.

Le Christ l'a aussi suggéré dans l'Eucharistie, en faisant en sorte que son Sang, expression de sa vie donnée, soit rendu présent sous l'apparence du vin, symbole de la joie et de la convivialité. Dans le mystère de l'amour s'unissent la croix et la joie : l'amour nous comble et nous purifie tout à la fois.

Se faire le disciple du Seigneur Jésus, c'est donc comprendre qu'en offrant sa vie à Dieu et aux autres, on reçoit plus qu'en la gardant pour soi : la vie est faite pour faire jaillir l'amour et l'amour fait jaillir la vie. En Dieu, cette action ne coûte pas, mais il n'en est pas de même dans un monde marqué par le péché originel : l'amour peut alors devenir crucifiant (mais pas toujours). Ce fut le cas pour le Christ lorsqu'il s'est fait homme et c'est aussi parfois valable pour nous, jusqu'à ce que nous entrions avec Lui dans l'éternité. Jésus qui a fait le premier pas sur cette route entraîne donc ses disciples dans un flot d'amour qui s'incarne de façons si différentes selon les lieux et les moments.

De son côté, un grand acteur français commentait en ces termes la spiritualité chrétienne : « *Vous les cathos, vous avez trouvé une idée générale : si on se laisse aimer, si on accepte de se perdre, de plonger dans cette*

¹ CONCILE VATICAN II, *Gaudium et spes*, n° 24, très souvent cité par Jean-Paul II.

² Luc 9, 24.

³ BENOÎT XVI, *Homélie du Dimanche des Rameaux*, Rome, 5 avril 2009.

*immensité d'amour, on peut élargir l'horizon de notre vie et être sauvé. C'est ça, non ?*¹ » Bien sûr, les chrétiens n'ont pas trouvé seuls cette idée : ils la tiennent du Seigneur. On voit alors pourquoi Benoît XVI affirme que celui qui fait entrer le Christ dans son existence ne perd rien de ce qui rend la vie libre, belle et grande.

Des situations variées

Récapitulons. Pourquoi une personne n'adhère-t-elle pas au Christ ? Partis des raisons intellectuelles, nous avons aussi mentionné la crainte de changer son existence. Cela témoigne notamment d'une vision erronée de la liberté, mais aussi de la peur de perdre quelque chose de sa vie, spécialement du fait de la Croix – crainte compréhensible à bien des égards.

De façon classique, on peut ajouter des raisons sociales parmi les freins sur la route qui mène au Christ :

- Une éducation qui n'ouvre pas à la foi ;
- La peur du regard des autres lorsque la foi n'est guère honorée autour de soi ;
- Des préjugés qui circulent (associant systématiquement religion et violence par exemple) ;
- Plus globalement, une culture ambiante peu porteuse, déjà en partie évoquée.

Bref, il y a autant de chemins pour accéder au Christ que de personnes et également d'innombrables routes pour ne pas Le rencontrer. Certaines d'entre elles suscitent la considération, comme lorsque des épreuves ont éloigné de Dieu (le deuil d'un conjoint, une expérience négative au sein de l'Église, ...). D'autres demeurent pour une part étonnantes : des personnes peuvent tout simplement refuser de se poser la question du sens de la vie et se contenter de profiter de celle-ci : c'est le fameux « divertissement » dont parlait Pascal².

Terminons par une note d'optimisme qui nous vient directement de la Sainte Écriture, puisque Dieu « *veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la pleine connaissance de la vérité*³ » et que le Christ

¹ Fabrice LUCHINI, Interview avec Luc Adrian pour *Famille chrétienne* n° 2016, 14-20 mai 2016, cité en <https://fr.aleteia.org/2016/05/14/fabrice-luchini-vous-les-cathos-vous-avez-trouve-une-idee-geniale> (consulté le 17/09/2024).

² Cf. Blaise PASCAL, *Pensées*, Gallimard, Paris, 2022, fragment 124, p. 128.

³ 1 Timothée 2, 4.

« éclaire tout homme¹ ». Lorsque quelqu'un ne semble pas avoir la foi, peut-être que l'appel du Seigneur Jésus n'a pas encore retenti en lui. Ou peut-être que son *oui* au Christ est implicite : s'il avait connu en vérité Jésus et son Église, il aurait explicitement embrassé la foi. Certaines disponibilités sont capables d'ouvrir le Ciel :

Ceux qui, sans qu'il y ait de leur faute, ignorent l'Évangile du Christ et son Église, mais cherchent pourtant Dieu d'un cœur sincère et s'efforcent, sous l'influence de sa grâce, d'agir de façon à accomplir sa volonté telle que leur conscience la leur révèle et la leur dicte, eux aussi peuvent arriver au salut éternel².

Dans le même esprit, notons qu'en choisissant le bien avec détermination, on peut adhérer au Bien, c'est-à-dire à Dieu. Dans ce cas, il est possible d'expérimenter de façon intense la voie de l'amour : la grâce divine est donnée. Cela explique pourquoi des personnes apparemment loin de Dieu impressionnent par leur générosité. Tout bien vient du Seigneur, qui parfois se promène presque « incognito », sous le nom de Bien... Les fruits sont immenses :

À ceux-là mêmes qui, sans faute de leur part, ne sont pas encore parvenus à une connaissance expresse de Dieu, mais travaillent, non sans la grâce divine, à avoir une vie droite, la divine Providence ne refuse pas les secours nécessaires à leur salut. En effet, tout ce qui, chez eux, peut se trouver de bon et de vrai, l'Église le considère comme une préparation évangélique et comme un don de Celui qui illumine tout homme pour que, finalement, il ait la vie³.

Résumé

Plusieurs facteurs freinent l'adhésion au Seigneur : la lumière de la foi qui ne s'impose pas à la raison (mais demeure en clair-obscur), la peur de perdre sa liberté de choix ou d'action, l'environnement social parfois peu porteur, ...

¹ Jean 1, 9.

² CONCILE VATICAN II, *Lumen gentium*, n° 16. Le texte cite en référence la lettre du Saint-Office à l'archevêque de Boston le 8 août 1949 et Eusèbe de Césarée.

³ CONCILE VATICAN II, *ibid.*, n° 16.

Quoi qu'il en soit, Dieu peut aussi se présenter « anonymement ». L'Église considère que des personnes recherchant authentiquement la vérité et le bien disent par là oui à Dieu, d'une manière implicite mais réelle. Elles reçoivent la grâce divine.

Des « ingrédients » essentiels

Nous avons tenté de montrer comment l'expérience chrétienne commence. Dieu peut se présenter comme la réponse aux réponses existentielles auprès de ceux qui y sont tout particulièrement sensibles : Carlotta Nobile, Jacques et Raïssa Maritain, ... Il peut attirer par la recherche philosophique ou scientifique celui qui en est passionné : souvenons-nous d'Olivier Bonnassies, de sainte Édith Stein et de ses confrères, ... Dieu semble donc aimer nous toucher en utilisant notre langage ou ce que nous aimons. Les exemples pourraient être multipliés : des jeunes qui aiment faire la fête peuvent être attirés par les Journées Mondiales de la Jeunesse, le plus grand rassemblement au monde pour cet âge... et la fête les conduit au Christ, centre véritable de ces journées ! On le perçoit également : Dieu sait manier l'humour ou prendre les personnes là où elles en sont, comme dans l'histoire de Violette qui trouvait intéressant d'aller à la messe parce qu'elle y voyait « *beaucoup, beaucoup de beaux gosses* » : elle intégra un groupe chrétien où il était possible de leur parler. Toutefois, elle y fut touchée par les topos spirituels qui répondaient systématiquement à ses questions et finit par arrêter de voir l'amour comme un bien de consommation¹. Les moyens par lesquels Dieu nous invite dans sa vie sont extrêmement variés.

Le Seigneur peut toucher l'âme à tout âge, mais ces itinéraires montrent qu'il aime le faire entre autres durant la jeunesse. D'ailleurs, même lorsque la personne a eu une enfance chrétienne, cette saison peut se révéler propice. On peut plus d'une fois y constater un approfondissement intérieur qui sera fondateur pour toute l'existence, par exemple lors d'une retraite spirituelle de quelques jours (comme chez sainte Jeanne Beretta Molla, médecin et mère de famille²). Parfois, cet âge est aussi l'occasion

¹ Témoignage vidéo recueilli par Emmanuel Play (www.youtube.com/watch?v=5Llxabl5l98 consulté le 01/08/2024).

² Cf. Abbé Thierry LELIÈVRE, *Sainte Jeanne Beretta Molla*, Téqui, Paris, 2002, p. 33 et suivantes.

d'une redécouverte du Christ après un éloignement passager (comme chez un futur moine au rayonnement exceptionnel, Dom Gabriel Sortais¹). On pourrait citer bien d'autres itinéraires de jeunes rejoints par le Seigneur, tel celui d'Élisabeth qui s'est ensuite mise au service des personnes en fin de vie ou celui d'Antoine, engagé aujourd'hui dans les quartiers nord de Marseille².

Une vie nouvelle

Justement, que se passe-t-il après une rencontre avec le Christ ? Comment l'expérience chrétienne se poursuit-elle ?

S'il n'a pas déjà été reçu, le Baptême est célébré, puisqu'il demeure la porte de la vie chrétienne³. Saint Paul donne une explication de ce moment crucial : « *Dans le baptême, vous avez été mis au tombeau avec lui et vous êtes ressuscités avec lui par la foi en la force de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts*⁴ ». Le mot *baptême* vient d'un verbe grec signifiant *immerger*, car « *la "plongée" dans l'eau symbolise l'ensevelissement du catéchumène [futur baptisé] dans la mort du Christ, d'où il sort par la résurrection avec lui*⁵ ». C'est un passage de la mort à la vie. Le péché originel, qui oblitérait l'éternité, est lavé⁶. Lors d'un baptême après l'âge de raison, les péchés personnels et leurs suites sont aussi effacés. L'Esprit Saint est donné, avec notamment les vertus de foi, d'espérance et de charité. Le Baptême unit le nouvel enfant de Dieu aux autres chrétiens⁷. Bref, il est un passage de la mort à la vie, car la vie divine nous est donnée et toutes les formes de morts sont appelées à disparaître progressivement si nous sommes fidèles à cette grâce.

Après le Baptême, à quels critères pouvons-nous reconnaître que nous vivons la proposition du Seigneur ? Tirons des paroles du Seigneur

¹ Cf. Dom Guy OURY, *Dom Gabriel Sortais*, Abbaye Saint-Pierre de Solesmes, Sablé-sur-Sarthe, 1975, p. 24 et suivantes.

² Cf. Camille LECUIT, *Lève-toi*, Mame, Paris, 2022, p. 30 et 90.

³ Cf. Jean 3, 5.

⁴ Colossiens 2, 12.

⁵ *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 1214.

⁶ La vie divine vient combler en l'âme le « vide » – l'absence de cette vie qui s'appelle *péché originel* – causé par la faute des premiers hommes. Jusqu'à l'éternité demeurera cependant la blessure de la nature humaine, également causée par cette faute, et qui consiste en un affaiblissement, une inclination au mal (d'où certaines tentations).

⁷ Cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n°s 1262-1274 (qui mentionnent le « sceau » baptismal).

Jésus cinq « ingrédients » de cette vie d'amitié avec Lui :

- « *Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi*¹ » : on a pu montrer ce qu'est la foi, confiance dans la personne de Jésus et dans son message. Dans ce cadre, la Parole de Dieu devient une véritable nourriture spirituelle ;
- « *Demeurez en moi, comme moi en vous*² » : c'est particulièrement la prière, cœur à cœur avec le Christ, qui permet cette présence intense traduite par le verbe *demeurer*. Dans nos journées quotidiennes, il est beau de s'unir au Seigneur Jésus aussi souvent que possible, afin qu'Il devienne réellement notre compagnon de route. Cette union nécessite ordinairement de prendre un temps régulier de prière prolongée³ ;
- « *Faites cela en mémoire de moi*⁴ » : Jésus a voulu perpétuer l'offrande de la Croix en devenant pour toutes les générations le « *Pain de vie*⁵ ». La messe elle-même est une rencontre avec le Ressuscité qui continue de se donner, c'est pourquoi on parle de « *sacrifice eucharistique*⁶ » (mais le Christ ne peut plus mourir). Là, nous sommes emportés dans ce mouvement d'amour et, pour ainsi dire, pouvons tout offrir et tout recevoir. Jésus a fait comprendre que communier à son Corps est essentiel : c'est selon lui une question de vie ou de mort⁷. Les premiers chrétiens ont donc fait du repas eucharistique l'acte principal du jour du Seigneur et il le demeure aujourd'hui⁸. Il nous faudrait aussi mentionner les autres sacrements, ces signes qui donnent ou enrichissent la vie divine en nous. Évoquons seulement la Confession : instituée au soir de Pâques, sa grâce est nécessaire pour retrouver l'amitié avec le Christ en cas de faute grave. En dehors de ce cas, elle est toujours très féconde comme rencontre régulière du Seigneur, complétant celle de la communion⁹ ;

¹ Jean 14, 1.

² Jean 15, 4.

³ Quelques conseils se trouvent dans le livre du Père Jacques Philippe : *Du Temps pour Dieu*, Éditions des Béatitudes, Nouan-le-Fuzelier, 2017.

⁴ Luc 22, 19.

⁵ Jean 6, 35.

⁶ CONCILE VATICAN II, *Sacrosanctum concilium*, n° 47. Cf. 1 Corinthiens 11, 26.

⁷ Cf. Jean 6, 53.

⁸ Cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n°s 2177 et suivants.

⁹ Cf. Jean, 20, 22-23 ; *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 1457-1458.

- « *Comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les uns les autres¹* » : la foi implique un art de vivre, une manière d’agir moralement. Nous en avons parlé à propos des dix commandements, école de l’amour, que le Christ a assumé et prolongé par le don de l’Esprit Saint. Ajoutons que le chrétien est appelé d’une manière ou d’une autre à servir les autres. Cela peut passer par un engagement en faveur de la société : « *En raison de son lien avec l’amour, la lumière de la foi se met au service concret de la justice, du droit et de la paix²* ». D’où le message social de l’Église, sa *doctrine sociale* qui invite chaque homme de bonne volonté à travailler pour le bien commun économique, culturel, politique, ... et donc contre toute forme d’injustice³. Le service des autres, cette sollicitude au quotidien, s’incarne aussi dans un esprit missionnaire : annoncer la joie de l’Évangile qui donne sens à la vie, non pas dans un prosélytisme qui contraindrait la liberté du prochain, mais plutôt comme le témoignage d’une vie traversée par cette lumière qui nous dépasse ;
- « *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église⁴* » : Jésus a voulu constituer un peuple. Ce point mérite un petit développement.

Une expérience communautaire

Lorsqu’on parle d’expérience chrétienne, il est impossible d’oublier que le baptême, qui nous rend fils d’un même Père, nous rend frères les uns des autres. De façon logique, la religion de l’amour nous lie intensément entre nous.

On voit d’ailleurs que Jésus a voulu fonder un peuple structuré⁵. Il a choisi douze apôtres, le même nombre que les tribus de l’Ancienne Alliance⁶. Le mot *Église* utilisé par le Christ est en fait une reprise (en araméen comme en grec) : il a déjà été utilisé pour parler de l’assemblée du Peuple de Dieu au Sinai⁷.

¹ Jean 13, 34.

² FRANÇOIS, *Lumen fidei*, 29 juin 2013, n° 51, qui cite Galates 5, 6 : « *La foi agit par la charité* ».

³ Voir le Docat, Cerf, Paris, 2016.

⁴ Matthieu 16, 18.

⁵ Cf. BENOÎT XVI, *Audience générale*, Rome, 17 mai 2006.

⁶ Cf. Marc 3, 14.

⁷ Cf. Père Henri de LUBAC, *Méditation sur l’Église*, Cerf, Paris, 2003, p. 48.

Jésus a aussi désigné Simon-Pierre pour être le « *pasteur de [ses] brebis*¹ » et affermir ses frères². En disant que « *sur cette pierre* », il bâtirait son Église, Jésus a sous-entendu qu'il s'agissait d'une mission transmissible à ses successeurs, car *a priori* la pierre sur laquelle on fonde un bâtiment dure autant que l'édifice. Les premiers chrétiens l'ont bien compris³.

Le Christ a ensuite précisé que les portes de l'enfer ne l'emporteraient pas sur cette Église ainsi bâtie⁴. C'est une véritable promesse. Se retirer de la pleine communion avec le pape – par exemple parce qu'on la trouve dangereuse – n'entame pas seulement la confiance dans le successeur de Simon-Pierre. C'est tout simplement la confiance dans le Christ qui est remise en cause.

On comprend d'ailleurs que Jésus ait voulu instituer cette mission du pape : c'est un service à l'unité des disciples du Christ, mais aussi une aide pour qu'ils soient fidèles à la Parole de Dieu : il n'est pas si simple d'interpréter la Sainte Écriture et de la conserver dans sa pureté⁵.

(On aura pu remarquer que ces lignes se veulent entre autres une découverte de la richesse du *Magistère de l'Église*, c'est-à-dire de son enseignement : nous avons souvent fait référence à tel pape contemporain ou au *Catéchisme de l'Église catholique*, comme le montrent notamment les notes de bas de page.)

Cela étant, vivre dans l'Église n'est pas seulement être en communion avec le successeur de Pierre et les autres évêques, dans une fraternité universelle si bien illustrée aux Journées Mondiales de la Jeunesse. Un chrétien appartient aussi à une communauté locale, généralement une paroisse insérée dans un diocèse. La relation directe avec Jésus est toujours vécue dans un milieu qui nourrit la foi. La messe dominicale a également cette portée : nous permettre de rencontrer d'autres membres de notre famille dans le Christ. Inversement, lorsque quelqu'un vit une expérience de conversion sans s'insérer ensuite dans une communauté, le risque de voir sa foi s'affadir est réel. L'amitié chrétienne fait visiblement partie du projet du Christ.

¹ Cf. Jean 21, 16-17.

² Cf. Luc 22, 32.

³ Saint Pierre étant mort à Rome, les évêques de cette ville devinrent ses successeurs. Vers l'an 95, l'évêque de Rome saint Clément intervint dans l'Église de Corinthe, dont les chrétiens avaient chassé leurs prêtres. Cette communauté était pourtant loin de Rome. Plus encore : à cette époque, saint Jean, c'est-à-dire l'un des douze apôtres choisis par le Christ, vivait peut-être encore – et ce, moins loin de là, à Éphèse.

⁴ Cf. Matthieu 16, 18.

⁵ BENOÎT XVI, *Homélie pour la prise de possession de la chaire de Pierre*, Rome, 7 mai 2005.

L'Évangile au quotidien

Il peut arriver que des personnes ne vivent pas les cinq « ingrédients » évoqués – foi, prière, sacrements, agir chrétien, Église – et expérimentent pourtant quelque chose d'intense. Pourrait-on se dispenser de l'un des ingrédients ? Ou, si ces personnes manquent de fidélité, pourquoi Dieu leur fait-il ressentir sa présence ?

Rappelons d'abord que le Seigneur est seul juge : gardons-nous d'évaluer la valeur d'une âme. Il est aussi le maître des pédagogues, sachant au besoin ménager des étapes. Plusieurs scénarios sont donc envisageables : peut-être ces personnes n'ont-elles pas compris telle exigence, peut-être le Seigneur n'a-t-il pas encore éclairé cette partie de leur vie, ... En attendant, chacun de ces « ingrédients » est nourrissant : on saisit alors pourquoi ce début, même incomplet, est vécu comme intense.

La suite est également un chemin. La conversion dure le temps de la vie... Elle passe notamment par un combat spirituel, à l'image du Christ au désert¹. Cette bataille porte généralement sur l'une des grandes faiblesses du cœur humain : des plaisirs, richesses ou honneurs sont aimés sans raison ou plus que de raison². Ne nous étonnons pas que la libération intérieure puisse s'avérer quelque peu coûteuse et ne dramatisons pas les efforts à fournir : n'avons-nous pas l'habitude de nous battre pour ce qui nous fait vivre ?

De ce fait, nous ne sommes pas étonnés que la vie de foi puisse connaître des mouvements d'« aller et retour ». Pensons notamment à Claire de Castelbajac lors de sa vie étudiante à Rome en 1972-1973 : elle y connut un affaiblissement spirituel après une vigueur intérieure remarquable. Gri-sée par la liberté dans un milieu peu porteur, elle perdit réellement la ferveur, ne sachant plus tellement où elle en était. L'étudiante s'en sortit notamment par un pèlerinage en Terre sainte. Le résultat fut cependant à la hauteur : « *Je suis tellement heureuse que si je mourrais maintenant, je crois que j'irais au Ciel tout droit, puisque le Ciel, c'est la louange de Dieu, et j'y suis déjà*³ ».

Dans ces dernières paroles, nous percevons à quel point il y a une continuité entre nos vies terrestre et céleste : ce qui nous fait « vibrer » maintenant deviendra le cœur de notre éternité. Jésus va même plus loin dans

¹ Cf. Matthieu 4, 1-11.

² Cf. 1 Jean 2, 16.

³ Père Dominique-Marie DAUZET, *Claire de Castelbajac*, Presses de la Renaissance, Paris, 2010, p. 230.

ses paroles : il nous fait comprendre que nous ne pourrons participer définitivement à la victoire de l'amour que si nous la vivons maintenant (au besoin, il nous faut par exemple relire le chapitre 25 de l'évangile selon saint Matthieu, spécialement la vision du jugement final). Bien sûr, on l'a dit, cette victoire sera seulement partielle sur la terre : il restera toujours de scories, des petits péchés. Toutefois, elle demeurera suffisante tant qu'il n'y a pas de faute grave qui nous « déconnecterait » de Dieu. Nous sommes donc appelés à la sainteté, c'est-à-dire à un grand déploiement de charité dans notre existence, mais le minimum est de ne pas « éteindre » l'Esprit Saint qui habite en nous¹.

On comprend alors la logique de l'espérance. L'amour divin nous est offert avec toute sa force et sa promesse et, tant que nous y sommes fidèles, nous avons la certitude de participer totalement tôt ou tard à sa victoire éternelle². Tout est affaire de connexion avec le Christ.

Pèlerins de l'espérance

En présentant le Jubilé 2025 dont la devise est « *Pèlerins de l'espérance* », le pape François expliquait :

Face à la mort, où tout semble finir, nous recevons la certitude que, grâce au Christ, par sa grâce qui nous est communiquée dans le Baptême, "la vie n'est pas détruite, elle est transformée" pour toujours. Dans le Baptême, en effet, ensevelis avec le Christ, nous recevons en Lui, ressuscité, le don d'une vie nouvelle qui brise le mur de la mort et en fait un passage vers l'éternité. Et si devant la mort, séparation douloureuse qui nous oblige à quitter nos affections les plus chères, aucune rhétorique n'est permise, le Jubilé nous offrira l'occasion de redécouvrir, avec immense gratitude, le don de cette vie nouvelle reçue dans le Baptême, capable de transfigurer le drame³.

¹ Cf. 1 Thessaloniens 5, 19.

² Dans ce *tôt ou tard*, on inclut une purification après la mort lorsqu'il reste à ce moment des péchés véniels ou des suites des péchés. Cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n^{os} 1030-1032 ; BENOÎT XVI, *Spe salvi*, 30 novembre 2007, n^{os} 45-48 ; FRANÇOIS, *Spes non confundit. Bulle d'indiction du jubilé ordinaire de l'année 2025*, 9 mai 2024, n^{os} 22-23.

³ FRANÇOIS, *ibid.*, n^o 20. Cf. *Missel Romain*, Préface des défunts I.

Quel sera le contenu de cette existence transformée ? Que vivons-nous éternellement ? Le successeur de Pierre répond :

Non pas une joie passagère, une satisfaction éphémère qui, une fois atteinte, demande toujours plus dans une spirale de convoitises où l'âme humaine n'est jamais rassasiée mais toujours plus vide. Nous avons besoin d'un bonheur qui s'accomplisse définitivement dans ce qui nous épanouit, c'est-à-dire dans l'amour, afin que nous puissions dire, dès maintenant : Je suis aimé, donc j'existe ; et j'existerai toujours dans l'Amour qui ne déçoit pas et dont rien ni personne ne pourra jamais me séparer¹.

La vie éternelle sera essentiellement amour reçu et offert.

Pâque ancienne et Pâque nouvelle

Cette espérance, les premiers chrétiens l'ont comprise en se voyant comme le Peuple de Dieu qui marche vers la véritable « Terre promise », allusion à l'épisode fondateur d'Israël : la sortie d'Égypte. Le Seigneur avait dit à Moïse :

J'ai vu, oui, j'ai vu la misère de mon peuple qui est en Égypte, et j'ai entendu ses cris sous les coups des surveillants. Oui, je connais ses souffrances. Je suis descendu pour le délivrer de la main des Égyptiens et le faire monter de ce pays vers un beau et vaste pays, vers un pays ruisselant de lait et de miel².

Avant de prendre la route, les Hébreux avaient pu partager un dernier repas familial, au cours duquel chaque maison avait consommé un jeune agneau sans défaut avec des pains sans levain et des herbes amères, comme le rapporte le douzième chapitre du *Livre de l'Exode*. Puis, passant par la Mer rouge, le peuple avait quitté cette terre d'esclavage et de souffrance. Telle était la Pâque juive, dont le mot signifie *passage* et dont Israël devait ensuite faire mémoire chaque année. Notons qu'avant de parvenir à la Terre promise, le peuple avait reçu les tables des dix commandements de l'amour et avait été nourri par la manne, don quotidien du Seigneur.

C'est bien sûr Jésus qui, choisissant le contexte de cette fête pour offrir sa vie les Jeudi et Vendredi saints, signifia que ces événements passés

¹ FRANÇOIS, *ibid.*, n° 21.

² Exode 3, 7-8.

annonçaient ce qu'Il vivait : la sortie d'Égypte était une préfiguration. Le Christ institua l'Eucharistie durant le repas pascal, mémorial de celui partagé des siècles auparavant. Il vécut sa Passion à l'heure où on commençait habituellement à immoler l'agneau du repas¹. Jésus se révéla être, selon les mots de saint Jean-Baptiste, « l'Agneau de Dieu, qui enlève le péché du monde² ». De l'antique mémorial, Il fit donc sa propre Pâque. Pour Lui, il s'agissait de « passer de ce monde à son Père³ ». Ce faisant, Il invitait et continue d'inviter ses disciples à participer aussi à ce passage, laissant derrière eux la souffrance, les esclavages intérieurs et la mort pour rejoindre le Royaume de l'amour et de la vie.

Les premiers chrétiens saisirent bien le message du Christ et enrichirent leurs célébrations de la fête de Pâques par des allusions à l'antique délivrance. On les vit y reprendre le douzième chapitre du *Livre de l'Exode* pour évoquer le premier repas pascal. Ils y donnèrent du lait et du miel aux nouveaux chrétiens, leur manifestant par là que le baptême qu'ils venaient de recevoir leur faisait toucher la véritable Terre promise⁴... À Alexandrie, on voulut aussi montrer que ce passage nous appelait à transformer nos actions⁵. Saint Paul l'avait déjà suggéré :

Purifiez-vous donc des vieux ferments, et vous serez une pâte nouvelle, vous qui êtes le pain de la Pâque, celui qui n'a pas fermenté. Car notre agneau pascal a été immolé : c'est le Christ. Ainsi, célébrons la Fête, non pas avec de vieux ferments, non pas avec ceux de la perversité et du vice, mais avec du pain non fermenté, celui de la droiture et de la vérité⁶.

Pour sa part, Origène enseigna que toute notre existence est une Pâque, un passage du péché à l'amour : chaque pensée, parole ou action nous fait mieux entrer dans cette dynamique. De nombreux éléments du tableau de la sortie d'Égypte purent ainsi se retrouver dans cette comparaison, y compris l'idée d'être délivrés d'un esclavage (hier matériel, aujourd'hui spirituel, celui du péché). Cette analogie se développa aussi au

¹ Cf. Jean 19, 14.

² Jean 1, 29.

³ Jean 13, 1.

⁴ Cf. Père Dominique GONNET, « La Pâque d'après les Pères de l'Église », *La Maison-Dieu*, n° 240, 4^e trimestre 2004, p. 33-57.

⁵ Cf. Père Dominique GONNET, *ibid.*

⁶ 1 Corinthiens 5, 7.

plan des sacrements reçus par le chrétien, qui vit sa Pâque en passant par l'eau du Baptême préfigurée par celle de la Mer Rouge et, avant de parvenir définitivement à la Terre promise, est nourri par la nouvelle manne, le Pain vivant descendu du Ciel qu'est l'Eucharistie¹.

La route pascale

Alors que nous sommes trop souvent témoins du passage de la vie à la mort, le Christ a ouvert une nouvelle route, celle qui va de la mort à la vie : la route pascale. Il l'a ouverte le premier en acceptant la mort et en s'en rendant vainqueur par sa puissance divine. Nous comprenons que les forces biologiques, qui n'ont pas la capacité de nous maintenir indéfiniment vivants, ne sont pas les seules existantes. En nous greffant sur le Christ par le Baptême, nous pouvons passer avec Lui les frontières de la mort et vivre notre propre Pâque, d'abord en notre âme et, à la fin des temps, en notre corps : « *Nous serons sauvés en ayant part à sa vie*² ». La victoire du Seigneur Jésus deviendra très visiblement notre victoire personnelle : « *À celui qui a soif, moi [Dieu], je donnerai l'eau de la source de vie, gratuitement. Tel sera l'héritage du vainqueur*³ ».

Dans le même temps, du fait du lien « organique » entre la vie et l'amour, être engagé dans une vie de nature divine signifie aussi s'engager dans un amour du même ordre. En effet, pas plus que la vie, l'amour ne constitue une force d'abord humaine : il est avant tout une réalité divine. La même route pascale nous engage donc chaque jour à expérimenter un amour intégral dans l'Esprit Saint. D'une certaine manière, vivre cette charité incandescente est déjà une résurrection : « *Nous, nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos frères*⁴ », affirme saint Jean. L'amour fait jaillir de la vie chez la personne aimée, il lui donne d'être plus intensément vivante, mais rend son auteur lui aussi plus profondément vivant. Il fait progressivement abandonner le péché qui est toujours un germe de mort, pour soi et souvent pour les autres. Autant « *le salaire du péché, c'est la mort*⁵ », autant le fruit de l'amour est la vie. De cette façon, la « résurrection » du cœur précède la résurrection du corps : « *Si donc, par le baptême qui nous unit à sa mort, nous avons été mis au*

¹ Cf. saint AUGUSTIN, *Traité XI sur l'Évangile de saint Jean*, 4.

² Romains 5, 10. Cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n^{os} 988 et suivants.

³ Apocalypse 21, 6-7.

⁴ 1 Jean 3, 14.

⁵ Cf. Romains 6, 23.

tombeau avec lui, c'est pour que nous menions une vie nouvelle, nous aussi, comme le Christ qui, par la toute-puissance du Père, est ressuscité d'entre les morts¹ ».

Être pèlerins de l'espérance, c'est donc marcher sur la route pascale, comme les Hébreux qui furent libérés. C'est, à la suite du Christ, laisser progressivement derrière nous toute forme de mal et toute mort. C'est entrer de plus en plus dans sa vie et son amour victorieux. C'est aussi en faire l'expérience au sein du Peuple de Dieu : comment la route pascale serait-elle celle de l'amour si elle n'unissait pas ceux qui l'empruntent ?

Résumé

Après le Baptême qui nous associe à la mort et à la Résurrection de Jésus, l'expérience chrétienne est constituée de plusieurs « ingrédients ». Nous appuyant sur les paroles du Christ, on peut particulièrement mentionner la foi, la prière, les sacrements (spécialement l'Eucharistie et la Confession), l'amour au quotidien (incarné dans les commandements et vécu dans l'Esprit Saint), ainsi que la communion avec l'Église autour du successeur de saint Pierre.

Cette expérience ne va pas sans combat, mais c'est précisément en restant greffé sur celui qui est Vie et Amour que l'on peut participer à sa victoire aujourd'hui et dans l'éternité.

Finalement, être pèlerins de l'espérance, c'est emprunter la voie pascale, celle qui conduit de la mort à la vie, du mal (sous toutes ses formes) à l'amour.

¹ Romains 6, 4.

Chapitre 6. Un témoin de l'espérance

Durant cette seconde partie du livre, nous avons cherché à montrer comment il était possible de vérifier par l'expérience la solidité du christianisme, sa crédibilité. Un dernier exemple, celui de saint Jean-Paul II, nous manifeste comment la foi et l'espérance peuvent être une source de vie impressionnante.

Soutenir les jeunes

Parcourant la magnifique région de Mazurie, au nord-est de la Pologne, les kayaks glissaient sur l'eau. À leur bord, des jeunes qu'un prêtre de trente-trois ans emmenait en excursion. En cette décennie 1950, les temps étaient durs pour la Pologne : après la dictature nazie, les communistes étendaient leur main de fer sur le pays. Pourtant, alors que la situation portait plutôt au découragement, le jeune prêtre multipliait les initiatives en faveur de la jeune génération.

Si le kayak s'invita au programme, l'abbé Karol Wojtyła organisait aussi des randonnées à pied, à vélo ou à ski. La première fois, c'était pour aller admirer dans les monts au sud du pays les millions de crocus jouant au perce-neige, immense spectacle de bleu et de blanc. Les excursions furent l'occasion de discussions variées, enjouées ou sérieuses, notamment sur le mariage. Le futur pape, passionné de philosophie, de théâtre et de chant, cherchait visiblement à soutenir les jeunes en leur faisant goûter la joie chrétienne. « *Lorsqu'il se trouvait parmi nous, nous avions l'impression que tout allait bien... On pouvait parler de n'importe quel problème avec lui, d'absolument tout'* », racontera un membre du groupe.

¹ Cité en George WEIGEL, *Jean-Paul II. Témoin de l'espérance*, J.C. Lattès, 1999, p. 137-138.

Il est cependant remarquable que saint Jean-Paul II ait commencé son accompagnement des étudiants par des réflexions sur les raisons de croire. Nommé quelques années plus tôt aumônier d'étudiants à Saint-Florian de Cracovie, il avait organisé une série d'entretiens du soir dont il allait plus tard faire mémoire :

Je commençais là à donner des conférences pour la jeunesse universitaire ; je les faisais tous les jeudis et elles portaient sur les problèmes fondamentaux concernant l'existence de Dieu et la spiritualité de l'âme humaine, thème d'une particulière importance dans le contexte de l'athéisme militant, caractéristique du régime communiste¹.

Selon saint Jean-Paul II, le totalitarisme pouvait faire montre de sa puissance, il était perdant au plan intellectuel : dans le débat d'idées, le communisme ne l'emportait pas. Sa force était donc d'abord extérieure et ne devait pas empêcher les jeunes de vivre du souffle de l'espérance.

Une confiance qui ébranle le totalitarisme

Devenu pape, Jean-Paul II devait avoir un rôle majeur dans l'effondrement du bloc de l'Est². Mikhaïl Gorbatchev lui-même le reconnut. En février 1992, il affirma dans un célèbre article publié dans plusieurs journaux européens comme *La Stampa* ou *Libération* : « Rien de ce qui s'est passé en Europe de l'Est au cours de ces dernières années n'aurait été possible sans la présence de ce pape, sans le rôle éminent, y compris politique, qu'il a joué sur la scène mondiale ». De fait, Jean-Paul II fut à l'origine du premier grand séisme politique au sein du bloc de l'Est. Revenant dans son pays après son élection sur le siège de Pierre, il rassembla des foules immenses, avec notamment plus d'un million de personnes à Varsovie. Il créa un espace de liberté dans la société communiste et galvanisa la Pologne par ses paroles de feu. L'année suivante, des grèves bouleversèrent le pays, soutenues au moment critique par Jean-Paul II. Le régime choisit d'éviter la guerre civile qui pointait à l'horizon. Le 31 août 1980, les accords de Gdansk permirent la création de Solidarnosc (« solidarité », en polonais), premier

¹ Saint JEAN-PAUL II, *Ma vocation, don et mystère*, Bayard / Cerf / Mame / Téqui, Paris, 1996, p. 77.

² Cf. Bernard LECOMTE, *Le pape qui fit chuter Lénine*, Éditions CLD, Tours, 2007.

syndicat libre du bloc de l'Est. Très vite, cet organisme compta neuf millions de membres, soit 25% de la population, ce qui signifiait que l'immense majorité du pays le voyait d'un très bon œil. Même si la loi martiale annula en 1981 les accords de Gdansk, l'initiative Solidarnosc avait créé un point de non-retour et continua d'être soutenue par Jean-Paul II jusqu'à la fin du communisme.

Bien sûr, il faudrait mentionner les autres facteurs qui ont permis celle-ci : la politique de réforme menée par Gorbatchev et son refus d'envoyer les chars pour mater les révoltes, les initiatives des dissidents, l'action de l'Ouest, les déficiences d'un système qui ne respectait pas la personne humaine... Quoi qu'il en soit, la source d'inspiration de Jean-Paul II au moment où il sapait le totalitarisme en place ne faisait pas de doute : « *Je suis un homme rempli d'une grande confiance. C'est ici que j'ai appris à l'être*¹ », reconnut le pape en 1979 à Czestochowa, le Lourdes polonais qui était toujours demeuré une oasis de liberté.

Affronter le mystère du mal et y répondre

À bien y regarder, on peut discerner que la grande question à laquelle Jean-Paul II fut confronté et chercha à répondre fut celle du mal. Alors qu'à vingt ans il avait perdu tous les membres de sa famille, sa vocation de prêtre mûrit définitivement lors du second conflit mondial, tandis que les nazis occupaient son pays, avant que les communistes ne le fassent à leur tour. Lui-même le confie :

La tragédie de la guerre a donné au processus de maturation de ma vocation une coloration particulière. Cela m'a aidé à saisir, d'un point de vue nouveau, la valeur et l'importance de la vocation. Devant l'extension du mal et devant les atrocités de la guerre, le sens du sacerdoce et de sa mission dans le monde devenait toujours plus clair pour moi².

Son premier texte comme pape, la lettre encyclique *Redemptor hominis*, rappelle dès le titre la mission du Christ : celle de nous

¹ Saint JEAN-PAUL II, *Homélie à Jasna Góra*, Czestochowa, 4 juin 1979.

² Saint JEAN-PAUL II, *Ma vocation, don et mystère*, p. 47.

sauver, de nous délivrer du mal, d'être notre *Rédempteur*¹. Il ne tarda pas à développer :

Croire dans le Fils crucifié (...) croire que l'amour est présent dans le monde, et que cet amour est plus puissant que les maux de toutes sortes dans lesquels l'homme, l'humanité et le monde sont plongés. Croire en un tel amour signifie croire dans la miséricorde (...). La croix est comme un toucher de l'amour éternel sur les blessures les plus douloureuses de l'existence terrestre de l'homme².

Après son attentat de 1981, il publia une lettre sur le sens chrétien de la souffrance, par laquelle il montra que celle-ci, grâce au Christ en sa Passion, pouvait entrer dans l'ordre de l'amour et devenir féconde (nous avons cité deux fois ce texte)³. Une dernière fois, dans son testament spirituel, le pape montra combien la souffrance du Fils de Dieu, témoignage de la miséricorde divine, était la grande « *limite divine imposée au mal*⁴ » – cette parole nous a été précieuse lorsque nous avons cherché à comprendre l'attitude du Seigneur face au déchaînement du mal. Jean-Paul II comprit que l'offrande de sa vie comme prêtre, évêque puis pape participait à l'œuvre du Christ qui oppose au mal une force plus grande, celle de l'amour venant de Dieu⁵. Il est resté fidèle à cette intuition au cours de son ministère, d'abord comme « athlète de Dieu » puis, avec le déclin de ses forces, par un témoignage non moins éloquent⁶.

« *Je crois que le signe caractéristique d'un grand maître dans l'Église est qu'il enseigne non pas seulement par ses idées et ses paroles mais aussi par sa vie, car en lui pensée et vie se compénètrent et se déterminent mutuellement* », suggérait le futur Benoît XVI à propos de John Henry Newman dont toute l'existence et la pensée avaient été animées par le mystère de la conscience, par la recherche de la vérité⁷. On peut vraisemblablement dire de même pour le pape polonais à propos du mystère du mal.

¹ Saint JEAN-PAUL II, *Redemptor hominis*, 4 mars 1979 (nous l'avons citée p. 7).

² Saint JEAN-PAUL II, *Dives in Misericordia*, 30 novembre 1980, n^{os} 7-8.

³ Saint JEAN-PAUL II, *Salvifici doloris*, n^o 18 (nous y avons fait référence p. 92 et 95).

⁴ Saint JEAN-PAUL II, *Mémoire et identité*, Flammarion, Paris, 2005 (nous l'avons cité p. 78).

⁵ Cf. saint JEAN-PAUL II, *Ma vocation, don et mystère*, p. 52.

⁶ Cf. BENOÎT XVI, Discours au IV^e Congrès national de l'Église italienne, Vérone, 19 octobre 2006 et Rencontre avec le clergé du diocèse de Bolzano-Bressanone, Bressanone, 6 août 2008.

⁷ Cardinal Joseph RATZINGER, *Discours à l'occasion du centenaire de la mort du Cardinal John Henry Newman*, Rome, 28 avril 1990.

Finalement, s'adressant à la jeunesse à la fin de sa vie, Saint Jean-Paul II put se définir comme « *chargé d'années, mais encore jeune de cœur*¹ ». Il avait ainsi relevé un immense défi, car tous ne parviennent pas à en dire autant au terme d'une existence chargée d'épreuves. C'est là une leçon majeure : ce *témoin de l'espérance* – pour reprendre le titre que lui attribue son principal biographe² – illustre à quel point espérer vivifie le cœur, lui permettant de garder une certaine fraîcheur intérieure.

L'épilogue nous donnera des pistes pour entrer dans cette spiritualité.

Résumé

Chaque saint nous manifeste que la foi est une source de vie. Jean-Paul II a puisé en elle une espérance plus forte que les deuils, les totalitarismes, la maladie et la souffrance sous toutes ses formes. Ainsi a-t-il pu garder jusqu'au bout la jeunesse de cœur.

¹ Saint JEAN-PAUL II, *Discours à la fête d'accueil des jeunes des JMJ de Toronto*, Toronto, 25 juillet 2002.

² Cf. George WEIGEL, *op. cit.*

Épilogue

Espérance et jeunesse de cœur

« Vous êtes et devez être toujours davantage des sentinelles du matin à l'aube du nouveau millénaire. Même si dans cette première partie de siècle, malheureusement marquée par le terrorisme, la peur et la guerre, l'invitation peut apparaître chargée de conséquences, elle demeure valable », lançait Jean-Paul II aux jeunes¹. Oui, les chrétiens sont appelés à être ces sentinelles du matin, ceux qui ne pensent pas que l'obscurité peut l'emporter définitivement – mais qui, riches d'espérance, annoncent la fin de la nuit. En réalité, ces veilleurs savent que le jour nouveau est avant tout incarné dans une Personne. Il ont entendu la parole du Christ dans l'Apocalypse : « Moi, je suis (...) l'étoile resplendissante du matin² ».

C'est là une source de jeunesse intérieure. Voilà pourquoi François, devenu pape à son tour, lança lors de l'homélie des Rameaux qui toucha tant Carlotta Nobile : « Avec le Christ, le cœur ne vieillit jamais³ ».

Le Christ donne un cœur jeune

Comment cela se concrétise-t-il ? Et d'abord, comment caractériser la jeunesse intérieure ? Quels en sont les ressorts ?

¹ Saint JEAN-PAUL II, *Message aux jeunes de l'Action catholique italienne*, 8 décembre 2001. Il hérite particulièrement ce thème, cf. *id.*, *Discours à la veillée de prière des JMJ, Tor Vergata*, 19 août 2000 ; *Message aux jeunes du monde à l'occasion de la XVII^{ème} JMJ* (2002), 25 juillet 2001. Voir aussi Isaïe 21, 11.

² Apocalypse 22, 16.

³ FRANÇOIS, *Homélie du Dimanche des Rameaux*, Rome, 24 mars 2013.

Trois qualités

De façon intuitive, on pourrait commencer en affirmant qu'il s'agit d'une aptitude à s'émerveiller, par contraste avec la lassitude qui ne sait plus admirer, ni goûter la vie. Celui qui est blasé, pour qui les merveilles ne suscitent plus l'émerveillement, n'a-t-il pas vieilli intérieurement ?

S'appuyant sur les expériences positives déjà vécues, un cœur jeune est sans doute aussi enclin à penser que le futur va lui révéler de nouvelles richesses. Non seulement il peut estimer n'avoir pas encore fait le tour des merveilles de l'existence, mais encore, ayant entraperçu le potentiel immense de la vie, il est à même d'imaginer un avenir éventuellement meilleur pour lui et pour les autres. Au moins par certains aspects, les années à venir seront peut-être occasion de renouveau et non la simple redite du présent.

Enfin, peut-on espérer un avenir digne de ce nom sans y contribuer réellement ? En définitive, la véritable jeunesse de cœur semble logiquement aller de pair avec le sens de l'engagement, la capacité à lancer toute sa personne en vue d'objectifs constructifs. Ne faut-il pas sortir de son canapé ?

Par cette première approche intuitive, nous pouvons donc distinguer particulièrement trois qualités formant un cœur jeune : l'aptitude à s'émerveiller devant ce qui le mérite, la propension à espérer du nouveau et la disponibilité à s'engager en ce sens – laissant loin lassitude, désespoir et attentisme.

Youth

Voilà qui rejoint d'une certaine façon le poème *Youth*, composé par l'écrivain américain Samuel Ullman en 1918. On y trouve notamment cette image :

Au centre de votre cœur et de mon cœur, il y a une station de radio ; tant qu'elle reçoit des messages de beauté, d'espoir, de joie, de courage et de puissance de la part des hommes et de l'infini, vous restez jeunes. Lorsque les antennes sont repliées et que votre esprit est recouvert de la neige du cynisme et de la glace du pessimisme, alors vous êtes vieux, même à vingt ans, mais tant que vos antennes sont levées pour capter les ondes de l'optimisme, il y a de l'espoir que vous puissiez mourir jeune à quatre-vingts ans².

¹ Cf. FRANÇOIS, *Discours à la veillée des JMJ de Cracovie*, Cracovie, 30 juillet 2016.

² Samuel ULLMAN, *Youth*, cité en BIRMINGHAM HISTORICAL SOCIETY, *Newsletter*, août 2020, p. 4, accessible via https://birminghamhistoricalsociety.com/wp-content/uploads/2020/08/bhs_

Dans son poème, Ullman célèbre les qualités évoquées et débusque leurs contraires. Selon lui, « *l'inquiétude, la peur, la défiance de soi font fléchir le cœur et ramènent l'esprit à la poussière* ». De cette manière, « *la jeunesse, c'est la prédominance du courage sur la timidité du désir, de l'aventure sur l'amour de la facilité* ». Ainsi comprend-on l'un des passages les plus célèbres de *Youth* : « *Personne ne vieillit simplement par le nombre d'années. Nous vieillissons en abandonnant nos idéaux. Les années peuvent rider la peau, mais renoncer à l'enthousiasme ride l'âme* ».

Samuel Ullman ne verse pas pour autant dans le jeunisme (lui-même écrivit ce poème à soixante-dix-huit ans). Ce serait d'ailleurs manquer à la réceptivité déjà mentionnée plus haut que de se couper des messages positifs offerte par la sagesse des plus anciens. Ullman affirme même que la prédominance du courage sur la timidité du désir et de l'aventure sur l'amour de la facilité se rencontrent « *souvent chez un homme de soixante ans plus que chez un garçon de vingt ans* » ! En filigrane, le poète suggère donc que l'âme peut rajeunir avec les années. C'est pourquoi « *la jeunesse n'est pas une période de la vie ; c'est un état d'esprit (...)* ; c'est une question de volonté, une qualité de l'imagination, une vigueur des émotions ; c'est la fraîcheur des sources profondes de la vie ».

Youth fut écrit à la fin de la Grande Guerre. En 1945, le général Douglas MacArthur, chargé de la reconstruction du Japon après le second conflit mondial, l'afficha dans son bureau et le magazine *Reader's Digest* s'en fit l'écho. Lisant l'article en question, le Japonais Yoshio Okassa prit l'initiative de traduire le poème dans sa langue, si bien que le texte devint très connu dans le pays du Soleil levant. Par la suite, le général MacArthur cita fréquemment *Youth* dans ses discours.

Né de parents juifs, Ullman n'a cependant pas mentionné Dieu dans son poème. On perçoit pourtant aisément à quel point ces lignes peuvent entrer en résonance avec la foi et l'espérance chrétiennes.

Enthousiasme

Peut-on résumer en un mot toutes ces pensées ? Il semble que oui. À bien y regarder, la capacité d'admiration, la propension à espérer du nouveau et la disponibilité à s'engager pour y contribuer peuvent ensemble se nommer *enthousiasme*. La jeunesse de cœur est un enthousiasme qui va de l'avant parce qu'il a actuellement des raisons de se réjouir.

L'étymologie du mot offre une belle leçon, puisque ce terme est la transcription d'un mot grec signifiant être habité par un souffle divin. Dans une lecture chrétienne, le « Souffle divin » renvoie évidemment à l'Esprit Saint, Celui que le Christ donne à ses disciples¹. Riche de cet Esprit, le chrétien peut renouveler sa fraîcheur intérieure en puisant aux « *sources profondes de la vie* » célébrées par Ullman. Les vertus de foi, d'espérance et de charité l'emportent dans un dynamisme qui le rajeunit intérieurement : la foi nourrit la capacité d'admiration, l'espérance aide à envisager des renouvellements et la charité alimente l'engagement. Précisons comment.

La foi donne au chrétien de recevoir la vie comme un cadeau de son Père des cieux : il est donc bon d'exister, malgré les épreuves qui ne manquent pas. Par les yeux de la foi, le chrétien peut alors apprendre à considérer le monde comme le Seigneur le voit. C'est d'ailleurs le propre de cette vertu². Or, le Créateur a un regard largement plus positif que nous : Il discerne beaucoup mieux tout le bien parsemé dans le monde. Si le chrétien entre vraiment dans cette logique, sa capacité à s'émerveiller, à goûter les richesses de la vie, en sort grandie.

L'espérance offre la certitude que sa vie terrestre s'ouvre sur la Vie. Sans attendre l'éternité, le chrétien est convaincu que l'amour est une force plus grande que les fatigues, les blessures et les péchés. Il peut donc espérer voir du nouveau dans sa vie intérieure, autour de lui et plus largement, autant que possible. L'âme chrétienne est habitée par une certaine confiance : le meilleur est encore à venir, au moins dans la vie éternelle, si ce n'est dans notre époque. L'espérance dépasse tous nos espoirs humains. Cela contribue aussi à échapper en bonne part au vieillissement intérieur : « *C'est seulement lorsque l'avenir est assuré en tant que réalité positive que le présent devient aussi vivable*³ ».

La charité met à disposition une force de renouvellement afin de s'engager dès maintenant au service du bien. Saint Paul nous aide à comprendre ce renouveau. Il explique aux Éphésiens qu'ils sont « *passés par la mort [grâce au Baptême]* », que le Christ est leur vie, et qu'il leur appartient de faire mourir en eux toutes les conduites mauvaises (colère, méchanceté, mensonge...). « *Vous vous êtes débarrassés de l'homme ancien qui était en vous et de ses façons d'agir, et vous vous êtes revêtus de l'homme*

¹ Cf. notamment Genèse 1, 2 ; Jean 19, 30 et 20, 22 ; Actes 2, 2.

² Cf. Père Serge-Thomas BONINO, *Je vis dans la foi au Fils de Dieu*, Parole et Silence, Saint-Maur, 2000, p. 33.

³ BENOÎT XVI, *Spe salvi*, 30 novembre 2007, n° 2.

nouveau [qui] se renouvelle sans cesse¹ », déclare l'Apôtre aux chrétiens d'Éphèse. Dieu les a choisis, sanctifiés, aimés. Entraînés par cet amour, ils sont appelés à vivre une vie nouvelle : « *Revêtez-vous de tendresse et de compassion, de bonté, d'humilité, de douceur et de patience. Supportez-vous les uns les autres, et pardonnez-vous mutuellement si vous avez des reproches à vous faire. Le Seigneur vous a pardonnés : faites de même²* ». Saint Paul évoque l'amour comme « *lien le plus parfait³* ». On voit ainsi à quel point l'amour de charité qui vient directement de Dieu permet de renouveler la vie intérieure, laissant derrière soi ce qui est ancien et fait vieillir, pour conserver la charité qui « *ne passera jamais⁴* », comme l'Apôtre le chante dans son hymne adressé cette fois aux Corinthiens⁵.

L'espérance est un combat

Bien entendu, il n'est pas si simple de garder « *l'attrait de l'émerveillement, le désir insatiable et enfantin de ce qui va suivre et la joie du jeu de la vie* », pour reprendre les mots ici presque trop optimistes de Youth. L'espérance, et plus généralement la jeunesse d'âme, se présente sous la forme d'un combat, dans lequel on peut être de plus en plus victorieux, mais c'est aussi un combat qui peut être perdu.

Il faut également reconnaître que tout n'est pas possible : des blessures intérieures ou extérieures peuvent marquer à vie, des fragilités personnelles sont susceptibles d'hypothéquer l'avenir, des inerties de tous ordres ralentissent les changements sur cette terre, des forces contraires empêchent certaines victoires.

À vrai dire, dans la vie de plus d'un chrétien, l'espérance peut même connaître comme une éclipse. En composant *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu*, l'écrivain Charles Péguy manifesta le caractère – selon lui – presque improbable de l'espérance. Il fait ainsi parler Dieu :

La foi, ça ne m'étonne pas. Ça n'est pas étonnant. J'éclate tellement dans ma création (...). La charité, dit Dieu, ça ne m'étonne pas. Ça n'est pas étonnant (...). Comment n'auraient-ils point charité de leurs frères ? (...) Et mon Fils a eu d'eux une telle charité. Mais l'espérance, dit Dieu, voilà ce qui m'étonne. Moi-même. Ça

¹ Éphésiens, 3, 9-10.

² Colossiens 3, 12-13.

³ Colossiens 3, 14.

⁴ 1 Corinthiens 13, 8.

⁵ Cf. 1 Corinthiens 13, 1-13.

c'est étonnant. Que ces pauvres enfants voient comme tout ça se passe et qu'ils croient que demain ça ira mieux (...). Ça c'est étonnant et c'est bien la plus grande merveille de notre grâce. Et j'en suis étonné moi-même. Et il faut que ma grâce soit en effet d'une force incroyable. Et qu'elle coule d'une source et comme un fleuve inépuisable. Depuis la première fois qu'elle coula et depuis toujours qu'elle coule. Dans ma création naturelle et surnaturelle (...). Et cette fois, oh cette fois, depuis cette fois qu'elle coula, comme un fleuve de sang, du flanc percé de mon Fils. Quelles ne faut-il pas que soient ma grâce et la force de ma grâce pour que cette petite espérance, vacillante au souffle du péché, tremblante à tous les vents, anxieuse au moindre souffle, soit aussi invariable (...). Une flamme impossible à atteindre, impossible à éteindre au souffle de la mort¹.

Un peu plus loin, on lit dans *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu* que « *la pente est de désespérer et c'est la grande tentation*² ». Dans cette œuvre, l'espérance est même alors présentée comme une petite fille perdue entre la foi et la charité – sauf que c'est en fait elle qui entraîne ses deux « grandes sœurs ». Telle est la thèse avancée par Charles Péguy. Sans doute força-t-il un peu le trait : la foi n'est pas si facile, pas plus que l'amour. En réalité, ces lignes ont une forte tonalité autobiographique, comme on le comprend par ces lignes de Péguy à un ami : « *Des gens comme nous ont toujours autant de foi et autant de charité qu'il faut. Mais c'est l'espoir qui peut manquer. J'en suis sorti en écrivant mon Porche*³ ».

Quelques décennies plus tard, Georges Bernanos affirma :

L'espérance se conquiert. On ne va jusqu'à l'espérance qu'à travers la vérité, au prix de grands efforts et d'une longue patience. Pour rencontrer l'espérance, il faut être allé au-delà du désespoir. Quand on va jusqu'au bout de la nuit, on rencontre une autre aurore. (...) L'espérance est vertu, *virtus*, une détermination héroïque de l'âme. La plus haute forme de l'espérance est le désespoir surmonté⁴.

Il apparaît ainsi qu'espérer n'est pas se réfugier dans de fragiles sécurités ou encore nier la grandeur du mal. C'est plutôt, même si l'on a été

¹ Charles PÉGUY, *Le porche du mystère de la deuxième vertu*, Émile-Paul, Paris, 1911, p. 19-25.

² Charles PÉGUY, *ibid.*, p. 30. Cette fois, ce n'est plus Dieu qui parle mais le prêtre.

³ Charles PÉGUY, *Lettres et entretiens*, Éditions de Paris, 1927, p. 171.

⁴ Georges BERNANOS, *La Liberté pour quoi faire ?* dans *Essais et écrits de combat*, II, Gallimard, Paris, p. 1062-1263.

éprouvé par celui-ci, être certain que les forces obscures sont moins puissantes que celles du bien – car Dieu lui-même est le Bien. On peut reprendre le conseil suggestif : « *Ne dis pas à Dieu combien ton problème est grand, dis plutôt à ton problème combien Dieu est grand* »¹. Au contraire, le désespoir consiste à se comporter, du fait d'un débordement de tristesse ou d'une autre cause, comme si l'espérance ne s'appliquait pas à soi.

À la lumière de ces considérations, il est clair que l'enthousiasme chrétien ne peut être naïveté, qu'il se colore en fonction des situations, sans pour autant jamais mourir. On le comprend à la lecture d'un texte du pape François sur la joie de l'Évangile :

Je reconnais que la joie ne se vit pas de la même façon à toutes les étapes et dans toutes les circonstances de la vie, parfois très dure. Elle s'adapte et se transforme, et elle demeure toujours au moins comme un rayon de lumière qui naît de la certitude personnelle d'être infiniment aimé, au-delà de tout. Je comprends les personnes qui deviennent tristes à cause des graves difficultés qu'elles doivent supporter, cependant peu à peu, il faut permettre à la joie de la foi de commencer à s'éveiller, comme une confiance secrète mais ferme, même au milieu des pires soucis².

Au final, le chrétien estime que, malgré toutes les épreuves, la vie est bonne. Elle vaut la peine d'être vécue et la joie est possible³. Transmettre cette vie est un signe d'espérance⁴.

Développer sa jeunesse intérieure

Dans l'élan de la foi, de l'espérance et de la charité, le chrétien est donc appelé à réaliser en sa personne, selon son caractère et son itinéraire, la synthèse entre ces vertus théologiques et l'enthousiasme que

¹ Guillaume LÉONARDI, Emmanuel BRÉJON et Laurent GAY, *40 prophètes pour une génération*, Éditions Première Partie, Paris, 2000, p. 136.

² FRANÇOIS, *Evangelii Gaudium*, 24 novembre 2013, n° 7, citant ensuite Lamentations 3, 17.21-23.26.

³ Cf. BENOÎT XVI, *Discours à la Curie romaine*, Rome, 22 décembre 2011.

⁴ Cf. FRANÇOIS, *Spes non confundit*. *Bulle d'indiction du jubilé ordinaire de l'année 2025*, 9 mai 2024, n° 9.

nourrissent capacité d'admiration, propension à envisager du nouveau, disponibilité à s'engager.

Voyons désormais de quelle manière avancer sur cette route. Autrement dit : comprenons un peu mieux comment la maturation du cœur bien vécue ne constitue pas tant un vieillissement intérieur qu'un rajeunissement.

De façon négative, on peut affirmer qu'il est dangereux de se couper de la Source du rajeunissement, comme l'expliqua le pape François : « *Il n'y a qu'une chose qui fasse vraiment vieillir, vieillir intérieurement : non pas l'âge, mais le péché. Le péché nous vieillit parce qu'il sclérose le cœur. Il le ferme, le rend inerte, le fait se faner¹* ». De façon positive, c'est tout un état d'esprit à cultiver. L'espérance et les autres qualités s'enracinent spécialement avec la répétition des actions qui les font grandir.

Savoir s'émerveiller

Autant le constat de l'ampleur du mal est propre à entamer notre espérance, autant celui du bien qui se déploie devant nous la fortifie. Par conséquent, il n'est pas du tout superflu de prendre du temps pour admirer, contempler, s'émerveiller. On peut comme « recharger ses batteries intérieures » devant la beauté d'un paysage, d'une musique, ... Ne négligeons pas les ressourcements authentiques auxquels notre corps participe pleinement. À l'issue d'un concert, Benoît XVI s'adressait en ce sens à l'auditoire :

Je pense aujourd'hui que nous devrions passer ce moment comme une heure de paradis, observer et écouter le paradis et la beauté sans corruption et le bien de la création. Ce n'est pas une fuite de la misère de ce monde et de la vie de tous les jours, parce que nous ne pouvons continuer à nous opposer au mal et aux ténèbres que si nous-mêmes croyons dans le bien et nous ne pouvons croire dans le bien que si nous en faisons l'expérience et nous le vivons comme une réalité. Pendant l'heure qui vient de s'écouler, nous avons effleuré le bien et le beau avec notre cœur².

¹ FRANÇOIS, *Angélus pour l'Immaculée Conception*, Rome, 8 décembre 2017. Il renvoyait à l'œuvre majeure de Georges Bernanos, *Le journal d'un curé de campagne*, d'ailleurs couronnée par l'Académie française.

² BENOÎT XVI, *Paroles à l'issue du concert donné par le Bayerisches Kammerorchester Bad Brückenau*, Castelgandolfo, 2 août 2009.

Au plan psychologique et spirituel, il y a beaucoup à gagner. Naturellement, la plus grande des beautés créées est celle d'une personne inspirante.

Pour sa part, Guy de Larigaudie, jeune habité par l'idéal du scoutisme, conservait une forte conviction : ce que nous expérimentons de plus grand est un reflet de la joie éternelle. Lisons la finale de son livre *Étoile au grand large*, paru après sa mort en 1940 :

Si je l'ai parfois ressentie, je n'ai jamais mâché en moi l'amertume de savoir fragiles et éphémères toutes les beautés et toutes les joies du monde, puisque je n'ai jamais vu en elles autre chose que le reflet imparfait des beautés et des joies d'un au-delà dont je n'ai jamais douté¹.

Une pique-nique amical devant un coucher de soleil sur l'océan pourrait être seulement un moment comblant trop rapidement fini, mais la perspective de l'espérance nous fait saisir que les joies de l'amitié et de la beauté nous seront définitivement données – et que, d'une certaine manière, c'est un peu de la joie éternelle qui nous a déjà été offerte. Ce regard contemplatif sait donc à la fois goûter la « *vie en abondance*² » comme elle se présente aujourd'hui et percevoir que celle-ci donnera toute sa mesure dans l'éternité. Puisque le présent réjouissant est la promesse d'une suite encore meilleure, on pourrait parler d'une « spiritualité de l'apéritif » ...

Dans tous les cas, la gratitude pour les merveilles reçues hier et aujourd'hui trempe l'âme dans un bain ressourçant. Avoir savouré le bien reçu nous aide à espérer recevoir encore³. Bien sûr, il va sans dire que la prière demeure l'un des plus grands lieux d'émerveillement, là où nous pouvons faire monter notre reconnaissance envers le Seigneur, là où nous comprenons toujours mieux que nous sommes aimés d'un amour infini.

Entrevoir des renouveaux

La deuxième qualité du cœur jeune – une certaine confiance dans des possibilités de renouvellements – est elle aussi puissante. La vie de Jean-Paul II le montre avec éloquence, puisque son espérance a ébranlé durablement le communisme soviétique et a contribué à sa chute.

¹ Guy de LARIGAUDIE, *Étoile au grand large*, Seuil, Paris, 2011, p. 62.

² Jean 10, 10.

³ Cf. aussi Père Adrien CANDIARD, *Veilleur, où en est la nuit ?*, Cerf, Paris, 2023, p. 67-70.

Pour l'heure, commençons de façon plus locale en cultivant un certain optimisme dans nos relations humaines. Alors que les limites de nos cœurs apparaissent rapidement lorsqu'on vit en société, on pourrait verser dans une certaine frilosité. La logique serait alors : « *Fais tes preuves et je t'accorderai ensuite ma confiance. Ta future bonté suscitera ensuite mon amour* ». Tel n'est pourtant pas le style de Dieu. C'est son amour qui fait naître notre propre bonté et non l'inverse¹. L'amour est créateur et re-créateur : il suscite la vie, la fait croître ou renaître. Dieu n'attend pas que nous soyons grands ou saints pour nous aimer. Au contraire, parce qu'Il nous aime, nous grandissons et devenons plus saints. Il offre un climat de confiance favorable pour notre propre croissance. Nous-mêmes, en nous appuyant sur Dieu comme source inépuisable d'amour, pouvons aussi faire le premier pas vers les autres et ainsi ne pas les enfermer dans leurs limites. Nous sommes invités à poser sur eux un regard d'espérance, à susciter une atmosphère de confiance en voyant tout ce qui pourra se développer en eux. C'est la plus belle des pédagogies. Certains ont cherché à la mettre en œuvre². L'intuition d'un possible renouveau est donc apte à modifier dès maintenant nos relations sociales.

Cette spiritualité de l'espérance peut particulièrement féconder l'amour conjugal. S'il fallait seulement puiser dans notre capacité à aimer, le mariage serait bien moins praticable. A *contrario*, si l'Amour nous précède et nous accompagne, s'Il se nomme Esprit Saint et déploie nos âmes, alors de nombreux couples qui peinent à construire l'harmonie conjugale peuvent espérer. La transformation intérieure est souvent possible : de nouvelles portes peuvent s'ouvrir, rendant l'amour des époux à nouveau constructible. Ce n'est pas toujours le cas et ce n'est jamais sans effort, mais l'espérance est là. À chaque fois que l'amour dépasse une difficulté, notamment par le pardon, il peut même en sortir grandi. On rejoint ce qu'affirmait pour sa part Christiane Singer : « *Les épreuves ne sont pas en mariage le signe qu'il faut clore l'aventure mais souvent, bien au contraire, qu'il devient passionnant de la poursuivre* »³. C'est la cause que sert notamment le mouvement Retrouvaille, avec de très beaux résultats⁴. Les

¹ Cf. saint THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, I^a, q. 20, a. 2.

² Cf. CATHOBEL, Reportage « Les adieux de Mgr Léonard », décembre 2015 (accessible via www.youtube.com/watch?v=W-AaOLEa4sM consulté le 01/08/2024).

³ Christiane SINGER, *Éloge du mariage, de l'engagement et autres folies*, Albin Michel, Paris, édition numérique 2009, finale du chapitre 2.

⁴ Cf. www.retrouvaille-coupleencrise.fr (consulté le 29/07/2024).

moyens humains pour cicatriser les blessures conjugales s'avèrent donc encore plus puissants lorsqu'ils sont vécus dans ce souffle de l'Esprit Saint. Hélas, tous les époux ne peuvent pas se retrouver (dans des cas de violence, par exemple). À chacun d'eux cependant, l'espérance est aussi offerte : si elle ne se concrétise pas par une renaissance du couple, elle peut faire pressentir d'autres formes de résurrections.

Insistons à présent : le véritable renouveau du monde passe toujours par un renouveau des cœurs. Les réformes des structures sont évidemment importantes, mais demeurent insuffisantes sans une réforme intérieure. L'amélioration la plus profonde de la société se fait donc cœur après cœur. De ce point de vue, plus grand est le nombre de ceux qui se rapprochent, consciemment ou inconsciemment, de Celui qui harmonise le cœur humain et lui fait dépasser ses limites, plus forte est la probabilité d'un monde meilleur. Même ce qui est bon humainement peut être encore plus fécond lorsqu'on l'imprègne de l'Évangile : « *Les signes des temps, qui renferment l'aspiration du cœur humain, ayant besoin de la présence salvifique de Dieu, demandent à être transformés en signes d'espérance*¹ ». Par exemple, lorsqu'on voit de nombreux jeunes servir dans les associations humanitaires, on peut y voir un « signe des temps » porteur d'espoir, mais l'Évangile est capable de fortifier encore cet élan, en le purifiant si nécessaire. On évitera donc à la fois l'écueil d'une espérance ramenée à un horizon terrestre et celui d'un désengagement des soucis du temps présent².

Cette espérance, visant d'abord l'éternité tout en ayant une fécondité dès maintenant, fut remarquablement illustrée par le pasteur luthérien Dietrich Bonhoeffer, figure de la résistance chrétienne au nazisme. La veille de son exécution en 1945, il demanda à un autre prisonnier de transmettre un message à l'évêque anglican de Chichester :

Dites-lui que pour moi, c'est la fin, mais aussi le commencement. Avec lui, je crois au principe de notre fraternité chrétienne universelle qui est au-dessus de toutes les haines nationales et que notre victoire est certaine³.

¹ FRANÇOIS, *Spes non confudit*, n° 7.

² Cf. BENOÎT XVI, *Spe salvi*, 30 novembre 2007, n°s 16-24.

³ Cité en Martine de SAUTO, « Dietrich Bonhoeffer, la grâce qui coûte », *La Croix*, 6 mai 2005, version numérique accessible via www.la-croix.com/Religion/Spiritualite/Dietrich-Bonhoeffer-la-grace-qui-coute_-_NG_-2005-05-06-508756 (consultée le 3/10/2024).

S'engager

Approfondissons enfin la troisième qualité du cœur jeune : l'engagement. En faisant vivre ce qui nous fait vivre, on peut encore mieux y goûter. Par exemple, celui qui se bat pour que son équipe de sport ou son aumônerie soit encore plus vivante perçoit mieux à quel point il bénéficie d'un lieu qui l'enrichit. L'engagement pour les autres lui permet aussi de s'élever au-dessus de ses problèmes individuels et donc de les relativiser. De plus, en offrant autour de soi du bien, du beau, du vrai, on peut les toucher de près, puisqu'on se trouve pour ainsi dire aux premières loges. D'où un émerveillement renouvelé. La plus belle façon de recevoir est donc de donner de façon désintéressée¹.

De ce fait, l'engagement bien vécu a souvent pour fruit l'enthousiasme, malgré les ingratitude et les succès qui ne manquent pas. En vue de son livre *Lève-toi?*, Camille Lecuit avait rencontré des jeunes catholiques engagés et affirma ensuite au magazine féminin chrétien *Zélie* :

[L'enthousiasme] est même la première chose qui m'a marquée chez chacun de ces jeunes : tous irradiaient une sorte de joie profonde, perceptible y compris physiquement dans ce pétilllement au fond de leur regard, une joie très différente de ce qu'on pourrait appeler l'euphorie. Tous n'ont pas eu une vie facile, certains ont même affronté de véritables épreuves (...). Mais au lieu de se recroqueviller sur leurs problèmes, ils ont choisi d'y laisser pénétrer Dieu et de se donner aux autres dans des missions qui les dépassent³.

En recensant plus haut cinq ingrédients de la vie chrétienne après le Baptême, nous évoquons notamment le service au bien commun et celui de l'évangélisation. On peut ici développer pour illustrer la capacité d'action du chrétien animé par la charité. Jean-Paul II nous rappelle qu'il existe une mission spécifique des chrétiens laïcs, c'est-à-dire des baptisés non religieux ou prêtres :

Le champ propre de l'activité évangélisatrice des laïcs, c'est le monde, vaste et compliqué, de la politique, de la réalité sociale, de l'économie ; comme aussi celui de la culture, de la science et des

¹ Cf. p. 144 et suivantes.

² Camille LECUIT, *Lève-toi*, Mame, Paris, 2022.

³ In *Zélie*, n° 80, janvier 2023, p. 3.

arts, de la vie internationale, des instruments de communication sociale ; et encore d'autres réalités particulièrement ouvertes à l'évangélisation, comme celle de l'amour, de la famille, de l'éducation des enfants et des adolescents, le travail professionnel, la souffrance¹.

De plus, l'engagement missionnaire qui répand la joie de l'Évangile est une exigence de tout chrétien confirmé². Il est vécu de façon très variée :

- D'abord dans son milieu, par le témoignage d'une vie inspirée, où on perçoit la présence de l'Esprit Saint³ ;
- Ensuite, lorsque cela peut être fécond, par des paroles annonçant explicitement l'Évangile.

L'engagement missionnaire peut bien sûr se réaliser également dans le cadre d'une activité organisée : un catéchisme auprès des enfants, une évangélisation de rue, une initiative pour des élèves ou des étudiants, un mouvement scout, un service paroissial, une association d'entraide, ...

Comme notre époque requiert des jeunes qui s'engagent dans la vie politique, économique, sociale, culturelle et associative ! Comme il est nécessaire que la nouvelle génération se donne, pour faire vivre ce qui la fait vivre *au plus haut point* ! Elle vérifiera alors la parole de Madeleine Delbrêl : « *Chaque petite action est un évènement immense où le Paradis nous est donné, où nous pouvons donner le Paradis*⁴ ».

Lors du Jubilé des jeunes, Léon XIV n'a d'ailleurs pas manqué de renouveler l'appel du Christ et de l'Église devant plus d'un million de participants venus le rencontrer :

Combien le monde a besoin de missionnaires de l'Évangile, témoins de justice et de paix ! Combien l'avenir a besoin d'hommes et de femmes témoins de l'espérance ! Chers jeunes, telle est la tâche que le Seigneur ressuscité confie à chacun de nous⁵ !

*

¹ Saint JEAN-PAUL II, *Christifideles Laici*, 30 décembre 1988, n° 23, citant Saint PAUL VI, *Evangelii nuntiandi*, 8 décembre 1975, n° 70.

² Cf. Saint THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, III^a, q. 72, a. 5, ad 2.

³ Cf. Saint JEAN-PAUL II, *Christifideles Laici*, 30 décembre 1988, n° 28.

⁴ Cité en Madeleine DELBRÊL, *Nous autres gens des rues*, in *Œuvres complètes*, vol. VII, *La sainteté des gens ordinaires*, Ephata, Paris-Perpignan, 2023, p. 32.

⁵ LÉON XVI, *Dialogue avec les jeunes participant à la veillée de prière*, Rome, 2 août 2025.

En fin de compte, chacun vit l'enthousiasme à sa manière. Prenons deux exemples de jeunes contemporains morts en odeur de sainteté. Pour l'Italien Pier Giorgio Frassati – élève ingénieur à la joie débordante, ami des pauvres, passionné d'alpinisme et de poésie –, vivre sans la foi, sans la défendre comme un précieux patrimoine, « *ce n'est plus vivre, mais vivoter*¹ ». De son côté, une jeune fille témoigna après avoir rencontré Sœur Clare, Irlandaise au tempérament de clown devenue religieuse en Espagne : « *Quelle est cette Sœur hilarante avec un accent irlandais si fou ? Holy coolness, c'est ma première impression sur elle. Après l'avoir rencontrée, j'ai découvert qu'être saint et être cool étaient compatibles, et une merveilleuse façon de vivre*² ». Sœur Clare n'était en rien démagogue, mais parvenait à incarner la foi en montrant que celle-ci est amie de la joie. Pier Giorgio Frassati a été reconnu saint le 7 septembre 2025, aux côtés de Carlo Acutis. Sœur Clare le sera peut-être un jour également³.

Quel qu'il soit, le chrétien est donc normalement traversé par un souffle intérieur : il ne craint pas d'aller sur la brèche, de travailler à une cause qui ne semble pas toujours l'emporter. Il ne flanche pas devant certains résultats concrets apparemment peu convaincants, parce qu'il est certain de ne pas se tromper de combat en rendant les autres plus intensément vivants. Il a également une force supplémentaire pour savoir se mettre et se remettre à l'œuvre. Non seulement, le chrétien croit que le Christ est passé de la mort à la vie, mais il a encore l'intuition que beaucoup de résurrections sont possibles : résurrections intérieures après des épreuves ou des chutes, résurrections dans les relations humaines et dans la société. Le disciple de Jésus se tient comme un veilleur. Il guette les signes d'espérance. Il les suscite. Oui, cela vaut la peine de se faire serviteur de la vie et de l'amour – et même serviteur de Celui qui est Vie et Amour !

Sur cette base, il est alors possible de comparer la vie chrétienne à un match de rugby, sport bien honoré à Bayonne... : on prend des coups, cela cogne un peu, mais on est certain d'être dans l'équipe gagnante. Le Christ s'est joint à nous, Il est à nos côtés. On supporte des échecs, mais, au dernier moment de l'histoire, alors que le score aura bien souvent semblé serré, Il marquera un essai qui vaudra mille points ou plus...

Maintenant, nous pouvons reprendre la citation de Jean-Paul II

¹ Cité en Père Robert CLAUDE, *Pier Giorgio Frassati*, Anne Siger, Montréal, 2002, p. 80.

² Cité en www.sisterclare.com/en/her-life/memories/novice/8350-holy-coolness (consulté le 25/09/2024, notre traduction).

³ Cf. www.sisterclare.com/en/news/10002-opening-of-the-cause (consulté le 10/11/24).

rapportée au début de cet épilogue : « Vous êtes et devez être toujours davantage des sentinelles du matin à l'aube du nouveau millénaire ». La suite est éloquent. Effectivement, le pape polonais ajoutait : « Aujourd'hui plus que jamais, pour être des sentinelles du matin du nouveau millénaire, il faut être saints !¹ ». À bien y regarder, tous les chrétiens voulant expérimenter intensément cette jeunesse intérieure que nous avons décrite se mettent sur la route de la sainteté. Vivre ainsi, comme ami du Christ et veilleur au cœur jeune, est à la fois une grâce à demander et un combat à mener. Il se pourrait même que ce soit la plus belle des réponses aux défis de notre époque.

Des initiatives, ici et maintenant !

Passons à présent aux travaux pratiques.

Nous avons évoqué la spiritualité de l'espérance et entrevu ses liens avec la vie et l'amour, la beauté et la vérité, la foi et la jeunesse de cœur. Si tu es étudiant et que tu vas bientôt fermer ce livre, comment avancer ? Voici quelques suggestions en vrac, à appliquer ou organiser dans quelques minutes :

- Écoute une musique que tu trouves magnifique. Savoure ce moment de contemplation non pas comme une fuite de tes responsabilités, mais comme un moyen de croire encore plus dans la force du bien pour lequel tu es appelé à te battre ;
- Rejoins une maraude auprès des personnes les plus démunies et témoigne par tes actes que l'amour est une force puissante. Si tu n'as pas le temps de le faire cette semaine, envoie au moins un SMS à une personne seule. Cette main tendue aux moins favorisés fait partie des signes d'espérance² ;
- Prends un moment de cœur à cœur avec le Christ pour améliorer ta connexion et recharger ton « réservoir d'amour ». Ouvre par exemple l'Évangile au récit des disciples d'Emmaüs³ : les deux compagnons marchent avec leurs préoccupations, Jésus les rejoint, Il leur ouvre sa Parole. Leur cœur en est « brûlé », puis le Ressuscité les laisse avec sa présence eucharistique. Et toi, à quel moment du

¹ Saint JEAN-PAUL II, *Message aux jeunes de l'Action catholique italienne*, 8 décembre 2001.

² Cf. FRANÇOIS, *Spes non confundit*, 9 mai 2024, n^{os} 10 et suivants.

³ Cf. LUC 24, 13-33.

chemin es-tu ? Comment cet épisode résonne-t-il dans ta vie ? Note les mots qui te touchent. Demande-toi pourquoi. Formule une prière au Christ. Fais silence... et continue à ta manière. S'il te manque une Bible, ouvre www.aelf.org sur ton téléphone : tu trouveras une rubrique avec le texte dans une traduction utilisée à la messe (tu peux aussi télécharger l'application du même nom) ;

– Lance-toi dans l'accompagnement des plus jeunes. Organise pour eux une première activité où ils pourront devenir plus intensément vivants. Ce peut être un après-midi avec des activités qui déploient leur vie humaine et spirituelle : jeu, bricolage, vidéo, sport, exercice de théâtre, etc. Dans ces moments, ce sont des connaissances, des compétences, des amitiés, un esprit, une soif du Christ..., qui seront partagés. Commence dans un cadre familial, en te mettant au service de quelques enfants avec qui tu t'entends bien et en utilisant les talents que tu possèdes déjà ;

– Ajoute l'Acte d'espérance à ta prière quotidienne : *Mon Dieu, j'espère avec une ferme confiance que vous me donnerez, par les mérites de Jésus-Christ, votre grâce en ce monde et, si j'observe vos commandements, le bonheur éternel dans l'autre, parce que vous l'avez promis et que vous tenez toujours vos promesses ;*

– Va te confesser : quels que soient tes manquements, vis cette rencontre avec le Christ comme étape sur le chemin de résurrection qui te mène vers la victoire de la vie et de l'amour dans ton existence. D'ailleurs, ce sacrement tient une place toute spéciale dans la démarche des pèlerins lors d'un jubilé¹ ;

– Propose à ta paroisse d'organiser avec tes amis un service d'accueil à la messe du dimanche (cela consiste à offrir aux arrivants une feuille de messe et son sourire...). Sinon, suggère un apéritif partagé sur le parvis et, s'il y a des courses à faire, offre tes services. Ainsi, tu aideras chacun à mieux percevoir que l'Église est une communauté d'amour, dont l'un des poisons est l'individualisme ;

– Affiche dans ta chambre le début de la lettre aux jeunes écrite par le pape François : *« Il vit, le Christ, notre espérance et il est la plus belle jeunesse de ce monde. Tout ce qu'il touche devient jeune, devient nouveau, se remplit de vie. Les premières paroles que je voudrais adresser à chacun des jeunes chrétiens sont donc : Il vit et il te veut vivant ! Il est en toi, il est avec toi et jamais ne t'abandonne. Tu as beau t'éloigner, le*

¹ Cf. FRANÇOIS, *Spes non confudit*, 9 mai 2024, n° 5.

Ressuscité est là, t'appelant et t'attendant pour recommencer. Quand tu te sens vieilli par la tristesse, les rancœurs, les peurs, les doutes ou les échecs, il sera toujours là pour te redonner force et espérance¹ » ;

– Fais un pas simple mais authentique vers une personne qui a été pénible envers toi : tu contribueras à ce renouveau des relations humaines dont nous venons de parler, à cette construction de paix qui fait partie des signes d'espérance² ;

– Approfondis ta connaissance de la foi : le *Youcat* est fait pour toi (c'est une présentation du christianisme adaptée à ton âge et vendue à plus de cinq millions d'exemplaires). Si tu maîtrises déjà le contenu de la foi, ouvre le *Docat* (un aperçu de ce que l'on peut faire pour changer le monde dans un esprit humain et chrétien³) ;

– Transmet ce livre (ou un autre que tu auras trouvé meilleur) à une personne à qui il fera du bien ;

– Prie l'Esprit Saint : Il te donnera peut-être d'autres idées concrètes !

*

Avant de commencer l'une de ces actions, prions ensemble si tu le veux, avec ce texte écrit par un grand témoin de l'espérance au XX^{ème} siècle, le cardinal François Xavier Nguyen Van Thuan :

Seigneur Jésus, sur le chemin de l'espérance, depuis deux mille ans,
ton amour, comme une vague, a inondé tant de pèlerins.

Ils T'ont aimé d'un amour palpitant, en pensée, en parole, en action.

Ils T'ont aimé d'un cœur plus fort que la tentation,
plus fort que la souffrance et plus fort que la mort.

Ils ont été ta parole dans le monde.

Leur vie a été une révolution qui a renouvelé la face de l'Église.

En contemplant, depuis mon enfance, ces modèles éclatants,
j'ai conçu un rêve :

¹ FRANÇOIS, *Christus vivit*, 25 mars 2019, n^{os} 1 & 2.

² Cf. FRANÇOIS, *Spes non confundit*, 9 mai 2024, n^o 8.

³ Cf. p. 151 ; <https://youcat.org/fr/produits/>

T'offrir ma vie entière, ma vie seule et unique que je vis,
pour un idéal éternel et inaltérable. Je l'ai décidé !
Si j'accomplis ta volonté, Tu réaliseras cet idéal et je me lancerai
dans cette merveilleuse aventure.
Je T'ai choisi, Toi, et je ne l'ai jamais regretté.

J'entends que Tu me dis :
« Demeure en moi... Demeure dans mon amour. »
Mais comment puis-je demeurer dans un autre ?
Seul l'amour peut réaliser ce mystère extraordinaire.
Je comprends que Tu veux toute ma vie.
« Tout ! Et pour l'amour de Toi. »
Sur le chemin de l'espérance, je suis chacun de tes pas.
Amen !

Annexe I.

Trouver Dieu par les mathématiques ?

Tout le cosmos semble écrit en langage mathématique¹.

L'idée n'est pas neuve. Que l'on pense à la Grèce antique et notamment à Pythagore. Cependant, la vision de l'univers héritée des Grecs n'allait pas aussi loin que la nôtre : effectivement, ceux-ci pensaient que seul le monde au-delà de la lune était organisé de façon mathématique, notre terre fonctionnant différemment. Au contraire, Galilée affirma que l'univers entier, y compris notre planète, est un livre écrit dans la langue mathématique². Sa loi sur la chute des corps en est un exemple : la distance parcourue par l'objet est proportionnelle au carré de la durée. Par la suite, Newton put décrire la force qui sous-tend cette loi, à savoir la gravité : une formule relativement simple explique comment deux masses s'attirent réciproquement. Newton observa cette loi sur terre ainsi qu'entre les planètes du système solaire, mais elle s'applique même au-delà de la voie lactée, si bien qu'une règle mathématique semble donner la clé du mouvement dans l'univers entier.

¹ Cf. p. 17 et suivantes.

² Voici le passage que l'on cite souvent : « *La philosophie [c'est-à-dire la connaissance de la vérité] est écrite dans cet immense livre qui se tient toujours ouvert devant nos yeux, je veux dire l'Univers, mais il est impossible de le comprendre sans d'abord apprendre à comprendre sa langue et connaître ses caractères. Il est écrit dans la langue mathématique et ses caractères sont des triangles, des cercles et autres figures géométriques. Sans ces moyens il est humainement impossible d'entendre ses mots ; sans ces moyens on tourne vainement dans un labyrinthe obscur.* » (Il Saggiatore, écrit en 1623). Galilée limitait le mot mathématique à la géométrie. Cette restriction fut supprimée par la suite.

En réalité, les mathématiques tinrent un rôle déterminant dans le développement des sciences modernes, et notamment en science physique. Toute la physique après Galilée a employé les mathématiques de façon toujours plus sophistiquée. On a même pu assister à une fécondation mutuelle des mathématiques et de la physique. Il est remarquable que des solutions à des questions mathématiques aient souvent été reprises par des physiciens, leur trouvant des applications concrètes¹. Inversement, certains développements mathématiques ont été suscités par des problèmes physiques². On pourrait s'attendre à ce que les mathématiques décrivent seulement les lois de notre esprit – ce qu'elles font très bien, puisqu'elles correspondent à notre logique intellectuelle. Il faut pourtant poser la question : ne sont-elles pas aussi le mode de fonctionnement de la matière ?

Prédire l'existence d'objets inconnus

De fait, les mathématiques permirent des prédictions impressionnantes.

À ce sujet, on cite volontiers la découverte de Neptune en 1846. Le mouvement d'Uranus apparaissait perturbé, peut-être par l'attraction d'une planète inconnue. Urbain Le Verrier, grâce à de lourds calculs, prédit la position d'une planète non référencée. Il transmet les coordonnées à un collègue de l'Observatoire de Berlin, lequel trouva immédiatement cet astre à l'endroit décrit : les résultats étaient justes (même si les calculs manquaient d'exactitude)³. La confiance dans les mathématiques comme description des mouvements célestes était telle que Le Verrier annonça la découverte de la planète avant que son collègue n'ait pointé un télescope à la position indiquée. « *Monsieur Le Verrier a perçu le nouvel astre sans avoir besoin de jeter un seul regard vers le ciel ; il l'a vu au bout de sa plume* », écrivit alors le directeur de l'Observatoire de Paris. La suite de l'histoire est célèbre. Près de dix ans après sa découverte de Neptune, en 1855, Le Verrier voulut appliquer sa méthode à une autre trajectoire apparemment

¹ Par exemple, les espaces-courbes développés par Riemann vers 1850 et relevant alors de la géométrie pure ont été repris en physique au début du XX^{ème} siècle, dans la relativité générale d'Einstein.

² Laurent Schwartz a profondément influencé les mathématiques en inventant la théorie des distributions en 1944, mais il s'agit de la reprise d'une « fonction » introduite par Paul Dirac pour son utilité en physique.

³ Cf. Étienne KLEIN, Conférence « Quelle est la nature des lois de la nature ? », Festival Voix publiques, Poitiers, 12/03/2019 (accessible via www.youtube.com/watch?v=kapJTKG92el consulté le 11/08/2024).

anormale : le périhélie de Mercure, à savoir le point de l'orbite auquel la planète est le plus proche du Soleil, tournait autour de ce dernier un peu plus vite que ne le prévoyaient les calculs. Comme en 1846, il crut à l'existence d'une nouvelle planète, « Vulcain », mais on ne put jamais la trouver au télescope. Et pour cause : ce mouvement n'est pas dû au même phénomène. Il s'explique par un champ gravitationnel du Soleil proche de Mercure, champ que la physique newtonienne ne peut expliquer de façon adéquate. En 1915, grâce à sa nouvelle théorie de la relativité générale, Albert Einstein trouva une solution qui rendait compte de ce mouvement céleste.

Pour sa part, Dmitri Mendeleïev fit aussi des prédictions impressionnantes. En 1869, l'auteur du fameux tableau périodique des éléments réalisa qu'en classant ceux-ci par masse atomique croissante, on retrouvait à intervalles réguliers certains types de propriétés, ce qui signifiait que la masse atomique d'un élément chimique et ses propriétés étaient liées. Alors que son tableau n'était pas complet, il annonça que des vides seraient remplis par des éléments inconnus pour l'heure. Les découvertes du gallium (1875), du scandium (1879) et du germanium (1887) lui donnèrent raison.

Plus près de nous, le Boson de Brout-Englert-Higgs, une particule fondamentale dans la physique quantique (discipline étudiant l'infiniment petit), fut théorisée avant d'être observée. L'idée avait été formulée par Peter Higgs dans les années 1960, mais aucun outil adéquat ne permettait d'en vérifier l'existence. Lorsque fut construit le LHC – *Large Hadron Collider* ou grand collisionneur de hadrons, l'accélérateur de particules le plus grand et le plus puissant au monde –, il devint possible de confirmer la théorie et d'observer la particule. Deux expériences concluantes furent menées en 2012... et Higgs reçut le prix Nobel !

Le Verrier avait prédit l'existence de Neptune, mais il savait ce qu'était une planète. Mendeleïev avait parlé d'éléments non encore détectés, mais il connaissait beaucoup d'autres éléments de son tableau. Au XX^{ème} siècle, en plus du boson de Higgs, on prédit grâce aux mathématiques l'existence du photon, du neutron, des neutrinos, de l'antimatière, des bosons intermédiaires et des quarks qui n'appartenaient à aucune classe d'objets déjà observés¹.

¹ Cf. Étienne KLEIN, *Cours introductif de philosophie des sciences*, École centrale, Paris, 2012 (accessible via www.youtube.com/watch?v=B2pd3W6gk-E consulté le 19/08/2024).

Ces exemples de prédictions et d'autres du même style montrèrent que les calculs semblent nous donner une vraie prise sur la réalité.

Décryptages et technologies

La rencontre des mathématiques et de la physique, caractéristique essentielle de la physique moderne, permit à celle-ci de connaître un succès presque écrasant. L'intuition originelle de Galilée fut très largement confirmée.

Les années s'écoulant, notre vision du cosmos progressa, l'outil mathématique mettant en évidence de nombreuses *régularités* (lois physiques), qui rendirent l'univers toujours plus compréhensible. Après la gravité déjà évoquée, furent notamment découvertes d'autres lois universelles. L'outil mathématique révéla aussi que des phénomènes apparemment différents étaient en réalité liés. Ainsi, au XIX^{ème} siècle, les équations de Maxwell montrèrent que l'électricité, le magnétisme et la lumière sont unis. Aujourd'hui, le rêve des physiciens est d'ailleurs de procéder à la dernière grande unification : celle de la physique quantique (adaptée à l'infiniment petit, comme on vient de le dire) et de la relativité (qui décrit le cosmos dans son ensemble)¹. L'univers apparaîtrait encore plus harmonieux. Les mathématiques présentèrent également des invariants : des grandeurs qui demeurent lorsqu'on se déplace dans l'univers, telle la vitesse de la lumière. Bref, cet outil mit en évidence la régularité du monde, doué d'universalité, d'unité et d'invariance. Ce point est capital, car de cette façon l'univers se révèle intelligible.

À cela s'ajoutent les innombrables applications concrètes offertes de nos jours par la physique mathématisée, même si les ingénieurs utilisent aussi des approximations. Les prédictions mathématiques nous permettent par exemple de prévoir l'« atterrissage » d'un robot sur Mars (grâce à la loi sur la chute des corps), de calculer l'énergie produite par un réacteur nucléaire (c'est une application de $E=mc^2$) ou tout simplement de calculer l'architecture des ponts avant leur construction (par la physique newtonienne). Les technologies de notre vie quotidienne font partie des fruits de cette physique mathématisée. Que l'on pense à l'effet semi-conducteur, qui est utilisé dans nos téléphones portables, nos ordinateurs, nos voitures, etc., et dont le principe est issu de la physique quantique. De même, le laser repose sur un mécanisme explicable uniquement en physique quantique.

¹ Pour un schéma sur l'unification des forces en physique, cf. Alain NOUAILHAT, *Les lois de la nature*, Éditions Apogée, Rennes, 2020, p. 43.

Bref excursus dans le monde biologique

Nous nous sommes jusqu'ici cantonnés à l'univers physique. Qu'en est-il du vivant ? Les organismes répondent-ils à des lois mathématiques, donc riches de cette intelligibilité particulière ?

Il est vrai qu'un certain nombre de réalités biologiques sont mathématisables. Que l'on pense à la forme des cellules, à l'embryologie (avec la déformation continue des cellules), aux statistiques génétiques... On peut aussi montrer l'« intérêt des « structures de Turing » (voir l'annexe II¹). Il reste que la biologie semble moins soumise aux règles mathématiques que le monde physique. Les modélisations supposent des lois universelles, des invariants, ce qui n'est sans doute pas la première caractéristique de la biologie. On décrit bien ce qui est reproductible : les fluctuations singulières du vivant se prêtent donc moins à la mathématisation.

Les mathématiques sont-elles seulement une modélisation ?

Si le cosmos nous apparaît structuré par des lois mathématiques, l'est-il réellement ? Que l'univers *semble* écrit dans un langage mathématique est confirmé par un faisceau de faits qui s'imposent, on l'a vu. Cependant, les lois mathématiques constituent-elles le fond de la réalité ? Sommes-nous devant une modélisation admirablement plaquée sur le réel ou une structure vraiment immergée dans la matière ?

Les deux avis ont été défendus et le débat demeure brûlant depuis le XVII^{ème} siècle. Derrière la première école, on devine en filigrane Platon, selon qui les mathématiques existent en soi, tandis que son disciple Aristote voyait en elles une abstraction de la réalité.

Il serait fascinant que le cosmos soit authentiquement mathématique : avec une adéquation entre la structure de la matière et celle de notre esprit, les « rouages » de l'univers apparaîtraient semblables à ceux de l'intelligence humaine. En faveur de cette thèse, rappelons que, lorsque nos constructions mathématiques ont présenté des failles, il a presque toujours été possible de développer un nouveau système, lui aussi mathématique et intégrant le précédent. Nous avons cité plus haut l'exemple sans doute le plus fameux, celui de la physique newtonienne qui s'est révélé insuffisante dans certains cas, mais qui a été assumée comme cas limite de la relativité générale. Dans presque tout problème rencontré, il a été possible de quantifier la perturbation et d'établir une équation qui résolvait la question sans détruire les formules précédentes. Cela amène bien sûr à des systèmes de plus

¹ Cf. p. 197.

en plus complexes, sans pour autant abandonner l'outil mathématique. Même en approfondissant notre compréhension de l'univers, ce dernier semble encore gouverné par des équations.

À plaider pour un cosmos réellement mathématique, on risque cependant de rencontrer plus d'un écueil. D'abord, tout n'est pas mathématique, intelligible ou rationnel. Il existe de la destruction et de l'irrationnel¹. Il faut aussi évoquer tous les phénomènes dont l'existence est liée à des fluctuations rares, singulières, sans aucune régularité, s'inscrivant dans un espace de possibilités tellement vaste qu'il est impossible de le caractériser et même de le munir d'une quelconque mesure de probabilité. De tels phénomènes ne pouvant être mathématisés abondent en biologie et dans l'histoire humaine². Ensuite, lorsque les équations sont valables à un certain niveau, peut-on vraiment prétendre qu'elles décrivent l'intégralité de la réalité ? De la même manière qu'une intuition dépasse parfois sa formulation en des mots, l'expression mathématique peut être le reflet exact d'une rationalité plus riche qui n'est pas épuisée dans les équations : il n'est pas sûr que l'harmonie perçue se limite aux mathématiques. Les Grecs, par exemple, cherchaient l'essence, la nature profonde des choses et pas seulement leur dimension numérique. Signalons enfin que toutes les mathématiques n'ont pas la même efficacité pour décrire le réel : nous pouvons librement inventer des structures mathématiques (par exemple, une théorie des cours de la Bourse n'a *a priori* qu'une efficacité locale et ne met pas en lumière des invariants fondamentaux de réalités économiques).

Quelle conclusion ?

Faisons le bilan. Les explications pour rendre compte de cette étonnante efficacité des mathématiques ont été nombreuses³. Pour rejoindre le thème de ce livre, disons simplement que :

- Si l'on tient que le monde est (à un certain niveau) authentiquement mathématique, on perçoit clairement un monde intelligible.

¹ Nous abordons le thème du mal plus haut dans ce livre.

² On a dû inventer le mot *unprestatably* (« impréconcevable ») pour parler de ces phénomènes possibles, mais dont l'existence n'est pas concevable *a priori* (par l'esprit humain) ou pas nécessaire (cf. Stuart A. KAUFFMANN, *Au-delà de la physique*, Dunod, Malakoff, 2021, p. 4).

³ Cf. Dominique LAMBERT, « L'incroyable efficacité des mathématiques », *La Recherche*, n° 316, janvier 1999, p. 48-55.

Cette position n'a cependant plus beaucoup de défenseurs aujourd'hui ;

- Inversement, si l'on affirme que les équations demeurent une simple modélisation, il convient de rappeler qu'à travers elles, le monde nous apparaît riche d'universalité, d'unité et d'invariance. L'univers se montre alors lisible : il séduit encore notre raison par ses nombreuses régularités. Ici, les mathématiques sont bien sûr un outil, une médiation, mais ne révèlent-elles pas que le fond de la réalité est rationnel ?

Quelle que soit l'école choisie, le cosmos apparaît donc ordonné et intelligible. Cette apparence est un immense défi, car si l'univers est réellement intelligible, il est apte à pointer vers une Intelligence à son origine. Tout se passe alors comme si une même Intelligence avait formé à la fois notre raison et la structure de la matière, nous permettant de comprendre celle-ci. De cette façon, les mathématiques deviennent une voie vers Dieu¹.

¹ Cf. BENOÎT XVI, *Discours au IV^e Congrès national de l'Église italienne*, Vérone, 19 octobre 2006 et *Rencontre avec les jeunes*, Rome, 6 avril 2006.

Annexe II.

Comment penser une hypothèse évolutionniste chrétienne ?

Cette annexe complète le chapitre 5, où est notamment abordée la création de l'être humain : nous y voyons qu'il est possible d'envisager plusieurs discours compatibles avec la foi catholique au sujet de l'origine de l'homme.

Cela dit, le chrétien qui, à la suite de la grande majorité des biologistes actuels, pense que l'organisme humain vient d'un processus évolutif, peut légitimement se poser un certain nombre de questions : avons-nous des indices de l'évolution des espèces dans la Bible ? Pourquoi Dieu choisirait-il un développement biologique progressif ? En quoi serait-il encore l'Auteur des êtres vivants ? A-t-il vraiment voulu notre corps humain ?

Des indices bibliques ?

Du point de vue strictement biblique, Dieu semble à première vue avoir créé l'homme de façon immédiate, tant pour le corps que pour l'esprit : on ne tord certainement pas le texte en ayant une lecture fixiste (non-évolutionniste) du texte sacré, car ce dernier ne décrit pas explicitement un processus d'évolution tel que l'évoquent les biologistes actuels. D'ailleurs, c'est bien au nom de la Bible que beaucoup ont refusé la théorie de l'évolution. L'insistance sur le fait que chaque vivant soit créé « *selon son espèce*¹ » peut ici être vu comme un indice fixiste. Dans le deuxième chapitre de la Genèse, la création d'Adam est une action divine spécifique :

¹ Genèse 1.

« Alors le Seigneur Dieu modela l'homme avec la poussière tirée du sol ; Il insuffla dans ses narines le souffle de vie, et l'homme devint un être vivant¹ ».

D'un autre côté, une évolution biologique n'est pas non plus en contradiction avec la Bible. Dieu crée, Il est l'origine première de tout, mais la terre semble avoir un rôle, spécialement dans le verset : « Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce, bestiaux, bestioles et bêtes sauvages selon leur espèce² ». La production du vivant lui est-elle comme déléguée ? De plus, l'acte de création s'étalant sur plusieurs « jours », avec des arrivées successives d'êtres vivants, suggère aussi un processus et non l'apparition de toutes choses en un instant. L'expression « selon son espèce » signifierait alors seulement qu'une réelle diversité fait partie du plan divin, chaque espèce apparue ayant sa place, un nom pouvant lui être donné³. Quant au fameux verset où Dieu « modèle » l'homme, il mérite toute notre attention. Effectivement, le Seigneur crée à partir d'une matière préexistante – traduite en français par *poussière* ou *glaise* – et lui insuffle une *ruah*, mot hébreu signifiant *souffle* ou *esprit*. Voilà qui est remarquable : on se trouve devant une version imagée de la création de l'homme, telle que nous l'avons définie *a minima* (le Créateur choisit un organisme déjà existant et lui donne un esprit). Ce même verset place le Seigneur dans la situation du potier, dont le sens spirituel a été livré notamment par les prophètes Isaïe et Jérémie⁴ : Dieu est notre Père et nous sommes dans sa main, dépendant de sa bienveillance, ... L'image de l'argile modelée suggère à la fois beauté et fragilité. On aurait là un exemple typique d'image biblique expliquant ce que les Grecs auraient dit en termes philosophiques. Comme pour la question des sept « jours » de la création, une lecture littérale de la Bible n'apparaît donc pas la seule possible.

Condition sine qua non

Il reste que, même dans une lecture évolutionniste des deux premiers chapitres de la Genèse, Dieu demeure clairement le Créateur, l'origine première et le maître de tout. C'est pourquoi une mise au point est donc ici opportune : toutes les visions de l'évolution ne sont pas compatibles avec

¹ Genèse 2, 7.

² Genèse 1, 24.

³ Cf. Genèse 2, 19.

⁴ Cf. Isaïe 64, 7 ; Jérémie 18, 6.

l'idée de Dieu¹. La première condition lorsqu'on veut penser une création par mode d'évolution consiste donc à rejeter les théories imprégnées d'un matérialisme philosophique (celles affirmant qu'il n'y a d'autre réalité que la matière, donc pas de Dieu ni d'esprit humain).

Effectivement, pour faire simple, une chose est de décrire des faits biologiques bruts en les unifiant dans une théorie purement scientifique, une autre de passer à une interprétation philosophique. Si une théorie de l'évolution déborde du cadre strict des sciences expérimentales pour devenir une sorte de vision d'ensemble affirmant entre autres que l'homme n'est que matière biologique, elle touche alors aux compétences de la philosophie et de la théologie. Elle peut alors entrer en confrontation avec d'autres visions philosophiques et théologiques, notamment celles qui affirment l'existence de l'esprit humain et de Dieu.

Du fait de sa méthode, la biologie ne peut travailler que sur la matière, mais elle n'impose pas le matérialisme philosophique. C'est donc délestée de toute imprégnation philosophique extérieure que la théorie de l'évolution pourra entrer en dialogue avec la foi chrétienne avec le plus de fruits. Les faits biologiques et leurs interprétations « strictement » scientifiques restent la meilleure base de travail.

Pour quel motif Dieu choisirait-Il la voie de l'évolution ?

Cela dit, comment justifier une certaine convenance de l'évolution des espèces ?

À vrai dire, elle peut apparaître assez clairement lorsqu'on voit la manière dont Dieu agit habituellement. Reprenons deux affirmations classiques :

- Dieu utilise le temps pour permettre une progression des créatures. C'est particulièrement le cas pour l'être humain, dont la vie terrestre est autant que possible l'occasion d'un progrès². De son côté, le *Catéchisme de l'Église catholique* note : « *La création a sa bonté et sa perfection propres, mais elle n'est pas sortie tout achevée des mains du Créateur. Elle est créée dans un état de cheminement (" in statu viæ ") vers une perfection ultime encore à*

¹ Cf. COMMISSION THÉOLOGIQUE INTERNATIONALE, *Communio et service : la personne humaine créée à l'image de Dieu*, 2004, n°64 ; Cardinal Joseph RATZINGER, *Discours à la Sorbonne*, Paris, 27 novembre 1999 (dans *Documentation catholique*, n°2217, 2 janvier 2000, p. 29-35).

² Cf. Matthieu 14, 30.

atteindre, à laquelle Dieu l'a destinée. Nous appelons divine providence les dispositions par lesquelles Dieu conduit sa création vers cette perfection¹ » ;

- Dieu aime déléguer. Les grandes lignes de son projet divin étant fixées, Il ne dirige pas tout immédiatement ou « manuellement », mais emploie des intermédiaires. La Cause première donne à des êtres créés de devenir aussi causes, en l'occurrence causes secondes. Par exemple, Dieu donne un rôle majeur à l'humanité dans son propre destin en lui confiant la procréation. Il s'agit donc d'une autonomie relative (car personne ne peut devenir Dieu), mais réelle. Pourquoi cela ? « Par surabondance de bonté, afin de communiquer aux créatures elles-mêmes la dignité de cause² », affirme saint Thomas d'Aquin. On peut y voir une forme de subsidiarité.

De plus, le même auteur accepte volontiers que la création ne contienne pas que des événements nécessaires : cela signifie que le hasard (c'est-à-dire l'aléatoire) a aussi sa place dans la marche du cosmos³.

Indépendamment de la question de l'évolution des espèces, un chrétien considère donc déjà sans difficulté que Dieu gouverne en utilisant le temps pour que les êtres gagnent en perfection, emploie des causes intermédiaires et assume que l'aléatoire fasse partie de la création. Le concept d'évolution des espèces – comme celui de Big Bang – apparaît alors assez consonant avec le mode d'action de la providence divine tel que l'entend la théologie classique. Les « mœurs » habituelles de Dieu, son « style », ont donc pu Le disposer à choisir ce mode de création.

Notons d'ailleurs que le christianisme antique avait envisagé une création évolutive, notamment saint Augustin qui parlait de semences : comme « une graine contient invisiblement toutes les parties qui, avec le temps, doivent former un arbre⁴ », ainsi Dieu peut créer des sortes de principes actifs qui développent les réalités du monde actuellement visibles. Cette conception antique, qui ne décrit bien sûr pas les mécanismes darwiniens, devint une référence pour les théologiens évolutionnistes⁵.

¹ Catéchisme de l'Église catholique, n° 302.

² Saint THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, I^a, q. 22, a. 3, c. (déjà cité p. 72).

³ Cf. saint THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, I^a, q. 22, a. 4, c.

⁴ Saint AUGUSTIN, *De la Genèse au sens littéral*, V, 23, 42.

⁵ Cf. Dominique LAMBERT, Conférence « Le catholicisme face au darwinisme : approche historique et critique » au Collège de France, Paris, 7 mars 2014 (accessible via <https://youtu.be/evGdpidwe34> consulté le 17/08/2024).

À quel niveau Dieu agit-il ?

Passons aux « travaux pratiques ». Où l'action divine est-elle nécessaire ?

La matière demeure bien sûr créée par Dieu¹. Rappelons en effet que créer ne signifie pas d'abord « sculpter » pour donner telle forme physique. Le propre de Dieu n'est donc pas d'être ingénieur ou artiste. Son action s'avère plus fondamentale : arracher au néant en donnant l'existence.

Si le Seigneur crée une matière extrêmement dense et chaude qui se déploie dans le cadre d'un Big Bang, la matière devenue étoiles, planètes, ... est toujours le fruit de sa création. Il en est de même s'il laisse ensuite un mécanisme d'évolution produire des organismes vivants. Aucun processus physique ou biologique ne crée de la matière. Personne ne peut enlever à Dieu le privilège de demeurer l'origine première de tous les êtres. Comme l'expliqua le pape François, « *le Big-Bang, que l'on place aujourd'hui à l'origine du monde, ne contredit pas l'intervention créatrice divine mais l'exige. L'évolution de la nature ne s'oppose pas à la notion de création, car l'évolution présuppose la création d'êtres qui évoluent*² ».

Le premier niveau d'action divine est donc bien sûr le don de l'existence : en tant qu'Être pur, Il établit les créatures dans l'existence et soutient ensuite celle-ci. La création est donc une relation entre les êtres et l'Être³.

À quel titre le corps humain est-il l'œuvre de Dieu ?

Pourtant, ces considérations instillent un doute : si l'acte créateur consiste d'abord à donner l'existence et à la maintenir, si les processus physiques et biologiques ont formé les organismes vivants, Dieu a-t-il voulu spécifiquement notre corps ? L'a-t-il pensé ?

On pourrait bien sûr dire que le Créateur a suivi de très près chaque étape du processus d'évolution, mais peut-être perdrait-on ainsi une large part du sens spirituel de celui-ci, que nous voyons notamment dans la *dignité d'être cause* qui honore les créatures. S'il faut accompagner pas-à-pas la création incapable d'un peu d'autonomie, pourquoi ne pas directement créer selon le mode fixiste ? Benoît XVI, dans sa lettre déjà citée à Piergiorgio Odifreddi, affirmait d'ailleurs : « *Aucun théologien sérieux ne*

¹ Cf. p. 35 et suivantes.

² FRANÇOIS, *Discours à l'Académie pontificale des sciences*, Rome, 27 octobre 2014.

³ Cf. saint THOMAS D'AQUIN, *Contra gentiles*, II, 18.

sera d'avis que Dieu, le Créateur, a dû intervenir encore et encore, comme manuellement, à des étapes intermédiaires du processus d'évolution¹ ».

Un choix délibéré sur des critères précis

Proposons une autre réponse que l'assistance « manuelle ».

Le Big Bang et l'évolution produisant un grand nombre d'êtres selon des procédés qui leur sont propres, Dieu peut attendre que soit formé un type d'organisme compatible avec le cœur de son projet : l'apparition de l'humanité. L'attente n'est pas longue, car « pour le Seigneur, un seul jour est comme mille ans, et mille ans sont comme un seul jour² ». Lorsque le moment est venu, le Créateur donne un esprit humain à ces corps : voilà fixé ce que sera à l'avenir la nature humaine. Ce faisant, le Seigneur opère un choix : Il valide le fruit des mécanismes biologiques et le considère « très bon³ ». L'harmonie décelable dans notre corps humain est donc directement voulue par Dieu.

Les autres créatures ont toute leur place comme *causes secondes*, à qui la *Cause première* confie la formation des êtres à venir. Elles façonnent aussi l'environnement des futurs humains et sont en soi un hymne au Créateur : « Les cieux proclament la gloire de Dieu, le firmament raconte l'ouvrage de ses mains⁴ ». L'abondance des êtres ainsi formés témoigne bien d'une gratuité, d'une générosité et d'une grandeur dans l'acte créateur : nous venons d'évoquer la répétition de l'expression « selon leur espèce » dans le récit de la création comme signe d'une variété du vivant voulue par le Seigneur.

Y avait-il des caractéristiques corporelles plus ou moins nécessaires pour que le Seigneur offre l'esprit humain à un organisme semblable au nôtre, créant ainsi spécifiquement l'humanité ? Le texte biblique rapporte l'idée-maîtresse du projet : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance⁵ ». L'homme était donc pensé comme une *personne*, c'est-à-dire un être revêtu d'une dignité, capable d'intelligence et d'amour. Comme *personne incarnée*, il fallait que ses dimensions corporelle et

¹ BENOÎT XVI, *Lettre au Pr Piergiorgio Odifreddi*, 20 août 2013 (via www.kath.net/news/43292 consulté le 16/07/2024, notre traduction).

² 2 Pierre 3, 8.

³ Cf. Genèse 1, 31.

⁴ Psaume 18, 2.

⁵ Genèse 1, 26.

spirituelle soient suffisamment accordées, unifiées. Il convenait aussi que l'homme ne demeure pas comme un étranger dans son environnement, y étant notamment placé « *pour qu'il le travaille et le garde*¹ ». *A posteriori*, on peut envisager que notre corps ait été choisi pour les caractéristiques suivantes : le cerveau extrêmement développé, le visage assez différent pour chaque individu, une certaine élégance (la bipédie y contribue), l'apparition de notre larynx permettant l'usage du langage articulé (donc potentiellement rationnel) et pas seulement modulé, les mains particulièrement habiles (pouce opposable aux autres doigts), ...

Si un jour l'existence d'univers multiples était prouvée, nous serions amenés à repenser paisiblement les choses, afin de comprendre le sens de cette surabondance. De même si la preuve du *Big Bounce* était apportée (pour rappel, selon cette hypothèse, notre univers en expansion aurait été immédiatement précédé d'un univers en contraction²). Pour l'heure, travaillons avec la seule donnée certaine, l'existence de notre cosmos. Nous nous abstenons aussi de faire de la « théologie-fiction » en nous demandant quels types d'organismes produits par des processus évolutifs différents auraient été compatibles.

Éclairages contemporains

Comment des mécanismes aléatoires décrits par les biologistes peuvent-ils être assumés dans un projet ? Nous venons de répondre que l'abondance des êtres créés favorise l'apparition dans le temps long de ceux qui correspondent le plus au cœur de ce projet.

Ajoutons que des recherches actuelles laissent pressentir un deuxième moyen, complémentaire, à savoir une certaine canalisation. De fait :

- Le fin réglage des paramètres fondamentaux au commencement de l'univers l'a lancé dans une direction ne permettant pas n'importe quelle forme de vie, mais la nôtre³ ;
- Les « structures de Turing » nous font saisir que la vie peut se déployer dans un cadre mathématisable qui la précède et la contraint. En 1952, Alan Turing, l'inventeur de l'ordinateur, proposa un modèle de construction des formes des vivants (morphogénèse) basée sur le principe de réaction-diffusion. Grâce à des équations différentielles non linéaires, il chercha à expliquer les

¹ Genèse 2, 15.

² Cf. p. 36.

³ Cf. p. 20.

structures biologiques. C'est encore de nos jours l'objet de recherches stimulantes¹. Dans le développement des organismes, on perçoit ainsi des contraintes physico-chimiques basées sur des régularités universelles de la physique et de la chimie. Par là, il est envisageable que le vivant réponde non seulement aux lois de l'ADN, mais encore à ces contraintes mathématisables, donc intelligibles : la génétique est peut-être canalisée par des formes.

Par ailleurs, les biologistes parlent de convergences évolutives. En voici une description : « *Dans un même contexte de pression sélective – c'est-à-dire quand des contraintes du milieu comparables s'exercent – la sélection naturelle peut conduire à l'émergence de formes semblables chez des organismes qui, pourtant, ne sont pas étroitement apparentés. Ainsi, en de nombreux endroits de l'arbre du vivant, des structures ressemblantes sont apparues indépendamment les unes des autres*² ». Les spécialistes indiquent que des chemins génétiques différents ont abouti à l'apparition de l'œil caméculaire (celui dont dispose notamment l'homme). Il en est de même pour les ailes (chez les oiseaux et les chauves-souris), pour la reproduction sexuée, ... Les causes de telles convergences sont toutefois l'objet de débats.

Une proposition de bilan

Ces réflexions très actuelles et d'autres similaires suggèrent donc une certaine canalisation des mouvements aléatoires, particulièrement par des lois physiques valables pour tout le cosmos. C'est là une piste intéressante pour allier hasard et projet divin. Peut-être cela suffit-il pour faire advenir une large part des signes de rationalité dans la nature : l'élégance d'équations fécondes expliquant la physique³, l'ADN respectant le nombre d'or⁴, plus généralement la structure « mathématique » de la matière⁵, etc.

La sélection naturelle opérant parmi des êtres formés de façon variée (et même « buissonnante ») ajouterait à la rationalité du processus, en promouvant les organisations biologiques les plus efficaces. D'autres

¹ <https://interstices.info/alan-turing-les-motifs-et-les-structures-du-vivant> (consulté le 29/07/2024).

² Guillaume LECOINTRE (dir.), *Guide critique de l'évolution*, Belin Éducation, Paris, 2021, p. 466.

³ Cf. p. 28.

⁴ Cf. p. 27.

⁵ Cf. p. 17 et suivantes ; annexe I, p. 184.

mécanismes comme la coévolution (l'évolution simultanée d'au moins deux espèces par un processus d'interaction) contribueraient à l'harmonie générale, le temps long constituant un cadre favorable à cet « affinage ».

Proposons donc un bilan des interventions du Créateur :

- Nous avons déjà dit que Dieu donne en permanence l'existence en tant qu'Être pur ;
- On peut vraisemblablement imaginer que la création de la matière inclue des lois fondamentales mathématisables, notamment comme cadre assez large des futurs mouvements biologiques : le vivant est sous-tendu par des invariants physiques. Plus généralement, Dieu a ainsi pu donner l'existence à un univers dont la structure profonde permettrait l'émergence du vivant et particulièrement l'apparition de l'homme ;
- Rappelons le débat sur l'apparition de la vie¹, un petit indice biblique allant dans le sens d'une intervention directe du Seigneur, puisque le verbe *créer* est employé trois fois dans le premier chapitre de la Genèse : au commencement, au « jour » où apparaissent les premiers animaux et enfin pour l'homme². Il paraît toutefois difficile de trancher sur la nécessité de cette action divine ;
- Lorsque le processus évolutif vient à former un corps apte à recevoir l'esprit immatériel, Dieu le lui donne de façon gratuite, iméritée. Ce don nouveau ne porte pas atteinte au corps : il l'accomplit et le parfait. L'être qui le reçoit est alors pleinement matériel et spirituel : c'est l'apparition de l'homme.

Bien sûr, ce schéma est une invitation à la discussion plus qu'une affirmation qui se voudrait définitive. D'autres actions divines pourraient aussi être envisageables. Les futurs travaux scientifiques nous éclaireront peut-être plus sur celles qui ne sont pas nécessaires. Toutefois, étant donné que le Seigneur semble aimer déléguer, nous sommes enclins à préférer *a priori* une certaine sobriété dans le nombre de ses interventions.

Limites et réussite du projet

Reconnaissons-le : en laissant une place au hasard, Dieu accepte que sa création ne soit pas en tout « optimale ».

Cela vaut notamment pour le corps humain, dont la rétine est montée pour ainsi dire à l'envers : les photorécepteurs pointent vers le fond de

¹ Cf. p. 32.

² Cf. Genèse 1, 1.21.27.

l'œil et sont traversés par des fibres nerveuses qui courent vers le cerveau. Ce corps est à certains niveaux moins performant que d'autres. L'ouïe du chien est largement plus développée que celle de l'homme. Les capacités des tardigrades (oursins d'eau) ne seront jamais égalées par les humains : résistance à -270° et $+150^{\circ}$, survie pendant dix ans sans eau ni nourriture, capacité d'endurance face au vide spatial, etc.

De plus, le fait que la création soit « en état de voie » doit nous faire accepter que certains êtres soient détruits : Ce devenir comporte, dans le dessein de Dieu, avec l'apparition de certains êtres, la disparition d'autres, avec le plus parfait aussi le moins parfait, avec les constructions de la nature aussi les destructions. Avec le bien physique existe donc aussi le mal physique, aussi longtemps que la création n'a pas atteint sa perfection¹. Évidemment, ce mal physique est très différent du mal moral, lequel vient entièrement du mauvais usage que des créatures peuvent faire de leur liberté².

Cela dit, en parallèle de « bricolages » et de performances limitées, comment ne pas admirer une certaine perfection dans la nature ? C'est en tout cas l'intuition à l'origine du *biomimétisme* qui, comme son nom l'indique, consiste à imiter les organismes vivants : des ingénieurs voient dans la nature une source d'inspiration étonnante, un merveilleux laboratoire de « Recherche & Développement ». Promue au plus haut niveau dans un esprit écologique, le biomimétisme invite à reproduire et adapter les « *stratégies à la fois performantes, efficaces et résilientes pour synthétiser et dégrader des matériaux, se fixer ou se déplacer, stocker ou distribuer l'énergie, traiter l'information, organiser les réseaux et les échanges, et bien d'autres choses encore* »³. Une rapide recherche sur Internet permettra au lecteur de découvrir des exemples d'application variés. Pensons notamment au TGV japonais Shinkansen dessiné par Eiji Nakatsu. Tandis que la traversée de nombreux tunnels provoquait pertes de vitesse et d'énormes explosions, l'ingénieur chercha si le problème de l'air brutalement comprimé puis relâché avait été résolu dans la nature. Il pensa au martin-pêcheur qui, au moment où il perçoit le poisson à capturer, parvient à plonger dans l'eau sans perte de vitesse ni remous. Le secret réside dans le bec très aérodynamique. Nakatsu s'en est inspiré, permettant au Shinkansens de diviser par trois la résistance de l'air

¹ Catéchisme de l'Église catholique, n° 310.

² Cf. Catéchisme de l'Église catholique, n° 311.

³ www.ecologie.gouv.fr/biomimetisme (consulté le 21/08/2024).

par rapport à une tête de train ordinaire¹. Les technologies inspirées du lézard gecko à la suite des travaux du biologiste Kellar Autumn constituent un autre exemple de biomimétisme. Le petit reptile gecko parvient à grimper aux vitres parce que ses orteils y adhèrent par des forces de Van der Waals, une interaction électrique d'intensité faible. Utilisant ce principe, l'université américaine de Stanford a mis au point des « gants » permettant à un homme de monter sur une paroi vitrée verticale². D'autres applications industrielles ont été envisagées, comme des systèmes d'ancrages pour robots. L'intelligence humaine s'inspire donc du vivant pour trouver des solutions qu'elle n'a pas réussi à concevoir seule. Les deux exemples cités sont pourtant d'un niveau « technologique » assez faible par rapport à ce que la nature est capable de présenter.

Une « cascade de merveilles »

Le tableau d'une évolution des espèces ne conduit donc pas nécessairement à écarter l'idée d'un Créateur. Chez certains, cela peut même provoquer le contraire : cette idée d'une complexification croissante du vivant incita Alexandre Grothendieck, l'un des mathématiciens les plus féconds du XX^{ème} siècle, à adhérer à l'idée de Dieu. Alors que jusque-là la pensée d'un Créateur était selon lui surannée et opposée au bon sens, Grothendieck assista à un exposé sur l'évolution par son professeur de sciences naturelles. Il était à l'aube de ses seize ans. Le professeur commença par les premiers organismes marins, réduits à une seule cellule. Son élève vit dans cette simple cellule *« une telle merveille de finesse, que tout ce que l'esprit et l'industrie de l'homme a pu imaginer et façonner est, en comparaison, un pur néant »*. Puis ce furent les organismes pluricellulaires... jusqu'à l'être humain. Laissons la parole à Grothendieck : *« Tout au long de cette très longue histoire qui remonte à l'origine des temps, on voit se profiler une Intention, un Dessein, qui reste mystérieux pour l'intelligence humaine, mais dont la présence est tout aussi irrécusable que dans une entreprise humaine (...). Ces choses-là, que la raison à elle seule peut pleinement saisir, et qui s'imposent à elle avec la force de l'évidence, étaient alors pleinement comprises par moi. Elles le sont restées ma vie durant, sans qu'à aucun moment ne s'y mêle la moindre réserve, le moindre doute. Leur caractère d'évidence n'est pas moindre que celui des*

¹ https://moodle.insa-lyon.fr/pluginfile.php/270808/mod_resource/content/1/poster-exemple.pdf

² www.letemps.ch/sciences/lhommegecko-se-joue-verticalite

propositions mathématiques les mieux comprises et les mieux établies. Pour quelqu'un au courant des simples faits bruts, et notamment pour le biologiste, ne pas voir ces choses éclatantes, mais invoquer le sempiternel "hasard" qui aurait créé une telle cascade de merveilles, venant toutes concourir à une harmonie concertante [comme dans un concert où chacun interprète sa partie] d'une ampleur et d'une profondeur si inouïes, c'est là un aveuglement (...)¹ ». Sans pour autant adhérer à une religion précise, Grothendieck s'est ainsi rendu à l'idée de Dieu par l'évolution des espèces.

Quand l'homme est-il apparu ?

Au terme de cette esquisse d'une création évolutive – que d'autres ont pensé avec des schémas différents² –, posons une dernière question : à quel moment faut-il placer la création spécifique de l'être humain, c'est-à-dire *a minima* le don d'un esprit intelligent et libre dans un corps compatible ?

La paléontologie humaine nous donne quelques pistes. Cette discipline regroupe dans le genre *Homo* des espèces qui ont une certaine ressemblance avec les hommes actuels. *Homo habilis* est sans doute le plus ancien connu de cette catégorie datée de moins de 2,5 millions d'années (si on remonte jusqu'à 7 millions d'années, les ascendants appartiennent à la classe plus large des *hominines*). Signalons que, dans cette discipline, le mot *homme* n'a pas la définition philosophique selon laquelle être humain signifie disposer d'un corps et d'un esprit.

Aujourd'hui, le schéma d'une progression linéaire et graduelle de l'animal jusqu'à l'*Homo Sapiens* est abandonné³ : on considère que plusieurs espèces « humaines » ont pu coexister dans des régions différentes, mais aussi se rencontrer et se métisser : *Sapiens*, *Néandertal*, *Denisova*, ..., *Sapiens* est la seule espèce qui ne soit pas éteinte. On peut penser que les *Homo sapiens* ou « hommes modernes », apparus voici 300 000 ans en Afrique, sont plusieurs fois sortis de ce continent entre -200 000 et -50 000, ont pénétré progressivement dans les territoires des

¹ Alexandre GROTHENDIECK, *La clé des songes*, Éditions du Sandre, Paris, 2024, p. 104-106.

² Sur la pensée teilhardienne, cf. Dominique LAMBERT, Marie BAYON DE LA TOUR, Paul MALPHETTES, *Le Phénomène Humain de Pierre Teilhard de Chardin. Genèse d'une publication hors normes*, Paris-Bruxelles, 2022.

³ Cf. Silvana CONDEMI, Conférence « *Denisova, Naledi, Flores, la famille Homo s'agrandit* », Cité des sciences et de l'industrie, Paris, 9 novembre 2021 (accessible via www.youtube.com/watch?v=ne_VN47sLI consulté le 02/09/2024).

autres espèces avant de les remplacer¹. Par exemple, *Néandertal* a disparu il y a environ 40 000 ans. La génétique est d'un grand secours dans ces recherches.

D'autre part, celles-ci mettent à jour des activités variées chez les *Homo*. Pour notre enquête, il convient d'y discerner celles qui requièrent une intelligence (les peintures des grottes de Lascaux, par exemple) et celles pour laquelle un cerveau animal suffit (comme certaines techniques assez simples). On pourrait ainsi dater les premières œuvres intelligentes, signe que l'esprit humain est à l'œuvre². Cependant, la qualification de ces activités requiert plus d'une fois un véritable discernement. Elle ne manque certes pas d'intérêt, notamment lorsqu'on étudie le façonnage symétrique des outils de pierre où l'on décèle un début d'harmonie³.

En articulant données scientifiques, philosophiques et chrétiennes, où situer Adam ? Proposer un scénario précis serait probablement audacieux, notamment parce qu'il dépendrait trop des schémas scientifiques qui évoluent avec les années, varient selon les chercheurs et demeurent lacunaires. On peut préférer la règle générale : lorsqu'aucune des activités mise à jour par l'archéologie ne suppose d'avoir un esprit, on se trouve vraisemblablement en présence d'anciens êtres éventuellement surdéveloppés, mais non humains. Les individus de cette catégorie vivaient avant Adam et parmi eux certains furent ses ascendants au plan biologique⁴. Ils

¹ Cf. Jean-Jacques HUBLIN, Conférence « Il y a 40 000 ans... », Rencontre Recherche et Création (Agence nationale de la recherche / Festival d'Avignon), Avignon, 10 juillet 2023 (accessible via www.youtube.com/watch?v=W5A7O0Ec1Ys consulté le 02/09/2024) et sa leçon inaugurale « *Homo sapiens*, une espèce invasive », Collège de France, Paris, 13 janvier 2022 (www.youtube.com/watch?v=lrnF9b_MTiQ consulté le 02/09/2024).

² Cf. p. 39.

³ Cf. Henry de LUMLEY (dir.), *Sur le chemin de l'humanité*, Académie pontificale des sciences / CNRS Éditions, Paris, 2015, p. 133-156.

⁴ Voir l'hypothèse d'êtres surdéveloppés, mais non-humains, évoquée par le Cardinal Journet : « *L'élan de la vie (...) a pu donner naissance à des formes de transition aujourd'hui éteintes, se rapprochant de plus en plus de ce que serait l'homme, et allant dans ce sens beaucoup plus loin que les formes animales destinées à s'adapter définitivement au plan zoologique, comme nos chimpanzés ; à des animaux ressemblant beaucoup à l'homme, soit morphologiquement, soit même psychologiquement, et mimant d'avance, mais par instinct, ce que l'homme ferait plus tard par intelligence : nous n'aurions aucune difficulté à croire qu'ils pouvaient faire du feu, des outils rudimentaires, des ébauches de sépulture [purement « logistiques », sans un sens spirituel]* » Cardinal Charles JOURNET, *Petit catéchisme sur les origines du monde* dans *Œuvres complètes*, vol. XII, 1948-1951,

ont pu aussi lui être contemporains, mais avec une différence radicale (pas d'esprit ni la vie divine appelée *grâce*) et n'ont pas formé de lignée indépendante à l'origine d'hommes actuels¹.

Il est possible de complexifier le scénario². L'essentiel est cependant de tenir les principes sans vouloir nécessairement trancher. Quoiqu'il en soit, comme on l'a dit, le chrétien n'a pas à craindre que sa foi dans la création de l'homme soit remise en cause par l'intelligence scientifique, car les deux viennent de Dieu : on peut simplement craindre une mauvaise compréhension de la Parole de Dieu et/ou des discours scientifiques contestables³. L'annexe III développe cette conviction, notamment à travers une analogie musicale.

Avant de nous y plonger, proposons un récapitulatif de ce que nous avons vu.

Résumé

Comment penser une création par évolution des espèces ?

1. **Le Seigneur peut choisir un processus évolutif, car par ailleurs Il ménage une progression des créatures dans le temps, aime déléguer et intègre le hasard dans la marche du monde. Le « style » divin est donc assez proche de celui d'une création évolutive.**
2. **Dans ce schéma, Dieu reste le Créateur, ce qui exclut les théories de l'évolution imprégnées d'une philosophie matérialiste. Il garde toujours le privilège de demeurer la source permanente de l'existence des êtres. Lui seul peut également créer l'esprit humain, signant ainsi le début de notre espèce. À ce moment, dans l'abondance du monde vivant, Il doit élire un organisme compatible avec son idée de l'homme.**

Lethielleux, Paris, édition numérique 2017, p. 293-294. Cf. aussi Jacques MARITAIN, « Vers une idée thomiste de l'évolution », *Nova et Vetera*, 1967, dans *Approches sans entraves*, Fayard, Paris, 1973, p. 154-156.

¹ Cf. p. 63 et suivantes.

² Pour rappel, l'hypothèse du polygénisme demeure théologiquement envisageable si les données scientifiques venaient à l'exiger (cf. p. 63 et suivantes).

³ Cf. p. 65.

3. Sauf si l'on tient que Dieu guide presque manuellement le processus, il faut tenter de comprendre comment son projet se réalise malgré la présence d'évènements aléatoires dans cette évolution. Il se trouve que la recherche contemporaine laisse entrevoir une certaine canalisation du hasard, par exemple *via* les lois physiques, dont certaines sont réglées dès le Big Bang (toutes les formes biologiques ne sont donc pas réalisables). Sélection naturelle, coévolution et temps long aident également à rendre compte – avec d'autres facteurs – de structures biologiques remarquables et pourtant imparfaites. Cela dit, il faut surtout retenir une idée plus générale : Dieu a pu susciter un univers dont la structure profonde permettrait l'émergence du vivant et spécialement l'apparition de l'homme.
4. On peut tenter de fixer le commencement de l'humanité grâce aux traces d'activités qui nécessitent une vraie intelligence.

Annexe III.

La foi chrétienne, amie de la raison

Le titre de ce livre est emprunté à l'invitation de saint Pierre : « Soyez toujours prêts à répondre, mais avec douceur et respect, à quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous¹ ». Dans l'expression « rendre compte », l'Apôtre utilise la racine du terme grec *logos* (raison). Nous avons déjà rencontré ce mot en abordant la création et citons alors le début de l'Évangile selon saint Jean : « Au commencement était le Verbe (*Logos*)² ».

Ici se trouve la clé. Le chrétien ne craint pas la raison, car il en comprend la source : Dieu lui-même est *Logos*, Intelligence créatrice. Notre intelligence participe à la sienne – c'est notamment en cela que nous sommes « à l'image de Dieu³ ». Notre raison est donc un instrument fiable. Nous pouvons l'utiliser dans les différents champs de la connaissance, notamment dans les sciences expérimentales, la philosophie (cet « amour de la sagesse » dont nous avons parlé plus haut et qui cherche la nature profonde des choses), mais aussi la foi⁴.

Chacun de ces domaines nous offre des vérités d'un statut différent mais, tant que nous ne nous trompons pas, notre connaissance est un reflet de la connaissance divine. Ainsi peut-on affirmer que la « la vérité scientifique [est] une participation à la Vérité divine⁵ », comme notre

¹ Pierre 3, 15.

² Jean 1, 1.

³ Genèse 1, 26.

⁴ Cf. p. 3434. Science, philosophie et foi n'épuisent pas ce que nous pouvons savoir : il faudrait par exemple ajouter ce que nous tirons de la vie quotidienne.

⁵ Saint JEAN-PAUL II, *Discours à l'Académie pontificale des Sciences*, Rome, 10 novembre 2003.

discours philosophique, lorsqu'il est juste. Cela vaut aussi pour la foi : Dieu qui est Intelligence nous offre un message conforme à ce qu'Il est et à ce que nous sommes, c'est-à-dire rationnels. Bref, l'unique Vérité présente en Dieu est partiellement répartie, « diffractée » dans nos diverses connaissances.

Trois musiciennes

Proposons une comparaison : la science, la philosophie et la foi sont comme trois musiciennes. Elles ne jouent pas toujours en même temps, n'ont souvent pas les mêmes notes sur leurs partitions respectives et ne jouent pas à la même octave. De fait, science, philosophie et foi n'abordent pas toujours les mêmes réalités et ne parlent pas au même niveau : leurs concepts et leurs méthodes diffèrent. Cependant, quand elles sont appelées à évoquer les mêmes réalités – par exemple sur l'origine de l'univers et celle de l'homme –, leurs apports ne peuvent qu'être harmonieux : quand leurs notes résonnent ensemble, cela doit toujours sonner juste. Si ce n'est pas le cas, sans doute faut-il corriger ou faire mûrir au moins l'un des discours.

Pourquoi en est-il ainsi, au moins théoriquement ? Pour quelle raison ces notes résonnent-elles harmonieusement lorsqu'elles sont ensemble ? Parce qu'en fin de compte, les notes scientifiques, philosophiques et chrétiennes sont des harmoniques d'une « note fondamentale » qui est la Vérité première, c'est-à-dire le Logos divin. Effectivement, rappelons qu'en musique, une harmonique est une note contenue dans la note fondamentale. Par exemple, le *mi*, le *sol*, le *si*, ... , sont inclus dans le *do*. Lorsque ces notes sont jouées ensemble, tout sonne juste parce qu'elles peuvent se « replier » dans la première.

Penser plus avant l'articulation de ces disciplines relève d'un grand chantier. Quoi qu'il en soit, on évitera le *concordisme* qui fait dialoguer trop rapidement des considérations venues de la science et de la foi, oubliant les différences de concepts et de méthodes. On évitera également le *discordisme* qui considère impossible un vrai dialogue et risque par là de favoriser une forme de « schizophrénie » intellectuelle. En définitive, l'un des défis de notre époque consiste à servir avec fruit une « *orientation unitaire du savoir*¹ ».

¹ Saint JEAN-PAUL II, *Discours à l'Académie pontificale des sciences*, Rome, 28 octobre 1986.

Une vision typiquement chrétienne

Faisons un pas supplémentaire. Puisque Dieu est Logos, considérer la foi comme une recherche rationnelle, une quête de ce qui est vrai, fait intimement partie de la mentalité chrétienne. Ce le fut dès l'origine et constitua alors une originalité du christianisme.

De fait, dans la Grèce antique, la quête de la vérité était la tâche de la philosophie et non de la religion. En déployant leur logique rationnelle, des philosophes avaient d'ailleurs contesté les mythes religieux de leur époque. La synthèse entre la religion et la recherche de la vérité ne s'était jamais réalisée, la religion demeurant insatisfaisante pour l'intelligence. De même, le culte promu par Rome ne se caractérisait pas par une recherche de la vérité, mais par une simple tradition. La sensibilité du peuple ou le bien de l'État justifiaient ce type de religion basée sur le mythe et non sur la connaissance vraie¹.

C'est ainsi que, contrairement aux religions en présence, la foi chrétienne se situa dans la ligne de la recherche de la vérité, c'est-à-dire de la philosophie. Citons trois figures du christianisme antique qui l'illustrent. Saint Justin, après une longue recherche philosophique, adhéra à la foi chrétienne et appela celle-ci « *la seule philosophie sûre et profitable*² ». Gardant l'estime pour la pensée grecque tout en voyant ses limites, il déclara que l'Ancien Testament et la philosophie grecque étaient comme les deux voies conduisant au Christ Logos. Quant à Origène, il répondit aux attaques du philosophe Celse avec des outils tirés du platonisme. Dans cette même ligne, héritier des écoles de pensée grecques et latines, saint Augustin offrit la première grande synthèse entre la foi et la philosophie. De cette manière, « *la chrétienté primitive a opéré son choix et son travail de purification de façon décidée et audacieuse, en se prononçant pour le Dieu des philosophes et contre les dieux des religions*³ ».

Comme le souligne Benoît XVI, il est essentiel de comprendre que « *la tradition catholique depuis le début a rejeté ce que l'on appelle le fidéisme, qui est la volonté de croire contre la raison. Credo quia absurdum*

¹ Cf. Cardinal Joseph RATZINGER, *La foi chrétienne hier et aujourd'hui*, Cerf, Paris, 2005, p. 80-84.

² Saint JUSTIN, *Dialogue avec Tryphon*, VIII, 1.

³ Cardinal Joseph RATZINGER, *La foi chrétienne hier et aujourd'hui*, p. 80. Benoît XVI a abordé plusieurs fois ce thème, notamment lors de la remise du prix de la Fondation Ratzinger le 30 juin 2011.

(je crois parce que c'est absurde) n'est pas une formule qui interprète la foi catholique¹ ».

Des fruits au cours des siècles

Durant la suite de son histoire, l'Église porta de nombreux fruits dans le domaine du savoir, faisant la promotion d'une harmonie entre les différents domaines de connaissance. Ce fut visible durant le haut Moyen-Âge. Le même pape rappelait à Paris, lors de son intervention aux Bernardins :

En considérant les fruits historiques du monachisme, nous pouvons dire qu'au cours de la grande fracture culturelle, provoquée par la migration des peuples et par la formation des nouveaux ordres étatiques, les monastères furent des espaces où survécurent les trésors de l'antique culture et où, en puisant à ces derniers, se forma petit à petit une culture nouvelle².

La quête de Dieu amena les moines à ouvrir la Bible. Afin de mieux comprendre celle-ci, ces chercheurs développèrent leur érudition – d'où l'étude des langues ou la construction de bibliothèques, sans mépris du travail manuel. Afin de mieux la prier, ils la mirent en musique.

L'antiquité gréco-latine avait été marquée par les « arts libéraux », ces disciplines que l'on considérait comme le fondement de la haute culture : le *trivium* (grammaire, la rhétorique et la dialectique), et le *quadrivium* (arithmétique, géométrie, astronomie et musique). Héritier majeur de cette antiquité, saint Augustin estimait que l'étude de la théologie gagnait à être précédée de celle des arts libéraux³. Au moment de la renaissance carolingienne, les écoles monastiques et cathédrales enseignaient volontiers le *trivium*. Dans certains centres à la fin du X^{ème} siècle, on retrouva de façon systématique le *quadrivium*. Les universités médiévales héritèrent de ces sept disciplines. Elles les réunirent dans la « faculté des arts », en les renforçant par des cours de philosophie et de sciences de la nature⁴. Les universités médiévales, typiques du christianisme qui les fit

¹ BENOÎT XVI, *Audience générale*, Rome, 21 novembre 2012.

² BENOÎT XVI, *Discours au monde de la culture*, Collège des Bernardins, Paris, 12 septembre 2008.

³ Cf. Saint AUGUSTIN, *Les Rétractations*, I, 6.

⁴ Cf. Robert FOLZ, « Arts libéraux », *Encyclopédie Universalis* (www.universalis.fr/encyclopedie/arts-liberaux/ consulté le 11/08/2024). Sur les universités, on pourrait

naître, furent donc fidèles à la conception augustinienne. Dans leur désir d'un savoir universel, elles mirent à l'honneur l'amitié entre foi et raison.

La période qui relie le premier tiers du XV^{ème} siècle à celle de Newton fut pour sa part traversée par le thème des « deux livres ». Le recteur de l'Université de Toulouse Raymond Sebond l'exprima dans son traité *La science du livre des créatures ou de la nature*, publié en 1436 :

Notre accès à la connaissance est double, Dieu nous ayant donné deux livres, celui de l'universel ordre des choses ou de la nature et celui de la Bible¹.

Sciences et Écriture sainte sont deux cadeaux divins. L'idée n'était pas neuve, mais de grands noms européens de l'époque – Tycho Brahé, Galilée, Kepler – s'approprièrent cette comparaison des deux livres, révélatrice de la mentalité chrétienne.

Nous le percevons à travers ces lignes : l'Église fut bien souvent un milieu porteur pour la connaissance scientifique. Elle vit se lever de nombreux savants, parmi lesquelles on pourrait citer le chanoine astronome Nicolas Copernic et l'un de ses successeurs, également chanoine et astronome, Georges Lemaître, père de la théorie du Big Bang. On peut même se demander si le christianisme qui croit en un Dieu « Raison » n'a pas été l'une des causes de l'essor scientifique moderne. Ainsi, en 1925, lors des « Lowell Lectures » à Harvard, Alfred North Whitehead affirma que la science avait été favorisée en Europe par la foi dans la rationalité de Dieu offerte par la théologie chrétienne : si l'on croit en une Intelligence créatrice, on est plus enclin à utiliser notre raison pour déceler des lois rationnelles dans le cosmos². L'idée, venant d'un penseur de renommée mondiale qui avait écrit avec Bertrand Russell les *Principia Mathematica*, fit grand bruit. Il reste cependant difficile de montrer dans quelle mesure cette foi a pu effectivement contribuer à la fécondité scientifique occidentale.

Encore aujourd'hui, le dialogue séculaire entre sciences, philosophie et théologie est bien vivant. L'Académie pontificale des sciences, dont le

citer Jacques VERGER, *Les universités au Moyen-Âge*, PUF, Paris, 1973.

¹ Cité en Rémi SENTIS, *Aux origines des sciences modernes*, Cerf, Paris, 2020, p. 105.

² Cf. Alfred North WHITEHEAD, *Science and the modern world. Lowell Lectures, 1925*, University press, Cambridge, 1929, p. 15 et suivantes (accessible via <https://archive.org/details/b29978531> consulté le 29/07/2024).

siège dans les jardins du Vatican a été fréquenté par plus de quatre-vingt Prix Nobel, en est un symbole fort¹. Les cours de philosophie systématiquement intégrés à la formation des prêtres en sont un autre². Tout théologien est donc d'abord un philosophe, il possède la méthodologie et l'expérience qui évitent les confrontations inutiles entre les disciplines. On peut même affirmer que « *le lien intime entre la sagesse théologique et le savoir philosophique est une des richesses les plus originales de la tradition chrétienne*³ ». Il est donc profondément catholique d'honorer tous les domaines de la culture, en les faisant dialoguer pour obtenir une vision d'ensemble cohérente, obtenue avec compétence et loyauté.

Dans le même désir de rationalité a été développée la science des raisons de croire, l'*apologétique*, dont la mission est de manifester la crédibilité de la foi. Son nom vient du grec : *apo* indique le fait d'écarter, tandis que *logos* indique ici un discours raisonné. L'apologétique présente donc une argumentation logique pour « déblayer » les obstacles sur le chemin de la foi. Elle peut :

- Montrer la cohérence à l'intérieur du message chrétien, les différentes vérités ne se contredisant pas entre elles ;
- Souligner que le contenu de la foi ne s'oppose pas à ce que nous pouvons percevoir de la réalité. C'est une sorte de cohérence « externe ». Par exemple, Blaise Pascal note : « *Les grandeurs et les misères de l'homme sont tellement visibles qu'il faut nécessairement que la véritable religion nous enseigne [qu'il] y a quelque grand principe de grandeur en l'homme et qu'il a un grand principe de misère*⁴ ». C'est précisément ce qu'affirme l'Église : notre nature créée bonne par Dieu est blessée par le péché originel (elle n'est donc ni totalement bonne, ni corrompue). On pourrait parler de réalisme : en testant le réel, il « répond » conformément au message chrétien.

Manifestant la cohérence « interne » et « externe » de la foi, l'apologétique rend un grand service, à condition bien sûr d'être suffisamment convaincante⁵. Sa portée est cependant limitée : les raisons de croire ne produisent pas la foi, celle-ci naissant plutôt à partir de l'appel surnaturel

¹ www.pas.va/en/academicians/nobel.html (consulté le 31/08/2024).

² Cf. saint JEAN-PAUL II, *Fides et ratio*, 14 septembre 1998, n° 62.

³ Saint JEAN-PAUL II, *ibid.*, n° 105.

⁴ Blaise PASCAL, *Pensées*, Gallimard, Paris, 2022, fragment 139, p. 146.

⁵ Cf. saint THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, q. 46, a. 2, c.

que Jésus fait résonner en nous¹. Ainsi, à une certaine période de la vie, il peut être opportun d'étudier les raisons de croire, mais cela ne sera peut-être qu'une étape.

Des confrontations historiques

Cela dit, lorsqu'on évoque l'histoire du christianisme, bon nombre retiennent surtout les divergences qui existèrent entre l'Église et certains discours scientifiques. On ne peut nier qu'il y eut des tensions, mais l'examen approfondi des faits historiques permet de brosser un tableau plus nuancé.

Ainsi, l'affaire Galilée fut plus complexe qu'on ne le dit volontiers². En réalité, le savant n'avait pas réellement prouvé que la terre tournait autour du soleil : il fallut encore plus de cent cinquante ans pour découvrir les preuves optiques et mécaniques de la mobilité de la Terre. Si l'héliocentrisme avait dépassé le statut d'hypothèse scientifique pour devenir certitude, le cours de l'histoire en aurait sans doute été changé. De fait, l'un des contradicteurs du savant, le Cardinal Bellarmin affirma : « *S'il y avait une vraie démonstration que (...) la terre tourne autour du soleil, alors il faudrait procéder avec beaucoup d'attention pour expliquer les Écritures qui semblent contraires [à l'héliocentrisme], et il faudrait plutôt dire que nous ne comprenons pas, plutôt que de dire que serait faux ce qui est démontré*³ ». Autrement dit, selon le Cardinal Bellarmin, une interprétation littérale de la Bible ne tient pas devant un fait scientifiquement confirmé. D'ailleurs, en 1741, alors que la preuve optique de l'héliocentrisme fut enfin apportée, le Pape Benoît XIV fit accorder l'autorisation d'imprimer (*imprimatur*) à la première édition des œuvres complètes de Galilée. Pour sa part, Jean-Paul II lança une commission interdisciplinaire qui étudia pendant près de dix ans l'affaire Galilée, dont il percevait les conséquences négatives encore aujourd'hui. Dans un mémorable discours, le pape polonais put saluer les résultats constructifs de l'équipe mandatée⁴.

¹ Cf. p. 92.

² Cf. Arthur KOESTLER, *Les Somnambules. Essai sur l'histoire des conceptions de l'Univers*, Les Belles Lettres, Paris, 2021, p. 349 et suivantes ; Cardinal Paul POUPARD (dir.), *L'affaire Galilée*, Éditions de Paris, Versailles, 2005, p. 113.

³ Cardinal Robert BELLARMIN, *Lettre au Père Carme Paolo Antonio Foscarini*, cité en Cardinal Paul POUPARD (dir.), *ibid.*, p. 44.

⁴ Saint JEAN-PAUL II, *Discours à l'Académie pontificale des Sciences*, Rome, 31 octobre 1992.

De même, comme on l'a vu, l'Église se montra longtemps réticente à l'idée d'évolution des espèces après sa promotion par Darwin¹. Il faut pourtant rappeler que, dans l'un des documents principaux avant 1950 (à savoir le texte de la Commission biblique du 30 juin 1909), elle commenta le récit de la Genèse en des termes précisément choisis pour ne pas exclure l'idée que l'évolution des espèces ait pu jouer un rôle dans la formation du corps humain². Les données scientifiques ne paraissaient pas suffisantes pour entamer un véritable dialogue avec cette théorie, mais on ne refusait pas l'idée de l'ouvrir plus tard.

Il peut donc exister sur tel ou tel sujet une période de décantation dans l'enseignement de l'Église, lorsque des thèses scientifiques sont avancées, mais encore insuffisamment prouvées³. Par le passé, ces thèses ont parfois été utilisées comme argument contre le christianisme, tandis que de son côté l'Église faisait preuve de prudence avant d'adapter ses affirmations. Ce genre de situations délicates a rendu le dialogue entre science et foi plus difficile.

Un chantier à reprendre

Aujourd'hui, l'Église catholique au plus haut niveau est donc sensible au mal que ces confrontations douloureuses ont engendré et désire une rencontre harmonieuse entre les disciplines, d'autant plus aisée qu'elle promeut une religion du *Logos*.

Alors que nous prenons congé de nos lecteurs, espérons que certains sauront reprendre à leur manière et selon leurs formations intellectuelles ce chantier passionnant : celui d'une sagesse qui désire harmoniser toutes nos connaissances actuelles, honorant leurs statuts respectifs. Chercher le sens de la vie n'est-il pas au cœur de la vocation humaine ?

¹ Cf. p. 62.

² Cf. Léon RENWART et Georges VANDEBROEK, « L'encyclique *Humani generis* et les sciences naturelles », *NRT*, 1951 (n° 73-4), p. 346 (accessible via www.nrt.be/fr/articles/l-encyclique-humani-generis-et-les-sciences-naturelles-2631 consulté le 17/07/2023).

³ Cf. CONGRÉGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, *Donum veritatis*, 24 mai 1990, n° 24.

Bibliographie sélective

Au fil du texte, la règle générale a été de signaler en note de bas de page toute information que le lecteur pourrait peiner à retrouver.

Voici à présent une liste de sources étudiées (comme on peut le voir, quelques titres représentent des positions différentes des nôtres). Nous ne reprenons pas systématiquement les références déjà mentionnées à leur place dans le texte¹.

Suivent des conseils de lectures pour les jeunes.

Jacques ARNOULD, *Dieu n'a pas besoin de « preuves »*, Albin Michel, Paris, 2023.

Père Robert AUGÉ, *Connaître Dieu par expérience*, Artège / Lethielleux, Perpignan / Paris, 2016.

Père Robert AUGÉ, *Dieu veut-il la souffrance des hommes ?*, Artège, Perpignan, 2020.

BENOÎT XVI, *Homélie aux JMJ de Cologne*, Marienfeld, 21 août 2005.

BENOÎT XVI, *Spe salvi*, 30 novembre 2007.

BENOÎT XVI, *Discours à l'Académie pontificale des sciences*, Rome, 31 octobre 2008.

BENOÎT XVI, *Discours lors de la remise du « Prix Ratzinger »*, Rome, 30 juin 2011.

BENOÎT XVI, *Lettre au Pr Piergiorgio Odifreddi*, 20 août 2013 (via www.kath.net/news/43292, consultée le 29/07/2023).

Père Serge-Thomas BONINO, *Je vis dans la foi au Fils de Dieu*, Parole et Silence, Saint-Maur, 2000.

¹ Les textes et paroles des papes sont disponibles sur www.vatican.va, généralement avec une traduction française : aller à la rubrique *Souverains pontifes* puis choisir dans le menu à gauche *Audience, Discours, ...* Souvent, on peut aussi les trouver en entrant directement les références dans un moteur de recherche.

- Yves Dupont, *L’empreinte de Dieu dans le monde quantique*, Guy Trédaniel, Paris, 2025.
- Thomas C. DURAND, *Dieu, contre-enquête*, Éditions humenSciences, Paris, 2022.
- Père François EUVÉ avec Étienne KLEIN, *La science, l’épreuve de Dieu*, Salvator, Paris, 2022.
- FRANÇOIS, *Lumen fidei*, 29 juin 2013.
- FRANÇOIS, *Spes non confundit. Bulle d’indiction du jubilé ordinaire de l’année 2025*, 9 mai 2024.
- Frédéric GUILLAUD, *Dieu existe*, Cerf, Paris, 2013.
- Frédéric GUILLAUD, *Catholix reloaded. Essai sur la vérité du christianisme*, Cerf, Paris, 2015.
- Saint JEAN-PAUL II, *Discours à l’Académie pontificale des sciences*, Rome, 10 novembre 1979.
- Saint JEAN-PAUL II, *Discours à l’Académie pontificale des Sciences*, 31 octobre 1992.
- Saint JEAN-PAUL II, *Message à l’Académie pontificale des sciences*, 22 octobre 1996.
- Saint JEAN-PAUL II, *Fides et ratio*, 14 septembre 1998, n°62.
- Kenneth W. KEMP, « *Humani Generis : A Report from the Archives* », *Scientia et Fides*, 2023, vol. 11 (n°1), p. 9-27 (accessible via <https://apcz.umk.pl/SetF/article/view/37219> consulté le 29/07/2024).
- Cardinal Charles JOURNET, *Petit catéchisme sur les origines du monde* dans *Œuvres complètes*, vol. XII, 1948-1951, p. 293-294 (version informatique, 2017).
- Dominique LAMBERT, *Sciences et théologies*, Éditions Lessius / Presses universitaires de Namur, Bruxelles / Namur, 1999.
- Dominique LAMBERT, Conférence « *Le catholicisme face au darwinisme : approche historique et critique* » au collège de France, Paris, 7 mars 2014 (accessible via www.youtube.com/watch?v=evGdpidwe34&t=2226s consulté le 26/07/2023).
- Mgr André LÉONARD, *Les raisons de croire*, Jubilé, Montrouge, 2010.
- Mgr André LÉONARD, *Les raisons d’espérer*, Presses de la Renaissance, Paris, 2008.
- Mgr André LÉONARD, *Et Dieu dans tout ça ?*, Artège, Perpignan, 2018.
- Jacques MARITAIN, « *Vers une idée thomiste de l’évolution* », *Nova et Vetera*, 1967, dans *Approches sans entraves*, Fayard, Paris, 1973, p. 154-156.
- John Paul MEIER, *Un certain Juif : Jésus. Les données de l’histoire*, I., *Les sources, les origines, les dates*, Cerf, Paris, 2004.

- Père Guillaume de MENTHÈRE, *Dix raisons de croire*, Salvator, Paris, 2010.
- Père Xavier MOLLE, *Y a-t-il un Dieu créateur ?*, Saint-Léger Éditions, Le Coudray-Macouard, 2023.
- Blaise PASCAL, *Pensées*, Gallimard, Paris, 2022 [avec la numérotation établie par Michel Le Guern].
- Cardinal Paul POUPARD (dir.), *L'affaire Galilée*, Éditions de Paris, Versailles, 2005.
- Cardinal Joseph RATZINGER, *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre*, Fayard, Paris, 1986.
- Cardinal Joseph RATZINGER, *Discours à la Sorbonne*, Paris, 27 novembre 1999 (dans *Documentation catholique*, n°2217, 2 janvier 2000, p. 29-35)
- Cardinal Joseph RATZINGER, *La foi chrétienne hier et aujourd'hui*, Cerf, Paris, 2005.
- Alain TORNAY, *Éléments de philosophie comparée*, tome 1, Éditions Saint-Augustin, Saint-Maurice, 2003.
- Emmanuel TOURPE, *L'épreuve de Dieu*, Éditions de l'Emmanuel, Paris, 2024.
- Claude TRESMONTANT, *Comment se pose aujourd'hui le problème de l'existence de Dieu*, Seuil, Paris, 1966.
- Claude TRESMONTANT, *L'histoire de l'Univers et le sens de la Création*, François-Xavier de Guibert, Paris, 2006.
- Aurélien BARRAU, conférence « L'Univers est-il né du hasard ? », 30 novembre 2016, Palais de la découverte, Paris (accessible via www.youtube.com/watch?v=AlG5L_5hQv4, consulté le 29/07/2024).
- Francis S. COLLINS, *De la génétique à Dieu*, Presses de la Renaissance, Paris, 2010.
- Silvana CONDEMI, Conférence « Denisova, Naledi, Flores, la famille Homo s'agrandit », Cité des sciences et de l'industrie, Paris, 9 novembre 2021 (accessible via www.youtube.com/watch?v=neV_VN47sLI consulté le 02/09/2024).
- Yves COPPENS, Conférence « La Grande Histoire de l'Homme, la petite histoire d'un homme », Académie des sciences, 27 juin 2017 (accessible via www.youtube.com/watch?v=GsLM1dV62Bc consulté le 01/09/2024).
- Jacques DEMARET et Dominique LAMBERT, *Le principe anthropique*, Armand Colin, Paris, 1994.
- Jean-Jacques HUBLIN, Leçon inaugurale « Homo sapiens, une espèce invasive », Collège de France, Paris, 13 janvier 2022 (www.youtube.com/watch?v=lrnF9b_MTiQ consulté le 02/09/2024).

Étienne KLEIN, Cours introductif de philosophie des sciences, École centrale, Paris, 2012 (9 épisodes sur www.youtube.com/c/CentraleSupelecCS, le premier étant accessible via www.youtube.com/watch?v=NA2XOTSTs8w consulté le 19/08/2024).

Dominique LAMBERT et René REZSÖHAZY, *Comment les pattes viennent au serpent*, Flammarion, Paris, 2004.

Stuart Henry LARSEN, « DNA Structure and the Golden Ratio Revisited », *Symmetry*, 2021, vol. 13 (n°10), p. 1949 et suivantes.

Guillaume LECOINTRE (dir.), *Guide critique de l'évolution*, Belin Éducation, Paris, 2021.

Henry de LUMLEY (dir.), *Sur le chemin de l'humanité*, Académie pontificale des sciences / CNRS Éditions, Paris, 2015.

André MARION et Gérard LUCOTTE, *Le linceul de Turin et la tunique d'Argenteuil*, Presses de la Renaissance, Paris, 2006 (parmi une dizaine d'ouvrages étudiés sur le Linceul de Turin).

Olivier HENRI-ROUSSEAU, *Physique théorique et réalité*. Presses universitaires de Perpignan, Perpignan, 2018.

Davis RUELLE, *L'étrange beauté des mathématiques*, Odile Jacob, Paris, 2008.

Rémi SENTIS, *Aux origines des sciences modernes*, Cerf, Paris, 2020.

Dominique SPISAN et Éva DEJOIE, *Les formes de la vie et la question de l'évolution*, Traditions monastiques, Flavigny-sur-Ozerain, 2012.

Patrick THEILLIER, *Expériences de mort imminente*, Artège, Perpignan, 2015.

Trinh Xuan THUAN, *Vertige du cosmos*, Flammarion, Paris, 2021.

Joachim BOUFLET, *Édith Stein, philosophe crucifiée*, Presses de la Renaissance, Paris, 1998.

Bernadette CHOVELON, *Élisabeth et Félix Leseur*, Artège, Perpignan, 2015.

Père Fernand LELOTTE (dir.), *Convertis du XX^e siècle, I.*, Casterman, Paris-Tournai, 1957.

Filomena RIZZO et Paolo SCARAFONI, *Carlotta Nobile, En un instant, l'infini*, Artège, Perpignan, 2020.

Des idées de lectures pour commencer

En plus du *Youcat* et du *Docat* déjà évoqués¹, voici quelques titres :

- Richard BASTIEN, *Le crépuscule du matérialisme*, Salvator, 2019 (les relations science et foi vues par un journaliste ayant étudié les débats en milieu anglophones).
- BENOÎT XVI, *Homélie pour la prise de possession de la chaire de Pierre*, Rome, 7 mai 2005 (très beau texte sur le service rendu par le pape dans l'Église).
- BENOÎT XVI, *Rencontre avec les jeunes*, Rome, 6 avril 2006 (notamment sur les mathématiques comme voie vers Dieu).
- BENOÎT XVI, *Audience générale*, Rome, 21 novembre 2012 (sur le caractère raisonnable de la foi).
- BRUNOR, *www.Jésus qui ?*, Cerf, Paris, 2004 (une bande dessinée sur l'historicité des évangiles).
- FRANÇOIS, *Discours aux participants du congrès ecclésial du diocèse de Rome*, Rome, 17 juin 2013 (sur la manière dont Dieu transforme nos vies et donne l'espérance).
- Frédéric GUILLAUD, *Et si c'était vrai ?*, MDN Productions, Paris, 2023 (cent petits articles sur la crédibilité de la foi chrétienne par un brillant philosophe).
- Frère Paul-Adrien d'HARDEMARE et le PÔLE JEUNES DU DIOCÈSE DE PARIS, *Je crois en Dieu. Connaître la foi chrétienne*, Mame, Paris, 2024 (un parcours pour les plus de 15 ans, intégrant des QR Codes vers des vidéos en ligne).
- Saint JEAN-PAUL II, *Audience générale*, Rome, 10 juillet 1985 (sur les « preuves de l'existence de Dieu »).
- Saint JEAN-PAUL II, *Audience générale*, Rome, 17 juillet 1985 (sur les hommes de science et Dieu).
- Saint JEAN-PAUL II, *Message à l'Académie pontificale des sciences*, 22 octobre 1996 (sur l'évolution des espèces).

¹ Cf. p. 181.

Guillaume LÉONARDI, Emmanuel BRÉJON et Laurent GAY, *40 prophètes pour une génération*, Éditions Première Partie, Paris, 2000 (des récits de jeunes qui ont rencontré le Christ et en sont « ressuscités » intérieurement).


Abbé Aymeric MEHRKENS, *Dieu existe ou pas ?*, Éditions de l'Emmanuel, Paris, 2025 (un livre sympathique pour les adolescents qui veulent aborder la question de l'existence de Dieu).

*

Table des matières

Préface de Mgr André Léonard	7
Introduction	8
Partie I. Des raisons de croire et d'espérer	16
Chapitre 1. Trois découvertes modernes	17
<i>L'univers semble écrit en langage mathématique</i>	17
<i>Le fin réglage des paramètres fondamentaux de l'univers</i>	19
<i>L'ADN</i>	23
Chapitre 2. Une certaine image du monde.....	25
<i>Un monde riche de beauté</i>	27
<i>Du cosmos à Dieu</i>	29
Chapitre 3. La Source de l'existence	35
<i>Il n'y a jamais eu de néant, l'Être est éternel</i>	35
<i>Un monde immatériel</i>	39
Chapitre 4. Bilan-transition : Dieu est vie, mais est-Il Amour ?	44
<i>Des arguments convergents et convaincants</i>	45
<i>Qui peut découvrir Dieu ?</i>	46
<i>Si Dieu existe pourquoi le mal ?</i>	49
<i>À la recherche du Dieu Amour</i>	50
Chapitre 5. « Dieu n'a pas fait la mort »	54
<i>« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre »</i>	54
<i>Que dit l'Église de l'évolution des espèces ?</i>	59
<i>Dieu a créé l'homme bon et heureux</i>	67
<i>La chute</i>	72
Chapitre 6. « Dieu a tant aimé le monde... »	80
<i>Un personnage historique évoqué par des évangélistes crédibles</i>	80
<i>La Résurrection du Christ</i>	82
<i>Jésus, une figure unique dans l'histoire</i>	87
<i>Le mystère de la Croix</i>	92

Partie II. Vérification par l'expérience	99
Chapitre 1. Que veut dire croire ?	101
<i>Le saut de la confiance</i>	101
<i>La foi ouvre à une amitié avec le Christ</i>	103
Chapitre 2. Des préludes variés	105
<i>Une recherche de la vérité</i>	106
<i>Des témoins inspirants</i>	108
<i>L'itinéraire des jeunes Français demandant le baptême</i>	110
<i>La libre initiative de Dieu</i>	111
Chapitre 3. Dieu nous touche personnellement.	112
<i>Le témoignage de la conscience</i>	113
« <i>J'ai rencontré le Christ</i> ».....	115
<i>Des évènements personnels qui rendent crédible le message chrétien</i>	116
Chapitre 4. Une fécondité du christianisme où on voit Dieu à l'œuvre. ..	125
<i>Une floraison de sainteté</i>	125
<i>La voie de la beauté</i>	127
<i>Des signes puissants</i>	129
Chapitre 5. Pour faire l'expérience de la foi chrétienne	132
<i>Des freins</i>	132
<i>Des « ingrédients » essentiels</i>	148
<i>Pèlerins de l'espérance</i>	154
Chapitre 6. Un témoin de l'espérance	159
<i>Soutenir les jeunes</i>	159
<i>Une confiance qui ébranle le totalitarisme</i>	160
<i>Affronter le mystère du mal et y répondre</i>	161
Épilogue. Espérance et jeunesse de cœur.....	165
<i>Le Christ donne un cœur jeune</i>	165
<i>Développer sa jeunesse intérieure</i>	171
<i>Des initiatives, ici et maintenant !</i>	179
Annexe I. Trouver Dieu par les mathématiques ?.....	184
Annexe II. Comment penser une hypothèse évolutionniste chrétienne ?	191
Annexe III. La foi chrétienne, amie de la raison.....	206
Bibliographie sélective	214



*« Soyez toujours prêts à répondre,
mais avec douceur et respect,
à quiconque vous demande raison
de l'espérance qui est en vous. »*

Cette phrase de saint Pierre a traversé les siècles et enthousiasmé un grand nombre de chrétiens. Il appartient à chaque génération de la reprendre à son compte.

Effectivement, l'espérance est notre trésor. À l'intime de nos cœurs se trouvent de précieuses certitudes, particulièrement celles-ci : la vie est plus forte que la mort et l'amour est plus grand que nos fragilités. La vie et l'amour auront le dernier mot. Cette espérance nous vient directement de Dieu. Il est Lui-même Vie et Amour.

Tout cela a des conséquences concrètes, dès maintenant. En se connectant à cette Source débordante de vie et d'amour, nous avons un puissant moyen de garder la jeunesse de cœur et d'aller chaque jour de l'avant.

Pourtant, si l'espérance dépend de Dieu, le développement des sciences n'a-t-il pas rendu caduque l'idée d'un Créateur ? Et si Dieu existe, pouvons-nous affirmer qu'Il est Amour, alors que le mal est tellement présent dans notre monde ?

L'actuel développement de la réflexion sur les raisons de croire et d'espérer, dont Mgr Léonard est l'un des pionniers, constitue l'une des bonnes nouvelles de ces dernières années. Ce livre désire y contribuer en s'adressant aux jeunes – et aux moins jeunes !